This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX IIQL 4

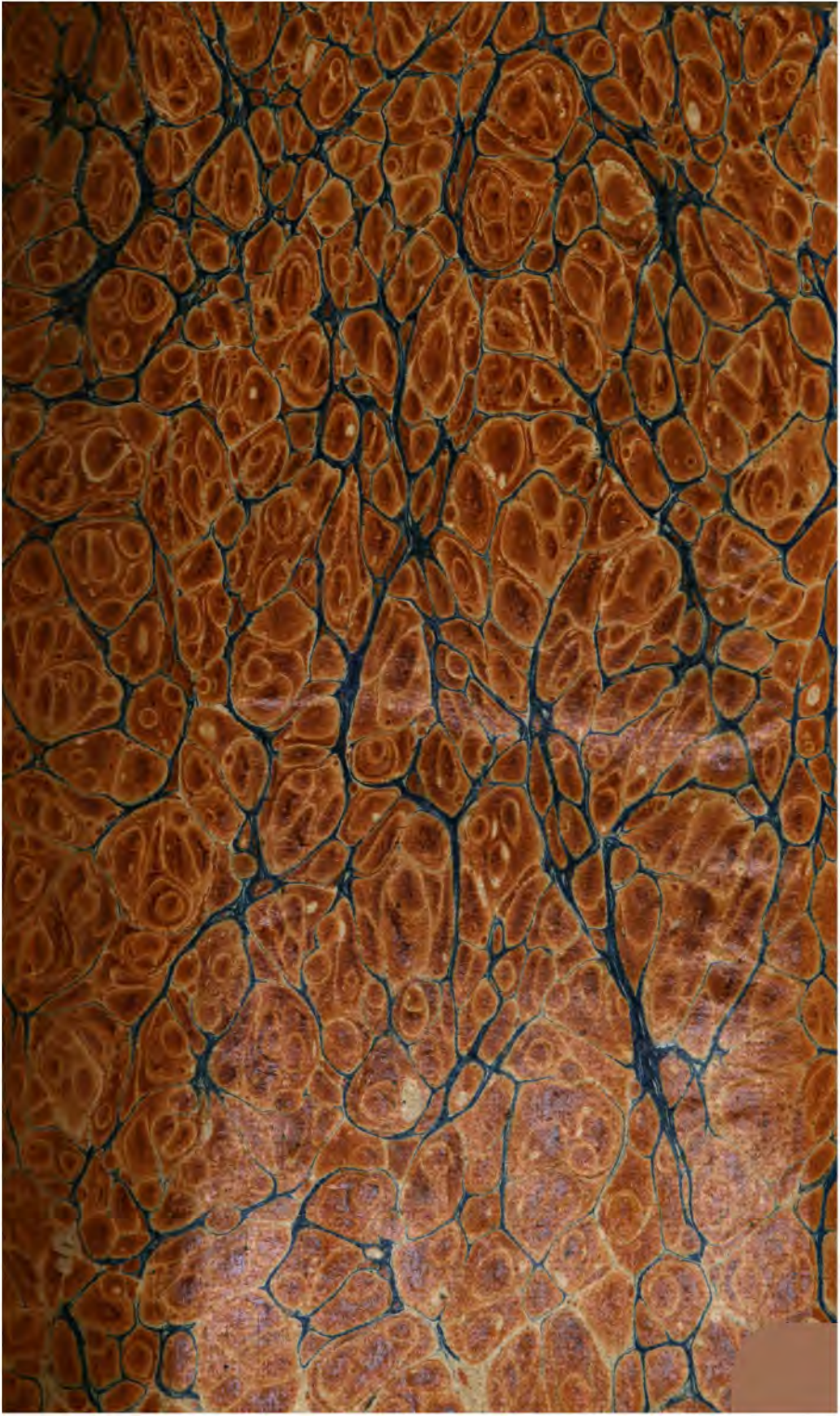
L.388

Harvard College Library

FROM THE

SALISBURY FUND

In 1898 Stephen Salisbury, of Worcester, Mass. (Class of 1847), gave $50,000, the income to be applied to "the purchase of books in the Greek and Latin languages, and books in other languages illustrating Greek and Latin books."



THÉATRE

COMPLET

DES LATINS.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,

HÔTEL DES FERMES.

On souscrit chez

H. Nicolle, rue de Seine, n. 12;
Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17;
Rey et Gravier, quai des Grands-Augustins, n. 50;
Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n. 23;
Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices, n. 10;
Brisset-Thivars, r. Neuve-des-Petits-Champs, n. 22;
Levrault, à Strasbourg;
De Mat, à Bruxelles.

THÉATRE

COMPLET

DES LATINS,

PAR J.-B. LEVÉE,
Ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, etc.,

ET PAR FEU L'ABBÉ LE MONNIER;

Augmenté de Dissertations, etc., par MM. AMAURY DUVAL, de l'Académie des Inscriptions, et ALEXANDRE DUVAL, de l'Académie française.

TÉRENCE. — TOME III.

PARIS,

CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Au Dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n° 3.

1820.

L388

Salisbury Fund

LES

COMÉDIES

DE

TÉRENCE,

TRADUCTION DE L'ABBÉ LE MONNIER.

HECYRA.

L'HÉCYRE.

TITULUS.

Acta ludis Megalensibus, Sex. Julio Caesare et Cn. Cornelio Dolabella, aedilibus curulibus. Non est peracta tota. Modos fecit Flaccus Claudii, tibiis paribus. Iterum data, Cn. Octavio, T. Manlio, consulibus, L. AEmilii Pauli ludis funebribus. Non est placita. Tertio relata, Q. Fulvio, L. Martio, aedilibus curulibus. Egit L. Ambivius Turpio. Placuit.

LE TITRE (1).

Cette pièce fut donnée la première fois pendant la fête de Cybèle, sous les édiles curules Sextus Julius César et Cn. Cornélius Dolabella. Elle ne fut pas jouée tout entière. Flaccus, affranchi de Claudius, en fit la musique pour des flûtes égales. Elle fut remise au théâtre sous le consulat de Cn. Octavius et de T. Manlius, pour les jeux funèbres de L. Emilius Paulus. Cette seconde représentation n'eut pas plus de succès que la première. Elle fut donnée une troisième fois sous les édiles curules Q. Fulvius et L. Martius, et jouée par la troupe d'Ambivius Turpio. Elle réussit.

DRAMATIS PERSONAE.

PROLOGUS.

LACHES, senex.

SOSTRATA, Lachetis uxor.

PAMPHILUS, adolescens, filius Lachetis et Sostratae.

PHIDIPPUS, senex.

MYRRHINA, Phidippi uxor.

PARMENO, Lachetis servus.

SOSIA, servus Pamphili.

BACCHIS, meretrix, a Pamphilo, antequam uxorem duceret Philumenam, amata.

PHILOTIS, SYRA, } Bacchidis ancillae.

Personae mutae.

PHILUMENA, Phidippi et Myrrhinae filia, uxor Pamphili.

SCIRTUS.

Aliae Bacchidis ancillae.

Scena est Athenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE PROLOGUE.
LACHÈS, vieillard.
SOSTRATA, femme de Lachès.
PAMPHILE, jeune homme, fils de Lachès et de Sostrata.
PHIDIPPE, vieillard.
MYRRHINE, femme de Phidippe.
PARMENON, esclave de Lachès.
SOSIE, esclave de Pamphile.
BACCHIS, courtisane aimée de Pamphile avant qu'il eût épousé Philumène.
PHILOTIS, SYRA, } servantes de Bacchis.

Personnages muets.

PHILUMÈNE, fille de Phidippe et de Myrrhine, épouse de Pamphile.
SCIRTUS.
Autres suivantes de Bacchis.

La scène est à Athènes.

PROLOGUS.

HECYRA est huic nomen fabulae : haec cum data est
Nova, novum intervenit vitium et calamitas,
Ut neque spectari, neque cognosci potuerit :
Ita populus studio stupidus in funambulo[1]
Animum occuparat. Nunc haec plane est pro nova :
Et is qui scripsit hanc, ob eam rem noluit
Iterum referre, ut iterum possit vendere.
Alias cognostis ejus; quaeso, hanc nunc noscite.

ALTER PROLOGUS.

ORATOR ad vos venio ornatu prologi :
Sinite exorator ut sim; eodem ut jure uti senem
Liceat, quo jure sum usus adolescentior.
Novas qui exactas feci ut inveterascerent[1],
Ne cum poeta scriptura evanesceret.
In his, quas primum Caecilii didici novas,
Partim sum earum exactus, partim vix steti.
Quia sciebam dubiam fortunam esse scenicam :
Spe incerta, certum mihi laborem sustuli.
Easdem agere coepi, ut ab eodem alias discerem
Novas, studiose, ne illum ab studio abducerem.

PROLOGUE.

Cette pièce s'appelle l'*Hécyre* (1). La première fois qu'on la donna, notre poète éprouva un malheur, un contretemps qui ne lui était jamais arrivé, c'est qu'on ne put la voir ni l'entendre, parce que le peuple avait donné toute son attention à un danseur de corde. Aujourd'hui on peut la regarder comme tout-à-fait nouvelle ; car le poète ne voulut pas qu'on la recommençât, afin d'être en droit de la vendre une seconde fois. Vous avez écouté plusieurs de ses comédies, écoutez aujourd'hui celle-ci, je vous prie.

SECOND PROLOGUE.

Sous cet habit de prologue je suis député vers vous, spectateurs, pour vous demander une grâce ; accordez-la-moi, je vous prie ; faites-moi dans ma vieillesse les mêmes faveurs que j'ai éprouvées lorsque j'étais jeune. Alors j'ai fait rester au théâtre des pièces nouvelles qui avaient été rejetées ; par là j'ai préservé de l'oubli et l'auteur et l'ouvrage. Entre autres, lorsque je vous donnai des pièces nouvelles de Cécilius, les unes tombèrent, les autres eurent bien de la peine à se soutenir. Comme je savais que le succès du théâtre est douteux, je pris une peine réelle sur une espérance incertaine. Je remis ces mêmes pièces sur la scène, et les jouai avec soin, afin de ne pas dégoûter le poète de son travail, et d'avoir de lui de nouvelles comédies. Je vins à bout de les

Perfeci ut spectarentur : ubi sunt cognitae,
Placitae sunt. Ita poetam restitui in locum,
Prope jam remotum injuria adversarium
Ab studio, atque ab labore, atque arte musica.
Quod si scripturam sprevissem in praesentia,
Et in deterrendo voluissem operam sumere,
Ut in otio esset potius quam in negotio :
Deterruissem facile, ne alias scriberet.
Nunc quid petam, mea causa, aequo animo attendite.
Hecyram ad vos refero, quam mihi per silentium
Numquam agere licitum est, ita eam oppressit calamitas.
Eam calamitatem vostra intelligentia
Sedabit, si erit adjutrix nostrae industriae.
Quum primum eam agere coepi, pugilum gloria[2],
Funambuli eodem accessit expectatio :
Comitum conventus, strepitus, clamor mulierum
Fecere, ut ante tempus exirem foras.
Vetere in nova coepi uti consuetudine,
In experiundo ut essem. Refero denuo.
Primo actu placeo, quum interea rumor venit
Datum iri gladiatores. Populus convolat :
Tumultuantur, clamant, pugnant de loco :
Ego interea meum non potui tutari locum.
Nunc turba nulla est : otium et silentium est.
Agendi tempus mihi datum est : vobis datur
Potestas condecorandi ludos scenicos.
Nolite sinere per vos artem musicam
Recidere ad paucos. Facite ut vostra auctoritas

faire entendre : lorsqu'on les connut, elles furent goûtées. Par ce moyen je ramenai Cécilius dans la carrière des lettres, et de la poésie dramatique, d'où ses ennemis l'avaient presque éloigné par leur injustice. Si j'eusse alors méprisé ses ouvrages, si j'eusse voulu le détourner du travail et l'engager à préférer le repos aux occupations, je l'aurais empêché de composer de nouvelles pièces. Pour l'amour de moi, spectateurs, écoutez favorablement ce que je vous demande aujourd'hui.

Je vous présente de nouveau l'Hécyre, que je n'ai jamais pu jouer tranquillement, tant elle a été malheureuse. Votre attention fera cesser son malheur, si elle seconde nos talens. La première fois que je donnai cette pièce, on annonça de fameux athlètes et un danseur de corde. La foule, le bruit, les cris des femmes m'obligèrent de sortir avant qu'elle fût finie. J'employai mon ancien usage pour cette pièce nouvelle, et fis encore une tentative. Je la donne une seconde fois. On applaudissait le premier acte, lorsque tout-à-coup le bruit se répand qu'on va donner des gladiateurs. Le peuple court : on tempête, on crie, on se bat pour les places. Dans ce désordre je ne pus conserver la mienne. Aujourd'hui il n'y a aucun tumulte, tout est calme et tranquille. On m'a donné le temps de jouer encore cette pièce; il dépend de vous d'honorer le spectacle comique. Ne souffrez pas qu'un petit nombre de poètes s'empare du théâtre. Que votre autorité vienne au secours de la mienne, et la favorise. Si l'avarice ne m'a jamais guidé dans mon art, si j'ai regardé comme ma plus grande récompense l'honneur de servir à vos amusemens, faites, à ma considération, qu'un poète qui m'a

Meae auctoritati fautrix adjutrixque sit.
Si numquam avare[3] pretium statui arti meae,
Et eum esse quaestum, in animum induxi, maximum,
Quam maxime servire vostris commodis :
Sinite impetrare me, qui in tutelam meam
Studium suum, et se in vostram commisit fidem,
Ne eum circumventum inique iniqui irrideant.
Mea causa, causam hanc accipite, et date silentium,
Ut libeat scribere aliis, mihique ut discere
Novas expediat posthac, pretio emtas meo.

confié la défense de son ouvrage, et qui s'est mis sous votre protection, ne soit pas le jouet des méchants qui cherchent à lui nuire. Prenez sa défense à ma recommandation. Encouragez par votre silence les autres poètes à travailler; faites que je puisse avec succès apprendre de nouvelles pièces dont j'aurai fixé le prix (1).

HECYRA.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

PHILOTIS, SYRA.

PHILOTIS.

Per pol quam paucos reperias meretricibus
Fideles evenire amatores, Syra.
Vel hic Pamphilus jurabat quoties Bacchidi,
Quam sancte, ut quivis facile posset credere,
Numquam, illa viva, ducturum uxorem domum?
Hem! duxit.

SYRA.

Ergo propterea te sedulo
Et moneo et hortor, ne cujusquam te misereat:
Quin spolies, mutiles, laceres, quemquam nacta sis.

PHILOTIS.

Utin' eximium neminem habeam?

SYRA.

Neminem:
Nam nemo illorum quisquam, scito, ad te venit,
Quin ita paret sese, abs te ut blanditiis suis
Quam minimo pretio suam voluptatem expleat.
Hiscine tu, amabo, non contra insidiabere?

L'HÉCYRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHILOTIS, SYRA.

PHILOTIS.

En vérité, ma chère Syra, les femmes de notre espèce trouvent bien peu d'amants fidèles. Ce Pamphile, par exemple, combien de fois a-t-il juré à Bacchis, sur ce qu'il y a de plus sacré, et de manière à se faire croire, que, tant qu'elle vivrait, il ne se marierait jamais? Et le voilà marié!

SYRA.

Aussi je te conseille, je t'exhorte très-fort d'être sans pitié pour les galans, de les piller, de les manger, de les ronger, autant qu'il s'en présentera.

PHILOTIS.

Quoi, sans en excepter aucun (1)?

SYRA.

Aucun; car mets-toi bien dans la tête que de tous ceux qui viennent te voir, il n'en est pas un qui n'ait dessein de t'enjôler par ses cajoleries, et d'obtenir tes faveurs à ce prix. Et toi, ma chère, tu ne leur dresserais pas des piéges à ton tour?

PHILOTIS.

Tamen pol eandem esse omnibus, injurium[3] est.

SYRA.

Injurium autem est ulcisci adversarios?
Aut qua via te captent, eadem ipsos capi?
Eheu me miseram! cur non aut istaec mihi
AEtas et forma est, aut tibi haec sententia?

SCENA II.

PARMENO, PHILOTIS, SYRA.

PARMENO.

Senex si quaeret me, modo isse dicito
Ad portum, percontatum adventum Pamphili.
Audin' quid dicam, Scirte? Si quaeret me, uti
Tum dicas; si non quaeret, nullus dixeris:
Alias ut uti possim causa hac integra.
Sed videon' ego Philotium? Unde haec advenit?
Philotis, salve multum.

PHILOTIS.

O salve, Parmeno.

SYRA.

Salve mecastor, Parmeno.

PARMENO.

Et tu aedepol, Syra.
Dic mihi, Philoti, ubi te oblectasti tam diu?

PHILOTIS.

Mais cependant les traiter tous également, c'est une injustice.

SYRA.

Une injustice de se venger de ses ennemis ? de les prendre dans les filets qu'ils nous tendent ? Hélas ! que n'ai-je ton âge et ta beauté, ou que n'as-tu mes sentiments ?

SCÈNE II.

PARMENON, PHILOTIS, SYRA.

PARMENON *(à Scirtus, qui est resté dans la maison de Lachès).*

Si le vieillard me demande, dis-lui que je viens d'aller au port m'informer du retour de Pamphile. Entends-tu bien, Scirtus ? S'il me demande, voilà ce que tu diras ; s'il ne me demande pas, tu ne diras rien, afin qu'une autre fois je puisse avoir cette excuse toute neuve. *(A part.)* Mais ne vois-je pas Philotis ? D'où vient-elle ? *(A Philotis.)* Bonjour, Philotis.

PHILOTIS.

Bonjour, mon cher Parmenon.

SYRA.

En vérité je te salue, Parmenon (1).

PARMENON.

D'honneur, je te salue, Syra. *(A Philotis.)* Dis-moi, Philotis, où t'es-tu si long-temps amusée ?

PHILOTIS.

Minime equidem me oblectavi, quae cum milite
Corinthum hinc sum profecta inhumanissimo :
Biennium ibi perpetuum misera illum tuli.

PARMENO.

AEdepol te desiderium Athenarum arbitror,
Philotium, cepisse saepe, et te tuum
Consilium contemsisse.

PHILOTIS.

Non dici potest,
Quam cupida eram huc redeundi, abeundi a milite,
Vosque hic videndi, antiqua ut consuetudine
Agitarem inter vos libere convivium.
Nam illic haud licebat, nisi praefinito, loqui,
Quae illi placerent.

PARMENO.

Haud opinor commode
Finem statuisse orationi militem.

PHILOTIS.

Sed quid hoc negoti est, modo quae narravit mihi
Hic intus Bacchis? Quod ego numquam credidi
Fore, ut hac ille viva, posset animum inducere,
Uxorem habere.

PARMENO.

Habere autem?

PHILOTIS.

Eho tu, an non habet?

PHILOTIS.

Il s'en faut bien que je me sois amusée. Je m'en allai d'ici à Corinthe avec un capitaine, le plus bourru de tous les hommes : j'ai été assez malheureuse pour l'avoir sur les bras deux ans tout entiers.

PARMENON.

Je crois, en vérité, ma chère Philotis, que tu as souvent regretté Athènes, et que tu t'es bien repentie de ce beau voyage.

PHILOTIS.

Je ne saurais t'exprimer quelle impatience j'avais de revenir ici, de laisser là mon capitaine, de vous revoir pour faire bonne chère, comme autrefois, avec vous autres en toute liberté. Car avec mon brutal il ne m'était permis de parler qu'avec poids et mesure, encore fallait-il ne dire que ce qui lui plaisait.

PARMENON.

Je crois bien qu'il n'était pas fort doux pour toi qu'il te comptât les paroles.

PHILOTIS.

Mais quelle est donc cette histoire que Bacchis vient de me faire chez elle ? Pour moi, je n'aurais jamais cru que, tant qu'elle vivrait, ton maître pût se résoudre à se marier.

PARMENON.

A se marier ?

PHILOTIS.

Dis-moi, ne l'est-il pas ?

PARMENO.

Habet : sed firmae hae vereor ut sint nuptiae.

PHILOTIS.

Ita di deaeque faxint, si in rem est Bacchidis.
Sed qui istuc credam ita esse? dic mihi, Parmeno.

PARMENO.

Non est opus prolato : hoc percontarier
Desiste.

PHILOTIS.

Nempe ea causa, ut ne id fiat palam.
Ita me di bene amabunt, haud propterea te rogo
Ut hoc proferam, sed ut tacita mecum gaudeam.

PARMENO.

Numquam dices tam commode[1], ut tergum meum
Tuam in fidem committam.

PHILOTIS.

Ah! noli, Parmeno.
Quasi tu non multo malis narrare hoc mihi,
Quam ego, quae percontor, scire.

PARMENO.

Vera haec praedicat :
Et illud mihi vitium 'st maximum. Si mihi fidem
Das te taciturum, dicam.

PHILOTIS.

Ad ingenium redis.
Fidem do. Loquere.

PARMENO.

Ausculta.

PARMENON.

Il l'est ; mais je crains bien que ce mariage ne tienne pas.

PHILOTIS.

Plût aux dieux, si c'est l'avantage de Bacchis. Mais comment puis-je t'en croire, dis-moi, Parmenon?

PARMENON.

C'est ce qu'il ne faut pas dire. Ne m'interroge pas davantage là-dessus.

PHILOTIS.

Tu crains sans doute que ton secret ne soit publié. En vérité, ce n'est pas pour cela que je te le demande, mais pour m'en réjouir tout bas en moi-même.

PARMENON.

Tu n'auras jamais assez d'éloquence pour me persuader d'abandonner mon dos à ta discrétion.

PHILOTIS.

N'en fais rien, Parmenon. Comme si tu n'avais pas encore plus d'envie de me dire ce que je te demande, que je n'en ai de le savoir.

PARMENON *(à part)*.

Elle dit vrai : l'indiscrétion est mon plus grand défaut. *(Haut.)* Si tu me promets de garder le silence, je te le dirai.

PHILOTIS.

Tu reviens à ton caractère. Je te le promets. Parle.

PARMENON.

Écoute.

PHILOTIS.

Istic sum.

PARMENO.

Hanc Bacchidem
Amabat, ut cum maxume, tum Pamphilus,
Quom pater, uxorem ut ducat, orare occipit:
Et haec, communia omnium quae sunt patrum,
Sese senem esse, dicere : illum autem unicum :
Praesidium velle se senectuti suae.
Ille primo se negare. Sed postquam acrius
Pater instat, fecit animi ut incertus foret,
Pudorin' anne amori obsequeretur magis.
Tundendo, atque odio denique effecit senex :
Despondit ei gnatam hujus vicini proxumi.
Usque illud visum est Pamphilo neutiquam grave,
Donec jam in ipsis nuptiis. Postquam videt
Paratas, nec moram ullam, quin ducat, dari :
Ibi demum ita aegre tulit, ut ipsam Bacchidem,
Si adesset, credo, ibi ejus commiseresceret.
Ubicumque datum erat spatium solitudinis,
Ut conloqui mecum una posset : Parmeno,
Perii! Quid ego egi? In quod me conjeci malum?
Non potero hoc ferre, Parmeno. Perii miser.

PHILOTIS.

At te di deaeque perduint, cum istoc odio, Laches.

PARMENO.

Ut ad pauca redeam, uxorem deducit domum.
Nocte illa prima virginem non attigit.
Quae consecuta est nox, eam nihilo magis.

PHILOTIS.

J'écoute.

PARMENON.

Pamphile aimait Bacchis à la folie, lorsque son père se mit à le prier de se marier, à lui tenir les discours ordinaires des pères, à lui dire qu'il était vieux, qu'il n'avait que lui d'enfant, qu'il voulait en faire le soutien de sa vieillesse. Le jeune homme refusa d'abord. Mais les vives instances du père le firent balancer entre le respect et l'amour. Enfin, à force de sollicitations réitérées, à force d'importunités, le bonhomme le détermina, et le fiança avec la fille du voisin qui demeure dans cette maison. Pamphile ne trouva pas absolument ce mariage trop fâcheux, jusqu'au moment de conclure. Mais quand il vit que tout était prêt pour la noce, qu'il n'y avait plus à reculer, qu'il fallait se marier, alors il en fut si cruellement affligé que Bacchis elle-même, si elle l'avait vu, en aurait eu pitié, j'en suis sûr. Toutes les fois que nous pouvions être seuls un instant, qu'il pouvait s'entretenir avec moi: Parmenon, me disait-il, je suis perdu. Qu'ai-je fait? Dans quel abîme je me suis jeté! Je n'y tiendrai jamais, Parmenon. Je suis perdu sans ressource.

PHILOTIS.

Que les dieux et les déesses te confondent, Lachès, avec ton importunité.

PARMENON.

Pour abréger, il conduit sa femme au logis. La première nuit il fut de la plus grande indifférence. La suivante rien de plus.

PHILOTIS.

Quid ais? Cum virgine una adolescens cubuerit,
Plus potus, sese illa abstinere ut potuerit?
Non verisimile dicis, nec verum arbitror.

PARMENO.

Credo ita videri tibi; nam nemo ad te venit,
Nisi cupiens tui : ille invitus illam duxerat.

PHILOTIS.

Quid deinde fit?

PARMENO.

Diebus sane pauculis
Post, Pamphilus me solum sèducit foras,
Narratque ut virgo ab se integra etiam tum siet :
Seque ante quam eam uxorem duxisset domum,
Sperasse eas tolerare posse nuptias :
Sed quam decrerim' me non posse diutius
Habere, eam ludibrio haberi, Parmeno,
Quin integram itidem reddam, ut accepi ab suis,
Neque honestum mihi, neque utile ipsi virgini est.

PHILOTIS.

Pium ac pudicum ingenium narras Pamphili.

PARMENO.

Hoc ego proferre, incommodum mihi esse arbitror :
Reddi patri autem, cui tu nihil dicas vitii,
Superbum est : sed illam, spero, ubi hoc cognoverit,
Non posse se mecum esse, abituram denique.

PHILOTIS.

Quid interea? Ibatne ab Bacchidem?

PHILOTIS.

Que me dis-tu ? Quoi ! après un repas de noces, un jeune homme auprès d'une jeune fille rester aussi froid ? Cela n'est pas vraisemblable, je ne saurais le croire.

PARMENON.

Je ne m'étonne point que tu ne puisses le croire. Tous ceux qui viennent chez toi y sont amenés par le désir ; au lieu qu'il l'avait épousée malgré lui.

PHILOTIS.

Qu'arrive-t-il ensuite ?

PARMENON.

Peu de jours après, Pamphile m'emmène hors de la maison en particulier, me raconte avec quel dédain il avait traité cette fille ; qu'avant de l'épouser il avait espéré pouvoir supporter ce mariage. Mais puisque j'ai résolu de ne pas la garder long-temps (me disait-il) l'abuser et ne pas la rendre à ses parents telle que je l'ai reçue serait malhonnête à moi, et contraire à l'intérêt de cette fille.

PHILOTIS.

Ce que tu me dis là de Pamphile marque un caractère plein de retenue et de sagesse.

PARMENON *(continuant de rapporter le discours de Pamphile).*

Publier ce qui m'éloigne d'elle serait, je crois, capable de me faire tort. La rendre à son père sans lui reprocher aucun défaut, c'est trop de hauteur. Mais j'espère qu'à la fin, convaincue qu'elle ne peut vivre avec moi, elle s'en ira d'elle-même.

PHILOTIS.

Et Pamphile, en attendant, allait-il voir Bacchis ?

PARMENO.

Quotidie.
Sed, ut fit, postquam hunc alienum ab sese videt,
Maligna multo et magis procax facta ilico est.

PHILOTIS.

Non aedepol mirum.

PARMENO.

Atqui ea res multo maxime
Disjunxit illum ab illa : postquam et ipse se,
Et illam, et hanc, quae domi erat, cognovit satis,
Ad exemplum ambarum mores earum existimans :
Haec, ita uti liberali esse ingenio decet,
Pudens, modesta : incommoda atque injurias
Viri omnes ferre, et tegere contumelias.
Hic, animus partim uxoris misericordia
Devinctus, partim victus hujusce injuriis,
Paulatim elapsu' est Bacchidi : atque huc transtulit
Amorem, postquam par ingenium nactus est.
Interea in Imbro moritur cognatus senex
Horumce : ea ad hos redibat lege haereditas.
Eo amantem invitum Pamphilum extrudit pater :
Relinquit cum matre hic uxorem. Nam senex
Rus abdidit se. Huc raro in urbem commeat.

PHILOTIS.

Quid adhuc habent infirmitatis nuptiae?

PARMENO.

Nunc audies. Primo dies complusculos
Bene conveniebat sane inter eas : interim

PARMENON.

Tous les jours. Mais Bacchis, suivant l'usage des courtisanes, le voyant engagé ailleurs, en devint plus difficile et plus intéressée.

PHILOTIS.

Cela n'est ma foi pas étonnant.

PARMENON.

Et c'est ce qui servit le plus à le détacher d'elle. Lorsqu'il eut bien réfléchi sur lui-même, lorsqu'il eut bien connu Bacchis et son épouse, par la comparaison qu'il fit de leurs mœurs; trouvant dans sa femme la sagesse et la modestie qui conviennent à une personne bien née, voyant qu'elle supportait son indifférence et ses injustices, qu'elle cachait ses mépris; alors, à moitié gagné par la pitié qu'il eut de son épouse, à moitié rebuté par les duretés de Bacchis, il lui retire insensiblement son cœur, et le donne à sa femme, dont il trouvait le caractère conforme au sien. Dans le même temps un cousin de nos maîtres meurt dans l'île d'Imbros; ils étaient ses légitimes héritiers; le bonhomme força son fils d'aller recueillir la succession; il laissa son épouse, dont il était amoureux, avec sa mère; car le vieillard s'est enterré à sa campagne et ne vient que rarement à la ville.

PHILOTIS.

En quoi donc jusqu'à présent ce mariage est-il peu solide?

PARMENON.

Tu vas l'apprendre. Dans les premiers jours ces deux femmes s'accordaient assez bien entre elles; mais, à la longue,

Miris modis odisse coepit Sostratam :
Neque lites ullae inter eas, postulatio
Numquam.

PHILOTIS.

Quid igitur ?

PARMENO.

Si quando ad eam accesserat
Confabulatum, fugere e conspectu ilico,
Videre nolle. Denique, ubi non quit pati,
Simulat se a matre accersi ad rem divinam : abiit.
Ubi illic dies est complures, arcessi jubet :
Dixere causam tunc, nescio quam. Iterum jubet :
Nemo remisit. Postquam arcessunt saepius,
AEgram esse simulant mulierem. Nostra ilico
It visere ad eam. Admisit nemo. Hoc ubi senex
Rescivit: heri ea causa rure huc advenit :
Patrem continuo convenit Philumenae.
Quid egerint inter se, nondum etiam scio :
Nisi sane curae est, quorsum eventurum hoc siet.
Habes omnem rem : pergam quo coepi hoc iter.

PHILOTIS.

Et quidem ego : nam constitui cum quodam hospite
Me esse illum conventuram.

PARMENO.

Di vortant bene
Quod agas.

PHILOTIS.

Vale.

PARMENO.

Et tu bene vale, Philotium.

la bru prit une aversion étonnante pour sa belle mère; elles n'avaient cependant aucun démêlé ensemble, pas la moindre querelle.

PHILOTIS.

Qu'y avait-il donc?

PARMENON.

Que la belle-mère entrât chez sa fille pour causer avec elle, aussitôt elle disparaissait et ne voulait pas la voir. Enfin, ne pouvant plus la souffrir, elle feint que sa mère la demande pour un sacrifice, et la voilà partie. Quand elle eut demeuré plusieurs jours, on l'envoie chercher. On donne je ne sais quelle défaite. Second message, on ne la rend point. Comme on y renvoyait coup sur coup, on prétexte qu'elle est malade. Aussitôt notre bonne femme va pour la voir. On ne la laisse point entrer. Le vieillard, apprenant ce qui se passe, revint hier tout exprès de la campagne; et dès qu'il fut arrivé, il alla trouver le père de Philumène. Ce qu'ils ont résolu entre eux, je ne le sais pas encore. Mais je suis fort inquiet de ce qui arrivera de ceci. Tu sais toute l'histoire; je vais continuer ma route.

PHILOTIS.

Et moi la mienne; car j'ai donné parole à un étranger d'aller le trouver.

PARMENON.

Puissent les dieux donner un heureux succès à tes entreprises.

PHILOTIS.

Adieu, Parmenon.

PARMENON.

Adieu, ma chère Philotis.

ACTUS II.

SCENA I.

LACHES, SOSTRATA.

LACHES.

Pro deum atque hominum fidem! quod hoc genus est?
Quae haec conjuratio?
Utin' omnes mulieres eadem aeque studeant nolintque omnia :
Neque declinatam quidquam ab aliarum ingenio ullam reperias?
Itaque adeo uno animo omnes socrus oderunt nurus :
Viris esse advorsas aeque studium est; similis pertinacia est,
In eodemque omnes mihi videntur ludo doctae ad malitiam :
Ei ludo, si ullus est, magistram hanc esse satis certo scio.

SOSTRATA.

Me miseram! Quae nunc, quamobrem accuser, nescio.

LACHES.

Hem!
Tu nescis?

SOSTRATA.

Non, ita me di ament, mi Laches,
Ita quae una inter nos agere aetatem liceat.

ACTE II.

SCÈNE I.

LACHÈS, SOSTRATA.

LACHÈS.

Ah, grands dieux ! quelle espèce d'animaux que les femmes ? Ont-elles juré de concert d'aimer et de haïr également les mêmes choses ? En trouverez-vous une qui s'éloigne en rien du caractère des autres ? Elles ont toutes la même aversion pour leurs belles-filles, la même application à contrarier leurs maris, la même obstination. Je les crois toutes instruites à la méchanceté dans la même école ; et si elle existe cette école, ma femme, j'en suis sûr, en est la maîtresse.

SOSTRATA.

Que je suis malheureuse ! On m'accuse, et je ne sais pourquoi.

LACHÈS.

Comment ! vous ne savez pourquoi ?

SOSTRATA.

Non, en vérité, mon cher Lachès, puissions-nous passer nos jours ensemble comme ce que je vous dis est vrai.

LACHES.

Di mala prohibeant.

SOSTRATA.

Meque abs te immerito esse accusatam, postmodum rescisces.

LACHES.

Scio:

Te immerito? An quidquam pro istis factis dignum te dici potest?

Quae me, et te, et familiam dedecoras: filio luctum paras.

Tum autem, ex amicis inimici ut sint nobis adfines, facis:

Qui illum decrerunt dignum, suos cui liberos committerent.

Tu sola exorere, quae perturbes haec tua impudentia.

SOSTRATA.

Egone?

LACHES.

Tu, inquam, mulier, quae me omnino lapidem, non hominem putas.

An, quia ruri crebro esse soleo, nescire arbitramini

Quo quisque pacto hic vitam vostrorum exigat?

Multo melius, hic quae fiunt, quam illic, ubi sum assidue, scio:

Ideo, quia, ut vos mihi domi eritis, proinde ego ero fama foris.

Jam pridem equidem audivi cepisse odium tui Philumenam:

Minimeque adeo mirum: et ni id fecisset, magis mirum foret.

LACHÈS.

Que les dieux me préservent de ce malheur.

SOSTRATA.

Vous connaîtrez par la suite que vous m'avez accusée injustement.

LACHÈS *(avec ironie)*.

J'entends : vous, injustement? *(Avec colère.)* Peut-on vous traiter comme le mérite votre conduite, vous qui déshonorez et votre mari, et vous-même, et votre famille; vous qui préparez à votre fils les plus grands chagrins ; vous qui changez en haine l'amitié de nos alliés? Ils avaient jugé Pamphile digne d'épouser leurs filles, et vous seule viendrez troubler notre union par votre méchanceté.

SOSTRATA.

Moi?

LACHÈS.

Vous-même, vous dis-je, femelle, qui me prenez pour une souche, et non pour un homme. Parce que je suis presque toujours à la campagne, imaginez-vous que j'ignore comment chacun de vous se conduit ici? Je suis mieux informé de ce qui s'y passe que je ne sais ce qui se fait aux champs, où j'habite d'ordinaire; et cela parce que ma réputation au dehors dépend de la manière dont vous vous gouvernez dans ma maison. Il y a déjà long-temps que Philumène vous avait prise en aversion : je n'en suis nullement étonné, et je le serais beaucoup si cela n'était pas arrivé. Mais je n'ai pas cru que cette haine irait jusqu'à lui faire détester toute la maison. Si je l'avais prévu, je lui aurais donné la préférence ; elle demeurerait encore ici, et vous en seriez

Sed non credidi adeo, ut etiam totam hanc odisset domum.
Quod si scissem, illa hic maneret potius, tu hinc isses foras.
At vide, quam immerito aegritudo haec oritur mihi abs te, Sostrata:
Rus habitatum abii, concedens vobis, et rei serviens,
Sumtus vestros, otiumque ut nostra res posset pati,
Meo labori haud parcens, praeter aequom atque aetatem meam.
Non te pro his curasse rebus, ne quid aegre esset mihi?

SOSTRATA.

Non mea opera, neque pol culpa[4] evenit.

LACHES.

Immo maxume.
Sola hic fuisti: in te omnis haeret culpa sola, Sostrata.
Quae hic erant, curares: cum ego vos solvi curis caeteris.
Cum puella anum suscepisse inimicitias, non pudet?
Illius dices culpa factum.

SOSTRATA.

Haud equidem dico, mi Laches.

LACHES.

Gaudeo[5], ita me dii ament[6], gnati causa: nam de te quidem
Satis scio, peccando detrimenti nihil fieri potest.

SOSTRATA.

Qui scis, an ea causa, mi vir, me odisse assimulaverit,
Ut cum matre una plus esset.

LACHES.

Quid ais? Non signi hoc sat est,

sortie. Examinez enfin, Sostrata, combien je mérite peu le chagrin que vous me donnez. Je me suis retiré à la campagne pour vous céder la place, pour économiser, afin que notre bien pût suffire à vos dépenses et à votre oisiveté. Je n'épargne pas ma peine, je travaille plus que la raison et mon âge ne le permettent. Pour m'en récompenser, ne deviez-vous pas veiller à m'épargner tout chagrin ?

SOSTRATA.

En vérité, je n'ai ni causé ni occasionné ce qui arrive.

LACHÈS.

Vous avez tout fait. Vous étiez seule ici. Toute la faute tombe sur vous seule, Sostrata. Vous deviez veiller à tout, puisque je vous ai débarrassée des autres soins. Une vieille, se brouiller avec une jeune femme, n'avez-vous pas de honte ? Vous me direz que c'est sa faute.

SOSTRATA.

Non, mon cher Lachès, je ne dis pas cela.

LACHÈS.

J'en suis bien aise, en vérité, à cause de mon fils ; car, pour vous, quelque mal que vous fassiez, vous n'avez plus rien à perdre.

SOSTRATA.

Que savez-vous, mon cher époux, si elle n'a pas feint de me haïr, pour être plus long-temps avec sa mère ?

LACHÈS.

Qu'osez-vous dire ? Ne vous a-t-on pas assez prouvé sa

Quod heri nemo voluit visentem ad eam te intro admittere?

SOSTRATA.

Enim lassam oppido tum esse aiebant: eo ad eam non admissa sum.

LACHES.

Tuos esse illi mores morbum magis, quam ullam aliam rem, arbitror:

Et merito adeo; nam vostrarum nulla est, quin gnatum velit

Ducere uxorem: et quae vobis placita est conditio, datur:

Ubi duxere impulsu vostro, vostro impulsu easdem exigunt.

SCENA II.

PHIDIPPUS, LACHES, SOSTRATA.

PHIDIPPUS.

Etsi scio ego, Philumena[1], meum jus esse, ut te cogam,

Quae ego imperem, facere; ego tamen patrio animo victus, faciam

Ut tibi concedam: neque tuae libidini advorsabor.

LACHES.

Atque eccum Phidippum optume video. Ex hoc jam scibo quid siet.

Phidippe, etsi ego meis me omnibus scio esse adprime obsequentem;

haine, en vous refusant la porte hier lorsque vous demandiez à la voir?

SOSTRATA.

Elle était fort abattue, me dit-on, et voilà pourquoi on ne me fit pas entrer.

LACHÈS.

Votre mauvaise humeur est sa plus grande maladie, j'en suis persuadé, et n'en suis point surpris; car il n'y en a pas une de vous autres qui ne soit pressée de marier son fils: la fille qui vous plaît, on la prend; et puis, quand vous les avez engagés à se marier, vous les engagez à chasser leurs femmes.

SCÈNE II.

PHIDIPPE, LACHÈS, SOSTRATA.

PHIDIPPE *(sans apercevoir Lachès et Sostrata, dit à Philumène qui est dans sa maison).*

Je sais, Philumène, que j'ai le droit de vous forcer à m'obéir; mais la tendresse paternelle l'emporte. Je veux bien céder à votre fantaisie, et ne vous pas contrarier.

LACHÈS.

Voilà Phidippe que j'aperçois fort à propos. Je saurai de lui ce qu'il en est de tout ceci. *(A Phidippe.)* Phidippe, j'ai pour tous les miens la plus grande complaisance, je l'avoue;

Sed non adeo, ut mea facilitas corrumpat illorum animos :
Quod si tu idem faceres, magis in rem et nostram, et vostram id esset.
Nunc video, in illarum potestate esse te.

PHIDIPPUS.

Heia vero[2].

LACHES.

Adii te heri de filia : ut veni, itidem incertum amisti.
Haud ita decet, si perpetuam vis esse adfinitatem hanc,
Celare te iras. Si quid est peccatum a nobis, profer :
Aut ea refellendo, aut purgando[3], vobis corrigemus,
Tu judice ipso. Sin ea est causa retinendi apud vos,
Quia aegra est : te mihi injuriam facere arbitror, Phidippe,
Si metuis, satis ut meae domi curetur[4] diligenter.
At, ita me dii ament, haud tibi hoc concedo, etsi illi pater es,
Ut tu illam salvam magis velis, quam ego : id adeo gnati causa,
Quem ego intellexi illam haud minus, quam se ipsum, magnifacere.
Neque adeo clam me est, quam esse eum graviter laturum credam,
Hoc si rescierit. Eo, domum studeo haec prius, quam illi ut redeat.

PHIDIPPUS.

Laches, et diligentiam vostram, et benignitatem
Novi : et quae dicis, omnia esse, ut dicis, animum induco.
Et te hoc mihi cupio credere : illam ad vos redire studeo,
Si facere possim ullo modo.

mais cette facilité ne va pas jusqu'à corrompre leur naturèl. Si vous suiviez mon exemple, votre famille et la mienne en seraient mieux. Je vois que votre femme et votre fille vous dominent.

PHIDIPPE.

Oui dà.

LACHÈS.

Hier j'allai vous trouver au sujet de votre fille, vous me renvoyâtes aussi incertain que j'étais venu. Il ne convient pas, si vous voulez que notre alliance soit durable, que vous nous cachiez ainsi ce qui vous offense. Si nous avons commis une faute, dites-le. Nous vous satisferons, ou en vous détrompant, ou en nous excusant. Nous vous prendrons pour juge. Si au contraire vous la gardez chez vous parce qu'elle est malade, Phidippe, je crois que c'est me faire injure de craindre qu'elle ne soit pas bien soignée chez moi. Quoique vous soyez son père, un point qu'en vérité je ne vous céderai point, c'est que vous désiriez son rétablissement plus ardemment que moi; et cela à cause de mon fils qui, selon ce que j'ai vu, l'aime autant que lui-même. Je n'ignore pas combien il sera fâché s'il vient à savoir tout ceci, et voilà pourquoi je souhaite qu'elle revienne au logis avant son retour.

PHIDIPPE.

Lachès, je connais vos attentions et votre amitié pour ma fille. Je suis persuadé que tout ce que vous me dites est bien vrai : je vous prie aussi de croire que je désire la renvoyer chez vous, si j'en puis venir à bout.

LACHES.

Quae res te facere id prohibet? Eho, numquidnam accusat virum?

PHIDIPPUS.

Minime. Nam postquam adtendi
Magis, et vi coepi cogere ut rediret, sancte adjurat,
Non posse apud vos Phamphilo se absente perdurare.
Aliud fortasse aliis vitii est[5]: ego sum animo leni natus,
Non possum advorsari meis.

LACHES.

Hem, Sostrata?

SOSTRATA.

Heu, me miseram!

LACHES.

Certumne est istuc[6]?

PHIDIPPUS.

Nunc quidem, ut videtur. Sed numquid vis?
Nam est, quod me transire ad forum jam oporteat.

LACHES.

Eo tecum una.

LACHÈS.

Quelle raison vous en empêche? Dites-moi, fait-elle quelques plaintes contre son mari?

PHIDIPPE.

Aucunes; car après l'avoir examinée sur ce point avec la plus grande attention, lorsque j'ai voulu la forcer de retourner, elle m'a juré, sur ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne pouvait vivre chez vous pendant l'absence de Pamphile. Les autres ont peut-être d'autres défauts; pour moi, je suis naturellement doux, je ne saurais contrarier ma famille.

LACHÈS *(à Sostrata)*.

Eh bien, Sostrata?.....

SOSTRATA *(à part)*.

Hélas, que je suis malheureuse!

LACHÈS *(à Phidippe)*.

Est-ce une chose décidée?

PHIDIPPE.

Pour le présent, à ce qu'il me semble. Ne désirez-vous plus rien de moi? Car il faut que je passe tout à l'heure à la place publique.

LACHÈS.

J'y vais avec vous.

SCENA III.

SOSTRATA.

AEDEPOL nae nos sumus mulieres[1] inique aeque omnes invisae viris,
Propter paucas: quae omnes faciunt, dignae ut videamur malo.
Nam, ita me di ament, quod me accusat nunc vir, sum extra noxiam.
Sed non facile est expurgatu[2]: ita animum induxerunt, socrus
Omnes esse iniquas. Haud pol me quidem: nam numquam secus.
Habui illam, ac si ex me esset nata. Nec, qui hoc mihi eveniat, scio:
Nisi pol filium multis modis[3] jam expecto, ut redeat domum.

SCÈNE III.

SOSTRATA.

En vérité, c'est bien à tort que nos maris nous haïssent toutes également. Quelques méchantes femmes sont cause qu'on nous croit toutes dignes de cette aversion. Pour moi, j'atteste les dieux que je suis innocente des fautes que mon mari me reproche aujourd'hui. Mais il n'est pas facile de me justifier! on est si persuadé que toutes les belles-mères sont injustes. Je ne le suis pas moi, j'en jure; car je n'ai jamais traité ma bru autrement que si elle eût été ma propre fille, et je ne sais d'où me vient la querelle qu'il me fait: mais, pour beaucoup de raisons, j'attends avec impatience le retour de mon fils.

ACTUS III.

SCENA I.

PAMPHILUS, PARMENO, MYRRHINA.

PAMPHILUS.

NEMINI ego plura acerba esse credo ex amore homini unquam oblata,
Quam mihi. Heu me infelicem! hanccine ego vitam parsi perdere?
Haccine causa ego eram tantopere cupidus redeundi domum?
Cui quanto fuerat praestabilius, ubivis gentium, agere aetatem,
Quam huc redire, atque haec ita esse miserum me resciscere?
Nam nos omnes[2], quibus est alicunde aliquis objectus labos,
Omne quod est interea tempus, prius quam id rescitum est, lucro est.

PARMENO.

At sic, citius qui te expedias his aerumnis, reperias.
Si non redisses, hae irae factae essent multo ampliores:
Sed nunc adventum tuum ambas, Pamphile, scio revereturas.
Rem cognosces: iram expedies: rursum in gratiam restitues.
Levia sunt haec, quae tu pergravia esse in animum induxti tuum.

ACTE III.

SCÈNE I.

PAMPHILE, PARMENON, MYRRHINE *(qui ne paraît pas sur le théâtre.)*

PAMPHILE.

Non, ne je crois pas que l'amour ait jamais causé à personne plus de chagrins qu'à moi. Infortuné que je suis ! Voilà donc la vie que j'ai tant ménagée ! Voilà donc pourquoi j'étais si empressé de revoir ma maison ! N'aurait-il pas mieux valu passer mes jours dans tout autre pays, que de revenir ici pour apprendre mes malheurs ? En effet, lorsqu'une mauvaise nouvelle nous attend, tout le temps qui se passe avant que nous en soyons informés est autant de gagné.

PARMENON.

Au contraire, votre retour est le plus court moyen de vous tirer de peine. Si vous n'étiez pas revenu, les brouilleries n'auraient fait qu'augmenter ; au lieu qu'étant ici ces femmes auront quelque égard pour vous, j'en suis sûr. Vous saurez le sujet de la querelle, vous les apaiserez, et les remettrez en bonne intelligence. Ce que vous regardez comme une chose bien importante, n'est qu'une bagatelle.

PAMPHILUS.

Quid consolare me? An quisquam usquam gentium est aeque miser?
Prius quam hanc uxorem duxi, habebam alibi animum amori deditum :
Jam in hac re, ut taceam, cuivis facile scitu est[3], quam fuerim miser :
Tamen numquam ausus sum recusare eam, quam mihi obtrudit pater.
Vix me illinc abstraxi, atque impeditum in ea expedivi animum meum :
Vixque huc contuleram; hem nova res orta 'st, porro ab hac quae me abstrahat.
Tum matrem ex ea re me, aut uxorem in culpa inventurum arbitror :
Quod ita quom esse invenero, quid restat, nisi porro ut fiam miser?
Nam matris ferre injurias me, Parmeno, pietas jubet.
Tum uxori obnoxius sum : ita olim suo me ingenio pertulit:
Tot meas injurias : quae numquam in ullo patefecit loco.
Sed magnum nescio quid necesse est evenisse, Parmeno,
Unde ira inter eas intercessit, quae tam permansit diu.

PARMENO.

Hoc quidem hercle parvom, si vis vero veram rationem exsequi.
Non maxumas, quae maxumae sunt interdum irae, injurias
Faciunt : nam saepe est, quibus in rebus alius ne iratus quidem est,

PAMPHILE.

Pourquoi chercher à me consoler? est-il au monde un homme aussi malheureux? Avant d'épouser Philumène, mon cœur s'était donné à une autre. Il est déjà facile d'imaginer, sans que je le dise, combien le mariage me causa de chagrin. Cependant je n'osai pas refuser l'épouse que mon père me forçait de prendre. A peine m'étais-je arraché à Bacchis, à peine m'étais-je débarrassé de ses liens, pour porter ma tendresse à Philumène, que voilà un nouvel événement qui me sépare d'elle. J'arrive, et c'est pour trouver coupable ou ma mère, ou ma femme. Lorsque j'aurai découvert cette vérité, quel parti prendre, sinon de toujours souffrir? Car si la piété filiale m'ordonne de supporter les injustices de ma mère, d'autre part je dois beaucoup à une épouse qui a souffert avec tant de douceur tous mes mépris, qui n'en a jamais parlé. Mais, Parmenon, il faut qu'il soit arrivé quelque chose de bien fort, pour faire naître entre elles une colère qui dure aussi long-temps.

PARMENON.

Ce sera, ma foi, fort peu de chose, si vous voulez bien examiner la vérité. Les plus grandes brouilleries ne proviennent pas toujours des plus grandes injures; car souvent ce qui ne fâcherait pas tout autre, nous attire l'inimitié irréconciliable d'un homme emporté. Les enfants entre eux se met-

Quum de eadem causa est iracundus factus inimicissimus.
Pueri inter sese quam pro levibus noxiis iras gerunt.
Quapropter? Quia enim, qui eos gubernat animus, infirmum gerunt.
Itidem illae mulieres sunt ferme, ut pueri, levi sententia:
Fortasse unum aliquod verbum inter eas iram hanc conciverit.

PAMPHILUS.

Abi, Parmeno, intro, ac me venisse nuntia.

PARMENO.

Hem, quid hoc est?

PAMPHILUS.

Tace.

PARMENO.

Trepidari sentio, et cursari rursum prorsum. Agedum, ad fores
Accede propius. Hem, sensistin'?

PAMPHILUS.

Noli fabularier.
Proh Juppiter! clamorem audio.

PARMENO.

Tute loqueris, me vetas?

MYRRHINA.

Tace, obsecro, mea gnata.

PAMPHILUS.

Matris vox visa 'st Philumenae.
Nullus sum.

PARMENO.

Qui dum?

tent en colère pour des minuties. Et pourquoi cela ? Parce qu'ils sont gouvernés par un esprit faible. Il en est de même des femmes ; elles ont la tête presque aussi légère que les enfants. Un seul mot peut-être aura excité cette dissention entre votre mère et votre épouse.

PAMPHILE.

Entre chez elle, Parmenon ; annonce-lui mon retour.

PARMENON *(s'approche pour entrer)*.

Ah, qu'y a-t-il ?

PAMPHILE.

Tais-toi.

PARMENON.

J'entends remuer vivement, courir de côté et d'autre. Venez, approchez davantage de la porte. Hé bien, entendez-vous ?

PAMPHILE.

Ne parle pas. Grands dieux, j'entends crier.

PARMENON.

Vous me défendez de parler, et vous parlez ?

MYRRHINE *(dans la maison, à Philumène)*.

Ne crie pas, ma fille, je t'en conjure.

PAMPHILE.

Je crois reconnaître la voix de ma belle-mère. Je suis perdu.

PARMENON.

Comment cela ?

PAMPHILUS.

Perii.

PARMENO.

Quamobrem?

PAMPHILUS.

Nescio quod magnum malum
Profecto, Parmeno, me celas.

PARMENO.

Uxorem Philumenam
Pavitare[4], nescio quid, dixerunt: id si forte est, nescio.

PAMPHILUS.

Interii. Cur mihi id non dixti?

PARMENO.

Quia non poteram una omnia.

PAMPHILUS.

Quid morbi est?

PARMENO.

Nescio.

PAMPHILUS.

Quid? nemon' medicum adduxit?

PARMENO.

Nescio.

PAMPHILUS.

Cesso hinc ire intro, ut hoc quamprimum, quidquid est, certo sciam?
Quonam modo, Philumena mea, nunc te offendam affectam?
Nam si periculum ullum in te inest[5], periisse me una haud dubium est.

PAMPHILE.

Je suis mort.

PARMENON.

Pourquoi?

PAMPHILE.

Il y a certainement quelque grand malheur que tu me caches.

PARMENON.

On a dit que votre épouse avait je ne sais quelle indisposition. J'ignore si c'est cela qui trouble cette famille.

PAMPHILE.

Je suis désespéré. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

PARMENON.

Parce que je ne pouvais pas tout dire à la fois.

PAMPHILE.

Quelle est sa maladie?

PARMENON.

Je n'en sais rien.

PAMPHILE.

Mais quoi? n'a-t-on pas fait venir un médecin.

PARMENON.

Je n'en sais rien.

PAMPHILE.

Que n'entré-je, pour être plutôt informé de tout ceci? Ma chère Philumène, dans quel état vais-je vous trouver? Si votre vie est en danger, je mourrai sans doute avec vous.

PARMENO.

Non usus facto est mihi nunc hunc intro sequi :
Nam invisos omnes nos esse illis sentio.
Heri nemo voluit Sostratam intro admittere.
Si forte morbus amplior factus siet
(Quod sane nolim, maxume heri causa mei),
Servom ilico introisse dicent Sostratae :
Aliquid tulisse comminiscentur mali
(Capiti atque aetati illorum), morbus qui actus siet.
Hera in crimen veniet : ego vero in magnum malum.

SCENA II.

SOSTRATA, PARMENO, PAMPHILUS.

SOSTRATA.

Nescio quid jamdudum audio hic tumultuari, misera :
Male metuo, ne Philumenae magis morbus adgravescat,
Quod te, AEsculapi, et te, Salus, ne quid sit hujus, oro.
Nunc ad eam visam.

PARMENO.

Heus, Sostrata.

SOSTRATA.

Ehem!

PARMENO.

Iterum istinc excludere.

PARMENON *(seul)*.

Il n'est pas à propos que je le suive dans cette maison, car je m'aperçois qu'on nous y déteste tous. Hier on a refusé la porte à Sostrata. Si par malheur la maladie augmentait (ce qu'assurément je ne voudrais pas, surtout à cause de mon maître), ils diraient bientôt que le valet de Sostrata est entré, qu'il a apporté quelque malheur (malheur qui puisse retomber sur eux), qu'il a fait empirer la maladie. On en ferait un crime à ma maîtresse, et moi je serais rudement maltraité.

SCÈNE II.

SOSTRATA, PARMENON, PAMPHILE.

SOSTRATA *(sans apercevoir Parmenon)*.

Il y a long-temps qu'on fait beaucoup de bruit dans cette maison, je ne sais d'où cela vient, j'en suis inquiète, je crains bien que Philumène ne soit plus mal. Esculape, et vous, déesse de la santé, préservez-nous de ce malheur, je vous en supplie. Je vais la voir.

PARMENON.

Arrêtez, Sostrata.

SOSTRATA *(avec étonnement)*.

Ah!

PARMENON.

On vous refusera la porte une seconde fois.

SOSTRATA.

Ehem Parmeno, tune hic eras? Perii. Quid faciam misera?
Non visam uxorem Pamphili, cum in proximo hic sit aegra?

PARMENO.

Non visas, nec mittas quidem visendi causa quemquam,
Nam qui amat cui odio ipsus est, bis facere stulte duco.
Laborem inanem ipsus capit, et illi molestiam adfert.
Tum autem filius tuus introiit videre, ut venit, quid agat.

SOSTRATA.

Quid ais! An venit Pamphilus?

PARMENO.

Venit.

SOSTRATA.

Dis gratiam habeo.
Hem, istoc verbo animus mihi rediit, et cura ex corde excessit.

PARMENO.

Jam ea de causa maxume nunc huc introire nolo;
Nam si remittent quidpiam Philumenae dolores,
Omnem rem narrabit, scio, continuo sola soli,
Quae inter vos intervenit, unde ortum est initium irae.
Atque eccum video ipsum egredi. Quam tristis est!

SOSTRATA.

O mi gnate!

PAMPHILUS.

Mea mater, salve.

SOSTRATA.

Gaudeo venisse salvum. Salvan' Philumena est?

SOSTRATA.

Comment, tu étais ici, Parmenon ? Je suis perdue ! Que faire, malheureuse ? Je n'irais pas voir la femme de Pamphile, lorsqu'elle est malade à ma porte ?

PARMENON.

Non, vous n'irez pas ; vous n'y enverrez pas même de votre part ; car aimer des gens qui nous haïssent, c'est faire deux sottises. On prend une peine inutile, et on les incommode. D'ailleurs, tout en arrivant, votre fils est allé voir comment elle se porte.

SOSTRATA.

Que me dis-tu ? Est-il arrivé Pamphile ?

PARMENON.

Oui.

SOSTRATA.

Je remercie les dieux. Ah, ce mot seul me rend la vie et dissipe mon chagrin.

PARMENON.

C'est aussi principalement parce que Pamphile est là-dedans, que je vous empêche d'y entrer. Car, si les douleurs de Philumène se calment un peu, elle lui racontera, j'en suis sûr, quand ils seront tête à tête, tout ce qui s'est passé entre vous, et comment la brouillerie a commencé. Mais je le vois sortir. Comme il est triste !

SOSTRATA.

Ah, mon cher fils !

PAMPHILE.

Bonjour, ma mère.

SOSTRATA.

Je me réjouis de vous voir de retour en bonne santé. Comment se porte Philumène ?

PAMPHILUS.

Meliuscula est.

SOSTRATA.

Utinam istuc ita di faxint!
Quid tu igitur lacrumas? Aut quid es tam tristis?

PAMPHILUS.

Recte, mater.

SOSTRATA.

Quid fuit tumulti? Dic mihi: an dolor repente invasit?

PAMPHILUS.

Ita factum 'st.

SOSTRATA.

Quid morbi est?

PAMPHILUS.

Febris.

SOSTRATA.

Quotidiana?

PAMPHILUS.

Ita aiunt.
I sodes intro; consequar jam te, mea mater.

SOSTRATA.

Fiat.

PAMPHILUS.

Tu pueris curre, Parmeno, obviam, atque eis onera adjuta.

PARMENO.

Quid? non sciunt ipsi viam, domum qua redeant?

PAMPHILUS.

Cessas?

PAMPHILE.

Un peu mieux.

SOSTRATA.

Que les dieux le veuillent! Mais pourquoi donc pleurez-vous? Pourquoi donc êtes-vous si triste?

PAMPHILE.

Ce n'est rien, ma mère.

SOSTRATA.

D'où venait tout le bruit? Dites-moi, a-t-elle été saisie subitement de quelque douleur?

PAMPHILE.

Oui.

SOSTRATA.

Quelle est sa maladie?

PAMPHILE.

La fièvre.

SOSTRATA.

La fièvre continue?

PAMPHILE.

On le dit. Rentrez, je vous prie, ma mère, je vais vous suivre.

SOSTRATA.

Allons.

PAMPHILE *(à Parmenon)*.

Toi, Parmenon, cours au-devant de mes esclaves, aide leur à porter les paquets.

PARMENON.

Quoi? est-ce qu'ils ne savent pas le chemin de la maison?

PAMPHILE.

A quoi t'amuses-tu?

SCENA III.

PAMPHILUS.

Nequeo mearum rerum initium ullum invenire idoneum.
Unde exordiar narrare quae nec opinanti accidunt;
Partim quae perspexi his oculis, partim quae accepi auribus:
Qua me propter exanimatum citius eduxi foras.
Nam modo me intro ut corripui timidus, alio suspicans
Morbo me visurum affectam, ac sensi esse, uxorem: hei mihi!
Postquam me adspexere ancillae advenisse, ilico omnes simul
Laetae exclamant: Venit! id quod me repente adspexerant.
Sed continuo voltum earum sensi immutari omnium,
Quia tam incommode illis fors obtulerat adventum meum.
Una illárum interea propere praecucurrit, nuntians
Me venisse: ego ejus videndi cupidus, recta consequor.
Postquam introii, extemplo ejus morbum cognovi miser.
Nam neque, ut celari posset, tempus spatium ullum dabat:
Neque voce alia, ac res monebat, ipsa poterat conqueri.
Postquam adspexi, o facinus indignum! inquam: et corripui ilico
Me inde, lacrumans, incredibili re, atque atroci percitus.
Mater consequitur. Jam ut limen exirem, ad genua accidit,

SCÈNE III.

PAMPHILE *(seul)*.

Je ne sais par où commencer le récit des malheurs inopinés qui m'accablent. J'en ai vu une partie, j'ai entendu le reste. Aussi suis-je sorti au plus vite et tout troublé. J'étais entré chez ma femme en tremblant, j'imaginais lui trouver une tout autre maladie que celle que j'ai découverte. Que je suis malheureux! Aussitôt que les servantes m'aperçoivent, elles s'écrient avec joie : Le voilà! c'est qu'elles ne s'attendaient pas à me voir. Mais bientôt après j'ai vu changer leur visage, parce que le hasard me faisait arriver si mal à propos. Une d'elles entre promptement chez sa maîtresse, pour lui annoncer mon retour. Et moi, dans l'impatience de la voir, je la suis. A peine suis-je entré que je reconnais cette maladie qui cause mon malheur; car on n'avait pas le temps de me la cacher, et d'ailleurs elle ne pouvait déguiser les plaintes que lui arrachait son état. Je la regarde, je m'écrie : quelle indignité! et je sors en pleurant, outré d'un crime aussi incroyable, aussi atroce. La mère me suit. Lorsque je suis près de la porte, elle tombe à mes genoux. La malheureuse fondait en larmes, elle m'a fait pitié. Il est bien vrai, comme j'en suis persuadé, que nous sommes humbles ou fiers, selon les circonstances. Elle commence à m'adresser ce discours : « O mon cher Pamphile, vous » voyez pourquoi elle est sortie de chez vous. Avant son

Lacrumans misera : miseritum est. Profecto hoc sic est, ut puto,
Omnibus nobis ut res dant sese, ita magni atque humiles sumus.
Hanc habere orationem mecum a principio institit :
O mi Pamphile, abs te quamobrem haec abierit causam vides.
Nam vitium est oblatum virgini olim, ab nescio quo improbo :
Nunc huc confugit, te atque alios partum ut celaret suum.
(Sed cum orata ejus reminiscor, nequeo quin lacrumem miser.) :
Quaeque fors fortuna est, inquit, nobis quae te hodie obtulit,
Per eam te obtestamur ambae, si jus, si fas est, uti
Advorsa ejus per te tecta, tacitaque apud omnes sient.
Si umquam erga te animo esse amico sensisti eam, mi Pamphile :
Sine labore hanc gratiam, te, uti sibi des pro illa, nunc rogat.
Caeterum de reducenda id facias, quod in rem sit tuam.
Parturire eam, neque gravidam esse ex te, solus conscius.
Nam aiunt tecum post duobus concubuisse eam mensibus :
Tum, postquam ad te venit, mensis agitur hic jam septimus :
Quod te scire, ipsa indicat res. Nunc si potis est, Pamphile,
Maxume volo, doque operam, ut clam eveniat partus patrem,
Atque adeo omnes. Sed si fieri id non potest, quin sentiant,

» mariage, un inconnu, un scélérat lui fit violence. Elle » s'est retirée chez nous, pour vous cacher son accouche- » ment et à tous les autres. » (Lorsque je me rappelle les prières qu'elle m'a faites, je ne puis, hélas, m'empêcher de pleurer.) « Quel que soit le hasard qui vous ramène au- » jourd'hui, ajoute-t-elle, heureux ou malheureux, c'est par » lui que nous vous conjurons l'une et l'autre, si nous en » avons le droit, si vous le permettez, de tenir son malheur » secret, de le cacher à tout le monde. Si jamais elle vous » a donné des preuves de sa tendresse, mon cher Pamphile, » elle vous supplie, en reconnaissance, de lui accorder géné- » reusement cette grâce. Pour ce qui est de la reprendre, » faites à cet égard ce qui vous conviendra davantage. Il n'y » a que vous qui sachiez qu'elle accouche, et que l'enfant » n'est pas de vous. Ce n'est, dit-on, qu'après deux mois de » mariage que vous avez habité avec elle : il y en a sept que » vous êtes marié. Ce que je dis là, vous le savez bien, on » le voit à votre air. Présentement, Pamphile, je désire, je » tâche, s'il est possible, de cacher l'accouchement à son » père et à tout le monde. Si je ne puis empêcher qu'on ne » s'en aperçoive, je dirai qu'elle est accouchée avant terme. » Je suis sûre que personne ne soupçonnera le contraire ; » on croira, comme il est vraisemblable, que vous êtes père » de l'enfant ; et dès qu'il sera né on l'exposera. Il n'y a » dans tout cela aucun inconvénient pour vous, et vous cou- » vrirez l'insulte faite à cette malheureuse. » J'ai promis, et je suis résolu à tenir ma promesse. Mais la reprendre est une chose que je ne crois nullement honnête et que je ne ferai pas, malgré tout l'amour que j'ai pour elle, malgré la

Dicam abortum esse. Scio, nemini aliter suspectum fore,
Quin, quod verisimile est, ex te recte eum natum putent.
Continuo exponetur. Hic tibi nihil est quidquam incommodi:
Et illi miserae indigne factam injuriam contexeris.
Pollicitus sum, et servare in eo certum 'st, quod dixi, fidem.
Nam de reducenda, id vero neutiquam honestum esse arbitror;
Nec faciam: etsi me amor graviter, consuetudoque ejus tenet.
Lacrumo, quae posthac futura 'st vita, cum in mentem venit,
Solitudoque. O Fortuna, ut numquam perpetuo es bona!
Sed jam prior amor me ad hanc rem exercitatum reddidit:
Quem ego tum consilio missum feci: idem nunc huic operam dabo.
Adest Parmeno cum pueris: hunc minime 'st opus
In hac re adesse: nam olim soli credidi,
Ea me abstinuisse in principio, cum data est.
Vereor, si clamorem ejus hic crebro audiat,
Ne parturire intelligat. Aliquo mihi est
Hinc ablegandus, dum parit Philumena.

douceur que je trouvais dans son commerce. Je ne puis retenir mes larmes, lorsque je songe à la vie que je vais mener, à la solitude où je vais me trouver. O fortune, que tes faveurs sont peu durables! J'ai déjà éprouvé ton inconstance dans un premier amour. La raison m'en a guéri. Je tâcherai qu'elle me guérisse encore de celui-ci. Voilà Parmenon qui revient avec mes valets. Il n'est pas nécessaire qu'il soit présent à tout ceci; car dans le commencement de mon mariage, il fut le seul confident de mes froideurs. S'il entendait les cris redoublés de Philumène, je craindrais qu'il n'en devinât la cause. Il faut que je l'éloigne pendant qu'elle accouche.

SCENA IV.

PARMENO, SOSIA, PAMPHILUS.

PARMENO.

Aɪɴ' tu, tibi hoc incommodum evenisse iter?

SOSIA.

Non hercle verbis, Parmeno, dici potest
Tantum, quam re ipsa navigare incommodum 'st.

PARMENO.

Itane est?

SOSIA.

O fortunate! Nescis quid mali
Praeterieris, qui numquam es ingressus mare.
Nam alias ut omittam miserias, unam hanc vide:
Dies tringinta, aut plus eo, in navi fui,
Cum interea semper mortem expectabam miser:
Ita usque adversa tempestate usi sumus.

PARMENO.

Odiosum[1].

SOSIA.

Haud clam me est. Denique hercle aufugerim
Potius, quam redeam, si eo mihi redeundum siet.

SCÈNE IV.

PARMENON, SOSIE, PAMPHILE, *et des esclaves qui ne parlent point.*

PARMENON.

Quoi, Sosie, ton voyage a été aussi fâcheux que tu le dis.

SOSIE.

Par ma foi, Parmenon, on ne peut exprimer les incommodités de la navigation.

PARMENON.

En vérité ?

SOSIE.

Que tu es heureux ! Tu ne sais pas combien de maux tu as évités en ne te mettant jamais en mer. Car, sans parler des autres misères, fais réflexion seulement à ceci : j'ai été trente jours et plus dans un vaisseau tellement battu de la tempête qu'à chaque instant j'attendais une mort malheureuse.

PARMENON.

Cela est déplaisant.

SOSIE.

Je le sais. Enfin je m'enfuirais, ma foi, plutôt que d'y retourner s'il le fallait.

PARMENO.

Olim quidem te causae impellebant leves
Quod nunc minitare facere, ut faceres, Sosia.
Sed Pamphilum ipsum video stare ante ostium:
Ite intro: ego hunc adibo, si quid me velit.
Here, etiam tu nunc hic stas?

PAMPHILUS.

Et quidem te expecto.

PARMENO.

Quid est?

PAMPHILUS.

In arcem transcurso opus est.

PARMENO.

Cui homini?

PAMPHILUS.

Tibi.

PARMENO.

In arcem? Quid eo?

PAMPHILUS.

Callidemidem hospitem
Myconium, qui mecum una advectus est, conveni.

PARMENO.

Perii. Vovisse hunc dicam, si salvos domum
Redisset unquam, ut me ambulando rumperet?

PAMPHILUS.

Quid cessas?

PARMENO.

Quid vis dicam? An conveniam modo?

PARMENON.

Autrefois, Sosie, peu de chose te faisait prendre la fuite dont tu nous menaces aujourd'hui. Mais je vois Pamphile devant la porte. Entrez au logis, vous autres. Je vais l'aborder, et savoir s'il a besoin de moi. *(A Pamphile.)* Encore ici, mon maître?

PAMPHILE.

Je t'attendais.

PARMENON.

Qu'y a-t-il?

PAMPHILE.

Il faut courir à la citadelle.

PARMENON.

Qui voulez-vous y envoyer?

PAMPHILE.

Toi.

PARMENON.

A la citadelle? Et qu'y faire?

PAMPHILE.

Joindre Callidemides, mon hôte de Myconie, qui est venu dans le même vaisseau que moi.

PARMENON *(à part)*.

Je suis perdu. Il a fait vœu sans doute, s'il revenait en santé, de me faire tant courir que j'en creverais.

PAMPHILE.

Te voilà encore.

PARMENON.

Que voulez-vous que je lui dise? Suffit-il de le joindre?

PAMPHILUS.

Immo, quod constitui me hodie conventurum eum,
Non posse : ne me frustra illic expectet. Vola.

PARMENO.

At non novi hominis faciem.

PAMPHILUS.

At faciam ut noveris.
Magnus, rubicondus, crispus, crassus, caesius,
Cadaverosa facie[2].

PARMENO.

Di illum perduint.
Quid, si non veniet? Maneamne usque ad vesperum?

PAMPHILUS.

Maneto. Curre.

PARMENO.

Non queo : ita defessus sum.

PAMPHILUS.

Ille abiit. Quid agam infelix? Prorsus nescio
Quo pacto hoc celem, quod me oravit Myrrhina,
Suae gnatae partum; nam me miseret mulieris.
Quod potero, faciam : tamen ut pietatem colam.
Nam me parenti potius, quam amori obsequi
Oportet. At at! eccum Phidippum, et patrem
Video: horsum pergunt: quid dicam hisce? Incertus sum.

PAMPHILE.

Non. Dis-lui que je ne puis l'aller trouver, comme je l'avais promis, qu'il ne m'attende pas inutilement.

PARMENON.

Mais je ne le connais pas.

PAMPHILE.

Je vais te le dépeindre si bien que tu le connaîtras. Il est grand, gros, rubicond, les cheveux crépus, les yeux bleus, la mine d'un déterré.

PARMENON *(à part)*.

Que les dieux le confondent. *(A Pamphile.)* Mais s'il ne vient pas, l'attendrai-je toute la journée ?

PAMPHILE.

Oui, cours.

PARMENON.

Je ne saurais. Je suis trop fatigué.

PAMPHILE.

Le voilà parti. Que faire, malheureux que je suis ? Je ne sais comment tenir secret l'accouchement de Philumène, ainsi que Myrrhine m'en a prié. La pauvre femme me fait compassion. J'y ferai mon possible, sans cependant manquer à ma mère. Car il vaut mieux obéir à la piété filiale qu'à l'amour. Mais, mais j'aperçois Phidippe avec mon père. Ils viennent de mon côté : que leur dirai-je ? c'est ce qui m'embarrasse.

SCENA V.

LACHES, PHIDIPPUS, PAMPHILUS.

LACHES.

Dixtin' dudum, illam dixisse, se expectare filium?

PHIDIPPUS.

Factum.

LACHES.

Venisse aiunt : redeat.

PAMPHILUS.

Quam causam dicam patri,
Quamobrem non reducam? Nescio.

LACHES.

Quem ego hic audivi loqui?

PAMPHILUS.

Certum obfirmare est viam me, quam decrevi persequi.

LACHES.

Ipsus est, de quo hoc agebam tecum.

PAMPHILUS.

Salve, mi pater!

LACHES.

Gnate mi, salve.

PHIDIPPUS.

Bene factum te advenisse, Pamphile :
Atque adeo, quod maximum 'st, salvom atque validom.

SCÈNE V.

LACHÈS, PHIDIPPE, PAMPHILE.

LACHÈS *(à Phidippe)*.

Ne me disiez-vous pas tantôt que votre fille attendait mon fils pour rentrer au logis?

PHIDIPPE.

Oui.

LACHÈS *(à Phidippe)*.

On dit qu'il est de retour : qu'elle revienne donc.

PAMPHILE *(à part)*.

Quelle raison donner à mon père de ce que je ne la reprends pas? Je ne sais.

LACHÈS.

Qui entends-je parler ici?

PAMPHILE *(à part)*.

Je suis déterminé à suivre constamment le parti que j'ai pris.

LACHÈS *(à Phidippe)*.

C'est mon fils dont je vous parlais.

PAMPHILE *(à Lachès)*.

Bonjour, mon père.

LACHÈS.

Bonjour, mon fils.

PHIDIPPE.

Je suis charmé, Pamphile, de vous voir de retour, surtout sain et sauf et bien portant.

PAMPHILUS.

Creditur.

LACHES.

Advenis modo?

PAMPHILUS.

Admodum.

LACHES.

Cedo, quid reliquit Phania
Consobrinus noster?

PAMPHILUS.

Sane hercle homo voluptati obsequens
Fuit, dum vixit: et qui sic sunt, haud multum haeredem juvant.
Sibi vero hanc laudem relinquunt: vixit, dum vixit, bene.

LACHES.

Tum tu igitur nihil adtulisti huc plus una sententia?

PAMPHILUS.

Quidquid est id quod reliquit, profuit.

LACHES.

Immo obfuit:
Nam illum vivom et salvom vellem.

PHIDIPPUS.

Impune optare istuc licet.
Ille reviviscet jam numquam: et tamen utrum malis, scio.

LACHES.

Heri Philumenam ad se arcessi hic jussit. Dic jussisse te.

PHIDIPPUS.

Noli fodere. Jussi.

PAMPHILE.

J'en suis persuadé.

LACHÈS.

Ne faites-vous que d'arriver?

PAMPHILE.

A l'instant.

LACHÈS.

Dites-moi donc : combien nous laisse le cousin Phanie?

PAMPHILE.

Ma foi c'était un homme qui toute sa vie s'est donné du bon temps, et ceux qui vivent ainsi n'enrichissent pas beaucoup leurs héritiers. Mais après eux ils laissent cet éloge : *Tant qu'il a vécu, il a vécu heureux.*

LACHÈS.

Vous ne nous rapportez donc rien de plus que cette belle sentence?

PAMPHILE.

Le peu qu'il a laissé nous profite.

LACHÈS.

Nous nuit au contraire; car je voudrais qu'il fût encore vivant et en bonne santé.

PHIDIPPE.

Vous pouvez impunément faire ce souhait, car il ne ressuscitera pas. Je sais pourtant bien lequel vous aimez le mieux.

LACHÈS.

Hier, Phidippe que voilà fit venir Philumène chez lui. *(Bas à Phidippe en le poussant.)* Dites que vous la fîtes venir.

PHIDIPPE *(tout bas à Lachès).*

Ne m'enfoncez pas les côtes. *(Haut.)* Oui, je l'ai fait venir.

LACHES.

Sed eam jam remittet.

PHIDIPPUS.

Scilicet.

PAMPHILUS.

Omnem rem scio, ut sit gesta : adveniens audivi omnia.

LACHES.

At istos invidos di perdant, qui haec libenter nuntiant.

PAMPHILUS.

Ego me scio cavisse, ne ulla merito contumelia
Fieri a vobis posset : idque si nunc memorare hic velim,
Quam fideli animo, et benigno in illam, et clementi fui,
Vere possum : ni te ex ipsa haec magis velim resciscere.
Namque eo pacto maxume apud te meo erit ingenio fides,
Cum illa, quae nunc in me iniqua est, aequa de me dixerit.
Neque mea culpa hoc discidium evenisse, id testor deos.
Sed quando sese esse indignam deputat matri meae,
Cui concedat, cujusque mores toleret sua modestia :
Neque alio pacto componi potest inter eas gratia :
Segreganda aut mater a me est, Phidippe, aut Philumena.
Nunc me pietas matris potius commodum suadet sequi.

LACHES.

Pamphile, haud invito ad aures sermo mihi accessit tuus.
Quum te postputasse omnes res prae parente intellego,
Verum vide, ne impulsus ira, prave insistas, Pamphile.

PAMPHILUS.

Quibus iris impulsus nunc in illam iniquus siem?
Quae nunquam quidquam erga me commerita 'st, pater,

LACHÈS.

Mais il va nous la renvoyer.

PHIDIPPE.

Assurément.

PAMPHILE.

Je sais toute l'affaire, et comment elle s'est passée. En arrivant on m'a tout appris.

LACHÈS.

Que les dieux confondent les méchants qui ont tant de plaisir à conter les mauvaises nouvelles.

PAMPHILE.

Je sais les précautions que j'ai prises pour ne mériter aucuns reproches de votre part. Et si je voulais vous raconter avec quelle tendresse, quelle bonté, quelle douceur je l'ai traitée, je le pourrais sans blesser la vérité : mais j'aime bien mieux que vous appreniez tout cela d'elle-même. Vous serez mieux persuadé de la bonté de mon caractère, lorsque votre fille, qui me déteste présentement, en rendra témoignage. J'atteste aussi les dieux que ce divorce n'est pas arrivé par ma faute. Mais puisqu'elle croit qu'il est au-dessous d'elle d'avoir de la complaisance pour ma mère, et de supporter son humeur avec modération ; puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'établir la bonne intelligence entre elles, il faut, Phidippe, que je me sépare ou de ma mère, ou de Philumène. Dans cette alternative la tendresse filiale me conseille de prendre le parti de ma mère.

LACHÈS.

Mon fils, ce que je viens d'entendre ne me déplaît pas. Je vois par là que vous préférez votre mère à tout. Mais prenez garde que ce ne soit la colère qui vous fasse choisir ce mauvais parti.

PAMPHILE.

Quelle colère m'animerait, mon père, contre une épouse

Quod nollem : et saepe, quod vellem, meritam scio.
Amoque, et laudo, et vehementer desidero.
Nam fuisse erga me miro ingenio, expertus sum :
Illique exopto, ut relliquam vitam exigat
Cum eo viro, me qui sit fortunatior,
Quandoquidem illam a me distrahit necessitas.

PHIDIPPUS.

Tibi id in manu est, ne fiat.

LACHES.

Si sanus sies,
Jube illam redire.

PAMPHILUS.

Non est consilium, pater :
Matris servibo commodis.

LACHES.

Quo abis? Mane,
Mane, inquam : quo abis?

PHIDIPPUS.

Quae haec est pertinacia?

LACHES.

Dixin', Phidippe, hanc rem aegre laturum esse eum?
Quamobrem te orabam, ut filiam remitteres.

PHIDIPPUS.

Non credidi aedepol adeo inhumanum fore.
Ita nunc is sibi me supplicaturum putat?
Si est, ut velit reducere uxorem, licet :
Sin alio est animo, renumeret dotem huc; eat.

LACHES.

Ecce autem! Tu quoque proterve iracundus es.

qui n'a jamais rien fait qui pût me déplaire, et qui souvent a fait ce qui pouvait m'être agréable? Je l'aime, je l'honore, je la désire ardemment, car j'ai éprouvé de sa part une tendresse étonnante. Aussi je souhaite qu'elle passe ses jours avec un homme qui soit plus heureux que moi, puisque je suis forcé de me séparer d'elle.

PHIDIPPE.

Il dépend de vous que cela n'arrive pas.

LACHÈS.

Si vous êtes sage, faites-la revenir.

PAMPHILE.

Mon père, ce n'est pas là mon dessein. Je veux procurer la satisfaction de ma mère. *(Il sort.)*

LACHÈS.

Où allez-vous? Restez, restez, vous dis-je. Où allez-vous?

PHIDIPPE.

Quelle obstination est-ce là?

LACHÈS.

Ne vous avais-je pas bien dit, Phidippe, que ceci le fâcherait? Voilà pourquoi je vous priais de renvoyer votre fille.

PHIDIPPE.

En vérité, je n'ai pas cru qu'il serait aussi dur. S'imagine-t-il donc que je vais le supplier? S'il veut reprendre sa femme, il le peut; s'il ne le veut pas, qu'il me rende la dot, et qu'il aille se promener.

LACHÈS.

En voici d'un autre. La colère vous transporte aussi,

PHIDIPPUS.

Percontumax redisti huc nobis, Pamphile.

LACHES.

Decedet jam ira haec, etsi merito iratus est.

PHIDIPPUS.

Quia paululum vobis accessit pecuniae,
Sublati animi sunt.

LACHES.

Etiam mecum litigas?

PHIDIPPUS.

Deliberet, renuntietque hodie mihi,
Velitne, an non : ut alii, si huic non sit, siet.

LACHES.

Phidippe, ades, audi paucis. Abiit : quid mea?
Postremo inter se transigant ipsi, ut lubet,
Quando nec gnatus, neque hic mihi quidquam obtemperant :
Quae dico, parvi perdunt. Porto hoc jurgium
Ad uxorem, cujus haec fiunt consilio omnia :
Atque in eam hoc omne, quod mihi aegre'st, evomam.

SCENA VI'.

— MYRRHINA, PHIDIPPUS.

MYRRHINA.

PERII! Quid agam? Quo me vortam? Quid viro meo respondebo

PHIDIPPE.

Pamphile, vous nous avez rapporté bien de l'arrogance.

LACHÈS.

Sa colère se passera, quoiqu'il ait raison d'être fâché.

PHIDIPPE.

Parce que vous avez fait un petit héritage, vous êtes devenus bien fiers.

LACHÈS.

Quoi, vous me querellez aussi ?

PHIDIPPE.

Qu'il fasse ses réflexions, et me déclare aujourd'hui s'il la veut ou non ; afin qu'on la donne à un autre si elle ne peut être à lui.

LACHÈS *(à Phidippe qui part)*.

Phidippe, demeurez, écoutez deux mots. Il est parti ; que m'importe ? Qu'ils s'arrangent entre eux comme ils voudront, puisque ni mon fils, ni Phidippe ne veulent en rien suivre mes conseils, puisqu'ils ne font point de cas de ce que je dis. Je vais porter cette querelle à ma femme, c'est elle qui conseille tout ceci. Je vais répandre sur elle tous mes chagrins.

SCÈNE VI.

MYRRHINE, PHIDIPPE.

MYRRHINE.

Je suis perdue ! Que faire ? De quel côté me tourner ? Que dire à mon mari, malheureuse que je suis ? Je crois qu'il a

Misera? Nam audivisse vocem pueri visus est vagientis:
Ita corripuit derepente tacitus sese ad filiam.
Quod si rescierit peperisse eam, id qua causa clam me habuisse
Dicam? Non aedepol scio.
Sed ostium concrepuit: credo ipsum ad me exire. Nulla sum.

PHIDIPPUS.

Uxor ubi me ad filiam ire sensit, se duxit foras:
Atque eccam video. Quid ais, Myrrhina? Heus, tibi dico.

MYRRHINA.

Mihine, mi vir?

PHIDIPPUS.

Vir ego tuus sum? Tu virum me, aut hominem deputas adeo esse?
Nam si utrumvis horum, mulier, unquam tibi visus forem,
Non sic ludibrio tuis factis habitus essem.

MYRRHINA.

Quibus?

PHIDIPPUS.

At rogitas?
Peperit filia? Hem! taces? Ex quo?

MYRRHINA.

Istuc patrem rogare est aequom?
Perii! ex quo censes, nisi ex illo, cui data est nuptum, obsecro?

PHIDIPPUS.

Credo: neque adeo arbitrari patris est aliter: sed demiror
Quid sit, quamobrem tantopere omnes nos celare volueris

entendu crier l'enfant, car il est entré brusquement chez ma fille sans rien dire. S'il a découvert qu'elle est accouchée, quelle raison donnerai-je du mystère que je lui en ai fait? Je n'en sais rien, en vérité. Mais on ouvre notre porte, je crois que c'est lui qui sort pour me venir trouver. Je n'en puis plus.

PHIDIPPE *(à part)*.

Ma femme est sortie dès qu'elle a vu que j'entrais chez ma fille. Mais la voilà, je la vois. *(A Myrrhine.)* Qu'en dites-vous, Myrrhine? Écoutez. C'est à vous que je parle.

MYRRHINE.

A moi, mon cher époux?

PHIDIPPE.

Moi votre époux? Me regardez-vous comme votre époux? Me regardez-vous seulement comme un homme? Si vous m'aviez jamais pris pour l'un ou l'autre, vous ne m'auriez pas joué, comme vous avez fait, par vos actions.

MYRRHINE.

Quelles actions?

PHIDIPPE.

Vous me le demandez? Ma fille n'est-elle pas accouchée? Quoi, vous ne répondez point? De qui est l'enfant?

MYRRHINE.

Un père peut-il faire une pareille question? Hélas! de qui croyez-vous qu'il soit, s'il vous plaît, si ce n'est de celui à qui on l'a mariée?

PHIDIPPE.

Je le crois. Un père ne doit pas penser autrement. Mais je ne conçois pas pourquoi vous avez pris tant de précautions

Partum : praesertim quum et recte[2], et tempore suo pepererit.

Adeon' pervicaci esse animo, ut puerum praeoptares perire,

Ex quo firmiorem inter nos fore amicitiam posthac scires :

Potius quam advorsum animi tui lubidinem esset cum illo nupta?

Ego etiam illorum esse hanc culpam credidi, quae te est penes.

MYRRHINA.

Misera sum[3].

PHIDIPPUS.

Utinam sciam ita esse istuc. Sed nunc mihi in mentem venit.

Ex hac re quod locuta es olim, quum illum generum cepimus.

Nam negabas nuptam posse filiam tuam te pati

Cum eo qui meretricem amaret, qui pernoctaret foris.

MYRRHINA.

Quamvis causam hunc suspicari, quam ipsam veram mavolo.

PHIDIPPUS.

Multo prius scivi, quam tu, illum amicam habere, Myrrhina :

Verum id vitium numquam decrevi esse ego adolescentiae,

Nam id omnibus innatum 'st. At pol jam aderit, se quoque etiam quum oderit.

Sed, ut olim te ostendisti, eamdem esse, nihil cessavisti usque adhuc,

pour nous cacher à tous son accouchement, surtout puisqu'elle est accouchée à terme, et d'un bel enfant. Être assez opiniâtre pour vouloir détruire un fils qui devait (vous le saviez bien) serrer les nœuds de notre amitié, plutôt que de la laisser mariée à Pamphile contre votre gré? J'avais jeté sur sa famille et sur lui la faute que vous avez commise.

MYRRHINE.

Je suis bien à plaindre.

PHIDIPPE.

Je voudrais en être persuadé. Mais présentement je me rappelle les discours que vous m'avez tenus autrefois, lorsque nous prîmes Pamphile pour gendre. Vous ne pouviez souffrir, me disiez-vous, que votre fille fût la femme d'un homme qui aimait une courtisane, et qui couchait hors de chez lui.

MYRRHINE *(à part)*.

Qu'il soupçonne tout ce qu'on voudra, plutôt que de deviner la vérité. Je suis contente.

PHIDIPPE.

Je savais avant vous, Myrrhine, qu'il avait une maîtresse; mais je n'en ai jamais fait un crime à un jeune homme. C'est un penchant qui naît avec nous. Bientôt il la haïra et se haïra lui-même. Et vous, au contraire, êtes toujours telle que vous étiez; vous n'avez pas cessé un instant de travailler à séparer votre fille de son époux, à rompre un ma-

Ut filiam ab eo abduceres : neu, quòd ego egissem, esset ratum :
Id nunc res indicium haec facit, quo pacto factum volueris.

MYRRHINA.

Adeon' me esse pervicacem censes, cui mater siem,
Ut eo essem animo, si ex usu esset nostro hoc matrimonium?

PHIDIPPUS.

Tun' prospicere, aut judicare nostram in rem quod sit, potes?
Audisti ex aliquo fortasse, qui vidisse eum diceret
Exeuntem, aut introeuntem ad amicam. Quid tum postea,
Si modeste ac raro hoc fecit? Nonne ea dissimulare nos
Magis humanum est, quam dare operam id scire, qui nos oderit?
Nam si is posset ab ea sese derepente avellere,
Quicum tot consuesset annos : non eum hominem ducerem,
Nec virum satis firmum gnatae.

MYRRHINA.

Mitte adolescentem, obsecro,
Et quae me peccasse ais. Abi, solum solus conveni.
Roga, velitne, an non, uxorem : si est, ut dicat velle se,
Redde : sin est autem, ut nolit, recte ego consului meae.

PHIDIPPUS.

Si quidem ille ipse non vult, et tu sensisti esse in eo, Myrrhina,

riage que j'avais fait. Ce que vous faites aujourd'hui prouve quel était votre dessein.

MYRRHINE.

Me croyez-vous donc assez opiniâtre pour penser ainsi sur le compte de ma fille, si ce mariage nous était avantageux?

PHIDIPPE.

Êtes-vous capable de discerner, de juger ce qui nous est avantageux? Quelqu'un vous aura peut-être dit qu'il avait vu Pamphile entrer chez Bacchis, ou bien en sortir. Que nous importe, si ses visites sont peu fréquentes et secrètes? n'est-il pas plutôt honnête de fermer les yeux sur sa conduite, que de nous faire haïr en cherchant à l'éclairer! D'ailleurs s'il était capable de rompre tout d'un coup une habitude de plusieurs années, je le regarderais comme une tête légère, et je compterais peu sur sa constance pour ma fille.

MYRRHINE.

Ne parlons plus, je vous prie, ni de ce jeune homme, ni des fautes que vous m'imputez. Allez le trouver, parlez-lui en particulier, demandez-lui s'il veut sa femme, ou s'il ne la veut pas. S'il dit qu'il la veut, rendez-la; si au contraire il n'en veut pas, j'ai bien servi ma fille.

PHIDIPPE.

S'il est vrai, ma femme, qu'il n'en veuille pas, si vous vous êtes aperçue que la faute est de son côté, j'étais ici, c'était

Peccatum : aderam, cujus consilio ea par fuerat prospici.
Quamobrem incendor ira, esse ausam facere haec te injussu meo.
Interdico, ne extulisse extra aedes puerum usquam velis.
Sed ego stultior, meis dictis parere hanc qui postulem,
Ibo intro, atque edicam servis ne quoquam efferri sinant.

MYRRHINA.

Nullam pol credo mulierem me miseriorem vivere :
Nam ut hic laturus hoc sit, si ipsam rem, ut siet, resciverit,
Non aedepol clam me est : quum hoc quod levius est, tam animo iracundo tulit.
Nec qua via sententia ejus possit mutari, scio.
Hoc mihi unum ex plurimis miseriis relliquum fuerat malum,
Si puerum ut tollam cogit, cujus nos qui sit nescimus pater.
Nam quum compressa est gnata, forma in tenebris nosci non quita est :
Neque detractum ei est quidquam, qui possit post nosci qui siet.
Ipse eripuit vi, in digito quem habuit, virgini abiens annulum.
Simul vereor Pamphilus, ne orata nostra nequeat diutius
Celare, quum sciet alienum puerum tolli pro suo.

par mes conseils qu'on devait mettre ordre à tout. Aussi suis-je enflammé de colère que vous ayez osé vous conduire ainsi sans ma permission. Je vous défends de songer à faire emporter l'enfant hors de la maison. Mais je suis plus sot qu'elle, de prétendre qu'elle m'obéisse. Je vais entrer et prescrire à mes esclaves de ne le point laisser sortir.

MYRRHINE *(seule)*.

Je ne crois pas, en vérité, qu'il y ait au monde une femme plus malheureuse que moi. S'il vient à découvrir la vérité de tout ceci, je vois quelle sera sa colère, par celle où l'a mis une chose moins grave. Je ne sais comment le faire changer de résolution. Pour mettre le comble à mes malheurs, il ne me manquerait plus que d'être forcée d'élever un enfant dont nous ne connaissons pas le père; car, lorsque ma fille fut insultée, elle ne put le connaître dans l'obscurité, elle ne lui prit rien qui pût le faire découvrir par la suite. Il lui arracha au contraire, en s'en allant, l'anneau qu'elle avait au doigt. J'appréhende encore que Pamphile ne puisse pas garder le secret que je lui ai demandé, lorsqu'il saura qu'on élève comme sien l'enfant d'un autre.

ACTUS IV.

SCENA I.

SOSTRATA, PAMPHILUS.

SOSTRATA.

Non clam me est, gnate mi, tibi me esse suspectam, uxorem tuam
Propter meos mores hinc abisse: etsi ea dissimulas sedulo.
Verum ita me di ament, ita que obtingant ex te, quae exopto mihi,
Ut numquam sciens commerui, merito ut caperet odium illa mei:
Teque antequam me amare rebar, ei rei firmasti fidem.
Nam mihi intus tuus pater narravit modo, quo pacto me habueris
Praepositam amori tuo. Nunc tibi me certum 'st contra gratiam
Referre, ut apud me praemium esse positum pietatis scias.
Mi Pamphile, hoc et vobis, et meae commodum famae arbitror:
Ego rus abituram hinc cum tuo me esse certo decrevi patre,
Ne mea praesentia obstet, neu causa ulla restet reliqua,
Quin tua Philumena ad te redeat.

ACTE IV.

SCÈNE I.

SOSTRATA, PAMPHILE.

SOSTRATA.

Vous avez beau dissimuler, mon fils ; je le vois bien, vous me soupçonnez d'avoir chassé votre femme par mon humeur. Mais puissent les dieux m'être propices, puissé-je recevoir de vous la consolation que j'en attends, comme il est vrai que jamais je n'ai rien fait de propos délibéré, qui pût mériter qu'elle me prît en aversion. J'étais déjà persuadée combien vous m'aimez, mais vous m'en donnez une nouvelle preuve ; car votre père vient de me raconter à la maison comment vous m'avez préférée à l'objet de votre amour. Je suis résolue à vous rendre la pareille aujourd'hui, afin de vous faire connaître que je sais récompenser la tendresse d'un fils. Mon cher Pamphile, je crois qu'il est utile, et pour vous, et pour ma réputation, que je me retire à la campagne avec votre père. J'y suis déterminée. Je ne veux pas que ma présence, ni aucune autre raison, puisse empêcher Philumène de revenir avec vous.

PAMPHILUS.

Quaeso, quid istuc consilii est?
Illius stultitia victa, ex urbe tu rus habitatum migres?
Non facies: neque sinam, ut, qui nobis, mater, maledictum velit,
Mea pertinacia esse dicat factum, haud tua modestia.
Tum tuas amicas te, et cognatas deserere, et festos dies,
Mea causa, nolo.

SOSTRATA.

Nihil jam mihi istaec res voluptatis ferunt:
Dum aetatis tempus tulit, perfuncta satis sum: satias jam tenet
Studiorum istorum: haec mihi nunc cura est maxuma, ut ne cui meae
Longinquitas aetatis obstet, mortemve expectet meam[1].
Hic video me esse invisam immerito: tempus est concedere.
Sic optime, ut ego opinor, omnes causas praecidam omnibus:
Et me hac suspicione exsolvam, et illis morem gessero.
Sine me, obsecro, hoc effugere, volgus quod male audit mulierum.

PAMPHILUS.

Quam fortunatus caeteris sum rebus, absque una hac foret,
Hanc matrem habens talem, illam autem uxorem!

SOSTRATA.

Obsecro, mi Pamphile[2],

PAMPHILE.

Quelle résolution est-ce là, je vous prie? Quoi, pour la sottise de Philumène, quitter la ville et vous en aller demeurer à la campagne? Il n'en sera rien. Je ne souffrirai pas, ma mère, que nos ennemis disent que cette retraite est l'effet de mon opiniâtreté et non de votre complaisance. D'ailleurs que vous abandonniez, pour l'amour de moi, vos amis, vos parentes et nos fêtes; je ne le veux pas.

SOSTRATA.

Tout cela, mon fils, n'a plus rien qui me plaise. Tant que l'âge me l'a permis j'ai assez joui de ces amusements. Présentement, j'en suis lasse. Le premier de mes soins aujourd'hui est que ma vieillesse n'incommode personne, qu'on n'attende point ma mort. Je vois qu'on me hait injustement ici. Il est temps de me retirer. C'est le meilleur moyen, à ce que je crois, d'ôter à tout le monde tout sujet de me haïr, d'effacer les soupçons qu'on a conçus contre moi, et de contenter certaines gens. Laissez-moi, je vous prie, me dérober aux reproches qu'on fait au commun des femmes.

PAMPHILE.

Sans un seul point je serais heureux en tout, avec une mère telle que la mienne, et une femme....

SOSTRATA.

Je vous en conjure, mon cher Pamphile, ne vous persua-

Non tute incommodam rem, ut quaeque est, in animum inducas pati.
Si caetera sunt ita, ut vis, ita que ut esse ego illam existimo,
Mi gnate, da veniam hanc mihi : reduce illam.

PAMPHILUS.

Vae misero mihi!

SOSTRATA.

Et mihi quidem : nam haec res non minus me male habet quam te, gnate mi.

SCENA II.

LACHES, SOSTRATA, PAMPHILUS.

LACHES.

QUEM cum istoc sermonem habueris, procul hinc stans accepi, uxor.
Istuc est sapere, qui, ubicumque opus sit, animum possis flectere,
Quod faciendum sit post fortasse, idem hoc nunc si feceris.

SOSTRATA.

Fors fuat pol[1].

LACHES.

Abi rus ergo hinc : ibi ego te, et tu me feres.

dez pas que votre femme soit plus insupportable qu'une autre. Si elle a d'ailleurs, comme j'en suis persuadée, toutes les qualités que vous désirez, faites-moi le plaisir de la reprendre.

PAMPHILE.

Que je suis malheureux !

SOSTRATA.

Et moi aussi ; car tout ceci ne m'afflige pas moins que vous, mon cher fils.

SCÈNE II.

LACHÈS, SOSTRATA, PAMPHILE.

LACHÈS.

J'AI entendu d'ici près, ma femme, ce que vous avez dit à Pamphile. C'est être sage de savoir plier lorsqu'il le faut, et de faire de bonne heure ce qu'on serait forcé de faire par la suite.

SOSTRATA.

Puisse la Fortune nous être favorable !

LACHÈS.

Allez-vous-en donc à la campagne. J'y supporterai votre humeur, et vous la mienne.

SOSTRATA.

Spero ecastor.

LACHES.

I ergo intro, et compone quae tecum simul
Ferantur : dixi.

SOSTRATA.

Ita ut jubes, faciam.

PAMPHILUS.

Pater.

LACHES.

Quid vis, Pamphile ?

PAMPHILUS.

Hinc abire matrem ? Minime.

LACHES.

Quid ita istuc vis ?

PAMPHILUS.

Quia de uxore incertus sum etiam, quid sim facturus.

LACHES.

Quid est ?
Quid vis facere, nisi reducere ?

PAMPHILUS.

Equidem cupio, et vix contineor[2].
Sed non minuam meum consilium[3] : ex usu quod est,
id persequar.
Credo ea gratia concordes magis, si non reducam, fore.

LACHES.

Nescias[4] : verum id tua refert nihil, utrum illae fecerint
Quando haec abierit. Odiosa haec est aetas adolescentulis.

SOSTRATA.

Je l'espère, en vérité.

LACHÈS.

Entrez au logis, faites un paquet de ce que vous voulez emporter. C'est mon dernier mot.

SOSTRATA.

Je vous obéirai.

PAMPHILE.

Mon père.

LACHÈS.

Que voulez-vous, mon fils?

PAMPHILE.

Ma mère s'en irait? Il n'en sera rien.

LACHÈS.

Pourquoi vous y opposer?

PAMPHILE.

Parce que je ne suis pas encore décidé sur le parti que je prendrai à l'égard de ma femme.

LACHÈS.

Comment donc? En est-il un autre que de la faire revenir?

PAMPHILE *(à part)*.

Je le désire en vérité, et j'ai peine à m'en empêcher; mais je ne changerai rien à ce que j'ai résolu; je suivrai jusqu'au bout ce qui m'est utile. *(A Lachès.)* Je crois que le moyen de ramener la paix entre elles, est de ne pas la reprendre.

LACHÈS.

Ce moyen n'est pas sûr. Mais il ne vous importe en rien qu'elles soient amies ou non, quand celle-ci sera partie. Les

E medio aequum excedere est. Postremo jam nos fabula
Sumus, Pamphile, senex atque anus.
Sed video Phidippum egredi per tempus. Accedamus.

SCENA III.

PHIDIPPUS, LACHES, PAMPHILUS.

PHIDIPPUS.

Tibi quoque aedepol sum iratus, Philumena,
Graviter quidem, nam hercle abs te factum est turpiter,
Etsi tibi causa est de hac re, mater quae te impulit:
Huic vero nulla 'st.

LACHES.

Opportune te mihi,
Phidippe, in isto tempore ostendis.

PHIDIPPUS.

Quid est?

PAMPHILUS.

Quid respondebo his? aut quo pacto hoc operiam?

LACHES.

Dic filiae, rus concessuram hinc Sostratam:
Ne revereatur, minus jam quo redeat domum.

PHIDIPPUS.

Ah,

gens de notre âge déplaisent à la jeunesse. Il est juste que nous nous retirions. Enfin, Pamphile, *un vieux, une vieille* ne figurent bien qu'au commencement d'un conte. Mais je vois heureusement Phidippe qui sort. Allons au devant de lui.

SCÈNE III.

PHIDIPPE, LACHÈS, PAMPHILE.

PHIDIPPE *(vers sa maison)*.

Je suis, ma foi, fort en colère contre vous aussi, Philumène : vous avez fait là une chose honteuse ; il est vrai que votre mère en est cause, c'est elle qui vous y a portée : pour elle rien ne l'excuse.

LACHÈS *(à Phidippe)*.

Phidippe, je vous trouve fort à propos.

PHIDIPPE.

Qu'y a-t-il ?

PAMPHILE *(à part)*.

Que leur répondrai-je, et comment garder le secret ?

LACHÈS *(à Phidippe)*.

Dites à notre fille que Sostrata s'en va demeurer à la campagne, et qu'elle peut revenir sans crainte à la maison.

PHIDIPPE.

Ah! votre femme n'a aucun tort en cette affaire, c'est la

Nullam de his rebus culpam commeruit tua :
A Myrrhina haec sunt mea uxore exorta omnia.
Mutatio fit[2] : ea nos perturbat, Laches.

PAMPHILUS.

Dum ne reducam, turbent porro quam velint.

PHIDIPPUS.

Ego, Pamphile, esse inter nos, si fieri potest,
Adfinitatem hanc sane perpetuam volo :
Sin est, ut aliter tua siet sententia,
Accipias puerum.

PAMPHILUS.

Sensit peperisse : occidi.

LACHES.

Puerum? Quem puerum?

PHIDIPPUS.

Natus est nobis nepos.
Nam abducta a vobis praegnans fuerat filia,
Neque fuisse praegnantem unquam ante hunc scivi diem.

LACHES.

Bene, ita me di ament, nuncias; et gaudeo.
Natum illum, et tibi illam salvam : sed quid mulieris
Uxorem habes? aut quibus moratam moribus?
Nosne hoc celatos tamdiu? Nequeo satis,
Quam hoc mihi videtur factum prave, proloqui.

PHIDIPPUS.

Non tibi illud[3] factum minus placet, quam mihi, Laches.

PAMPHILUS.

Etiamsi dudum fuerat ambiguum[4] hoc mihi :
Nunc non est, quom eam consequitur alienus puer.

mienne qui a fait tout le mal. Vous prenez le change. C'est elle qui nous brouille.

PAMPHILE *(à part)*.

Pourvu que je ne la reprenne pas, qu'ils se brouillent tant qu'ils voudront.

PHIDIPPE *(à Phamphile)*.

Pour moi, Pamphile, je désire que notre alliance soit durable, s'il est possible ; si vous pensez différemment, prenez l'enfant.

PAMPHILE *(à part)*.

Il sait qu'elle est accouchée : je suis perdu.

LACHÈS *(à Phidippe)*.

L'enfant ? quel enfant ?

PHIDIPPE.

Il nous est né un petit-fils ; ma fille était grosse quand elle sortit de chez vous, et je n'en ai rien su qu'aujourd'hui.

LACHÈS.

Vous m'apprenez-là, en vérité, une bonne nouvelle. Je suis charmé de la naissance de l'enfant, et de l'heureuse délivrance de la mère. Mais quelle espèce de femme avez-vous donc ? Quel est son caractère ? Nous avoir caché cela aussi long-temps ? Je ne puis exprimer combien je trouve son procédé mauvais.

PHIDIPPE.

Il ne me déplaît pas moins qu'à vous, mon cher Lachès.

PAMPHILE *(à part)*.

J'étais indécis tantôt de ce que j'avais à faire. Il n'y a plus à balancer présentement qu'elle mène à sa suite un enfant dont je ne suis pas le père.

LACHES.

Nulla tibi, Pamphile, hic jam consultatio est.

PAMPHILUS.

Perii!

LACHES.

Hunc videre saepe optabamus diem,
Quom ex te esset aliquis, qui te appellaret patrem.
Evenit : habeo gratiam dis.

PAMPHILUS.

Nullus sum!

LACHES.

Reduc uxorem, ac noli adversari mihi.

PAMPHILUS.

Pater, si illa ex me liberos vellet sibi,
Aut se esse mecum nuptam : satis certo scio,
Non me clam haberet, quod celasse intelligo.
Nunc, quum ejus alienum esse a me animum sentiam,
Nec conventurum inter nos posthac esse arbitror,
Quamobrem reducam?

LACHES.

Mater quod suasit sua,
Adolescens mulier fecit. Mirandumne id est?
Censen' te posse reperire ullam mulierem,
Quae careat culpa? An quia non delinquunt viri?

PHIDIPPUS.

Vosmet videte jam, Laches, et tu Pamphile,
Remissan' opus sit vobis, an reducta domum.
Uxor quid faciat, in manu non est mea :

LACHÈS.

Vous ne devez plus délibérer, mon fils.

PAMPHILE *(à part)*.

Je suis perdu !

LACHÈS.

Nous avons souvent désiré le jour où il naîtrait de vous un enfant qui pût vous appeler son père ; le voilà arrivé, j'en rends grâces aux dieux.

PAMPHILE *(à part)*.

Je suis mort !

LACHÈS.

Reprenez votre femme, et ne me contrariez plus.

PAMPHILE *(à Lachès)*.

Mon père, si elle était bien aise d'avoir des enfants avec moi et de demeurer ma femme, certainement elle ne m'aurait pas caché sa grossesse, comme je vois qu'elle a fait. Puisque je m'apercois qu'elle ne m'aime point, et que jamais nous ne vivrons bien ensemble, pourquoi la reprendrais-je ?

LACHÈS.

Cette jeune jeune femme a fait ce que sa mère lui a conseillé. Cela est-il étonnant ? Croyez-vous trouver une femme qui ne commette aucune faute ? Est-ce que les hommes n'en font jamais ?

PHIDIPPE.

Examinez ensemble, Lachès et vous Pamphile, s'il vous est avantageux de la répudier, ou de la reprendre. Je ne suis pas le maître de ce que fait ma femme. Vous ne trouverez

Neutra in re vobis difficultas a mè erit.
Sed quid faciemus puero?

LACHES.

Ridicule rogas :
Quidquid futurum est, huic suum reddas scilicet,
Ut alamus nostrum.

PAMPHILUS.

Quem ipse neglexit pater[5],
Ego alam?

LACHES.

Quid dixti? Eho! an non alemus, Pamphile?
Prodemus, quaeso potius? Quae haec amentia est?
Enimvero prorsus jam tacere non queo :
Nam cogis ea, quae nolo, ut praesente hoc loquar.
Ignarum censes tuarum lacrumarum esse me?
Aut, quid sit id, quod sollicitere ad hunc modum?
Primum, hanc ubi dixti causam, te propter tuam
Matrem non posse habere hanc uxorem domi :
Pollicita est ea, se concessuram ex aedibus.
Nunc, postquam ademptam hanc quoque tibi causam vides,
Puer quia clam te est natus, nactus alteram es.
Erras, tui animi si me esse ignarum putas.
Aliquando tandem huc animum ut adjungas tuum,
Quam longum spatium amandi amicam tibi dedi?
Sumptus, quos fecisti in eam, quam animo aequo tuli?
Egi, atque oravi tecum, uxorem ut duceres :
Tempus dixi esse : impulsu duxisti meo.

nulle difficulté de ma part pour l'un ou l'autre parti. Mais que ferons-nous de l'enfant ?

LACHÈS.

La question est ridicule. Quelque chose qui arrive, vous lui rendrez son fils sans doute ; nous le nourrirons, il est à nous.

PAMPHILE *(à part et tout bas)*.

Un enfant que son père abandonne *(avec colère)*, je le nourrirais ?

LACHÈS *(entendant les derniers mots)*.

Qu'avez-vous dit ? Quoi ! Pamphile, nous ne l'éleverions pas ? Nous l'exposerions plutôt, je vous prie ? Quelle est votre extravagance ? Enfin je ne puis me taire plus long-temps. Vous me forcez à dire, en présence de Phidippe, ce que je voudrais cacher. Croyez-vous que j'ignore le sujet de vos larmes et la cause du trouble où vous voilà ? Premièrement, lorsque vous avez dit pour vos raisons que vous ne pouviez garder votre femme au logis, par égard pour votre mère, elle a promis d'en sortir. A présent que ce prétexte vous est ôté, vous en cherchez un autre, et c'est parce qu'elle est accouchée à votre insu. Vous vous trompez si vous croyez que je ne connaisse pas le fond de votre cœur. Dans le dessein de vous amener un jour à songer au mariage, combien de temps vous ai-je laissé vivre avec une maîtresse ? Avec quelle douceur ai-je souffert les dépenses que vous faisiez pour elle ? Je vous ai sollicité, je vous ai prié de vous marier, je vous ai représenté qu'il en était temps. Vous vous êtes rendu à ma prière. En m'obéissant vous avez fait votre devoir. Aujourd'hui vous reportez votre tendresse à une

Quae tum, obsecutus mihi, fecisti ut decuerat.
Nunc animum rursum ad meretricem induxti tuum;
Cui tu obsecutus, facis huic adeo injuriam:
Nam in eamdem vitam te revolutum denuo
Video esse.

PAMPHILUS.

Mene?

LACHES.

Te ipsum. Et facis injuriam,
Quum fingis falsas causas ad discordiam,
Ut cum illa vivas, testem hanc quom abs te amoveris.
Sensitque adeo uxor: nam ei causa alia quae fuit,
Quamobrem abs te abiret?

PHIDIPPUS.

Plane hic divinat: nam id est.

PAMPHILUS.

Dabo jusjurandum, nihil esse istorum, tibi.

LACHES.

Ah,
Reduc uxorem: aut, quamobrem non opus sit, cedo.

PAMPHILUS.

Non est nunc tempus.

LACHES.

Puerum accipias: nam is quidem
In culpa non est. Post de matre videro.

PAMPHILUS.

Omnibus modis miser sum: nec, quid agam, scio:
Tot me nunc rebus miserum concludit pater.

courtisane; c'est pour lui plaire que vous manquez à votre femme. Vous voilà de nouveau plongé dans le même désordre, je le vois bien.

PAMPHILE.

Moi?

LACHÈS.

Vous-même. Et vous faites une injustice quand vous cherchez des prétextes pour rompre avec elle, afin de vivre avec Bacchis lorsque vous aurez éloigné ce témoin de votre libertinage. Elle s'en est bien aperçue votre femme. Car quel autre sujet aurait-elle de vous quitter?

PHIDIPPE.

Il devine juste. C'est cela même.

PAMPHILE.

Je suis prêt à vous jurer qu'il n'est rien de tout ce que vous dites.

LACHÈS.

Reprenez votre femme, ou dites ce qui vous en empêche.

PAMPHILE.

Il n'est pas encore temps.

LACHÈS.

Prenez au moins l'enfant : car pour lui on n'a rien à lui reprocher. A l'égard de la mère, nous verrons ensuite.

PAMPHILE *(en s'éloignant)*.

Je suis malheureux de toutes manières; je ne sais à quoi me résoudre. Mon père me presse de tant de côtés que je n'ai point de ressource. Je m'en vais; je gagne si peu à rester

Abibo hinc, praesens quando promoveo parum :
Nam puerum injussu, credo, non tollent meo,
Praesertim in ea re quom sit mihi adjutrix socrus.

LACHES.

Fugis? hem! Nec quidquam certi respondes mihi?
Num tibi videtur esse apud sese? Sine :
Puerum, Phidippe, mihi cedo; ego alam.

PHIDIPPUS.

Maxume.
Non mirum fecit uxor mea, si hoc aegre tulit.
Amarae mulieres sunt, non facile haec ferunt :
Propterea haec ira est[6]: nam ipsa narravit mihi.
Id ego, hoc praesente, tibi nolebam dicere :
Neque illi credebam primo : nunc vero palam est.
Nam omnino abhorrere animum huic video a nuptiis.

LACHES.

Quid ergo agam, Phidippe? Quid das consilii?

PHIDIPPUS.

Quid agas? Meretricem hanc primum adeundam censeo,
Oremus, accusemus gravius, denique
Minitemur, si cum illo habuerit rem postea.

LACHES.

Faciam ut mones : eho puer, curre ad Bacchidem hanc
Vicinam nostram, huc evoca verbis meis.
Et te oro porro in hac re adjutor sis mihi.

PHIDIPPUS.

Ah,
Jamdudum dixi, idemque nunc dico, Lache,

ici. Pour l'enfant, j'espère qu'ils ne l'éleveront pas sans mon aveu, surtout puisqu'en cela ma belle-mère est de mon parti.

LACHÈS *(à Pamphile qui part).*

Vous fuyez ? Quoi, vous ne me donnez aucune réponse positive ? *(A Phidippe.)* Croyez-vous qu'il soit en son bon sens ? Laissez faire, Phidippe, donnez-moi l'enfant, je le nourrirai, moi.

PHIDIPPE.

Très-volontiers. Je ne suis point étonné que mon épouse n'ait pu souffrir ce déréglement. Les femmes prennent de l'humeur, et sont difficiles sur cet article. Voilà d'où vient sa colère, car elle me l'a dit. Je ne voulais pas vous en parler en présence de votre fils, et même je n'en croyais rien d'abord. Mais présentement c'est une chose claire ; car je vois qu'il a le mariage en horreur.

LACHÈS.

Que dois-je donc faire, Phidippe ? Quel conseil me donnez-vous ?

PHIDIPPE.

Ce que vous devez faire ? Je crois qu'il faut que nous allions trouver cette Bacchis, que nous employions auprès d'elle les prières, les reproches, enfin les menaces, si elle reçoit davantage votre fils...

LACHÈS.

Je suivrai votre conseil. *(Vers sa maison.)* Holà, petit garçon *(au valet qui sort)*, va vite chez cette Bacchis notre voisine ; prie-là de ma part de venir ici. *(A Phidippe).* Et vous, Phidippe, je vous prie de m'aider en cette affaire.

PHIDIPPE.

Ah Lachès, je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, je désire que notre alliance dure toujours, si la chose est

Manere adfinitatem hanc inter nos volo,
Si ullo modo est ut possit, quod spero fore.
Sed visne adesse me una, dum istam convenis?

LACHES.

Immo vero abi : aliquam puero nutricem para.

SCENA IV.

BACCHIS, LACHES.

BACCHIS.

Non hoc de nihilo 'st, quod Laches nunc me conventam esse expetit :
Nec pol me multum fallit, quin, quod suspicor, sit quod velit.

LACHES.

Videndum 'st, ne minus propter iram hanc impetrem, quam possiem :
Aut ne quid faciam plus, quod post minus fecisse satius sit.
Aggrediar. Bacchis, salve.

BACCHIS.

Salve, Laches.

LACHES.

Credo, aedepol, te
Nonnihil mirari, Bacchis, quid sit, quapropter te huc foras puerum evocare jussi.

possible, comme je l'espère. Mais voudriez-vous que je fusse présent à votre entretien avec cette femme ?

LACHÈS.

Non. Allez-vous-en. Cherchez une nourrice pour l'enfant.

SCÈNE IV.

BACCHIS, LACHÈS *(et deux servantes qui ne parlent point).*

BACCHIS *(à part).*

Ce n'est pas sans raison que Lachès (1) désire me parler, et je me trompe, ou je ne suis, ma foi, pas bien éloignée de deviner ce qu'il me veut.

LACHÈS *(à part).*

Il faut prendre garde que la colère ne m'empêche d'obtenir de Bacchis tout ce que je peux gagner sur elle. Il faut prendre garde de donner dans quelque excès, dont je pourrais me repentir par la suite. Abordons-la. *(A Bacchis.)* Bacchis, je vous salue.

BACCHIS.

Je vous salue, Lachès.

LACHÈS.

Je crois, en vérité, que vous êtes un peu inquiète du motif qui m'engage à vous faire prier par mon valet de venir ici.

BACCHIS.

Ego pol quoque etiam timida sum, quom venit mihi in mentem quae sim;
Ne nomen mihi quaestus obstet apud te : nam mores facile tutor.

LACHES.

Si vera dicis, nihil tibi pericli est a me, mulier :
Nam jam aetate ea sum[2], ut non siet peccato mihi ignosci aequum :
Quo magis omnes res cautius, ne temere faciam, adcuro.
Nam si id facis, facturave es, bonas quod par est facere : inscitum
Offerre injuriam tibi me; immerenti, iniquum est.

BACCHIS.

Est magna, ecastor, gratia de istac re, quam tibi habeam.
Nam qui post factam injuriam se expurget, parum mihi prosit.
Sed quid istuc est?

LACHES.

Meum receptas filium ad te Pamphilum.

BACCHIS.

Ah!

LACHES.

Sine dicam. Uxorem hanc prius quam duxit, vostrum amorem pertuli[3].
Mane. Nondum etiam dixi id, quod volui. Hic nunc uxorem habet :
Quaere alium tibi amicum firmiorem, dum tempus consulendi est.

BACCHIS.

Il y a plus : lorsque je songe qui je suis, je crains bien que ma profession ne me fasse tort auprès de vous ; car, pour ma conduite, il est facile de la justifier.

LACHÈS.

Si ce que vous me dites-là est véritable, vous n'avez rien à craindre de ma part ; car je commence à être d'un âge où l'on ne doit pas espérer le pardon de ses fautes : c'est pourquoi j'agis en tout avec beaucoup de précaution, pour ne commettre aucune imprudence. Si vous vous conduisez, ou si vous voulez vous conduire comme il convient à une femme sensée, il serait malhonnête à moi de vous faire de la peine, et bien injuste de vous la faire sans sujet.

BACCHIS.

J'ai, en vérité, bien des grâces à vous rendre des sentiments où je vous vois. Car après une offense les excuses sont assez inutiles. Mais qu'y a-t-il pour votre service ?

LACHÈS.

Vous recevez chez vous mon fils Pamphile.

BACCHIS.

Ah !

LACHÈS.

Laissez-moi achever. Avant qu'il fût marié, j'ai souffert patiemment votre amour. *(Voyant que Bacchis veut l'interrompre.)* Attendez. Je n'ai pas encore dit tout ce que j'ai à vous dire. Présentement il a une épouse ; cherchez, pendant qu'il est encore temps, un autre amant plus stable, car

Ut de tali causa nuptae mulieri se ostenderet.
Sed nolo falsa fama esse gnatum[5] suspectum tuum :
Nec leviorem vobis, quibus est minime aequum, viderier
Immerito. Nam meritus de me est, quod queam, illi ut commodem.

LACHES.

Facilem, benevolumque, lingua tua jam tibi me reddidit.
Nam non sunt solae arbitratae hae : ego quoque etiam credidi.
Nunc quom ego te esse praeter nostram opinionem comperi :
Fac eadem ut sis porro; nostra utere amicitia, ut voles.
Aliter si facias : sed reprimam me, ne aegre quidquam ex me audias.
Verum te hoc moneo unum : qualis sim amicus, aut quid possiem,
Potius quam inimicus, periclum facias.

BACCHIS.

Faciam sedulo.

SCENA V.

PHIDIPPUS, LACHES, BACCHIS, *Nutrix.*

PHIDIPPUS.

Nihil apud me tibi

soupçonné sur de faux rapports. Je ne veux pas que ses parents, qui doivent l'estimer, le jugent sans raison plus léger qu'il n'est. Car il a mérité de ma part tous les services dont je suis capable.

LACHÈS.

Vos discours m'ont déjà bien adouci, et vous ont rendu ma bienveillance. Et ce ne sont pas ces femmes seules qui ont ainsi jugé. Moi-même je l'ai cru comme elles. Présentement que je vous trouve tout autre que nous ne pensions, tâchez de continuer. Vous userez de notre amitié en tout ce qui vous plaira. Si vous agissez autrement... Mais je n'en dirai pas davantage. Je ne veux pas qu'il m'échappe une parole qui puisse vous fâcher. Le seul conseil que je vous donne, c'est de m'avoir pour ami, plutôt que d'éprouver ce que je puis comme ennemi.

BACCHIS.

Je ferai de mon mieux pour cela.

SCÈNE V.

PHIDIPPE, LACHÈS, BACCHIS *(et une nourrice)*.

PHIDIPPE *(à la nourrice)*.

Je ne vous laisserai manquer de rien chez moi, nourrice.

Defieri patiar, quin quod opus sit, benigne praebeatur.
Sed quom tu satura atque ebria eris, puer ut satur sit, facito.

LACHES.

Noster socer, video, venit : puero nutricem adduxit.
Phidippe, Bacchis dejerat persancte...

PHIDIPPUS.

Haeccine ea est?

LACHES.

Haec est.

PHIDIPPUS.

Nec pol istae metuunt deos[1] : neque has respicere deos opinor.

BACCHIS.

Ancillas dedo[2] : quo lubet cruciatu per me exquire.
Haec res hic agitur, Pamphilo, me facere, ut redeat uxor,
Oportet. Quod si perficio, non poenitet me famae,
Solam fecisse id, quod aliae meretrices facere fugitant.

LACHES.

Phidippe, nostras mulieres[3] suspectas fuisse falso
Nobis, in re ipsa invenimus. Porro hanc nunc experiamur.
Nam si compererit crimini tua se falso uxor credidisse,
Missam iram faciet. Sin autem est ob eam rem iratus gnatus,
Quod peperit uxor clam, id leve est : cito ab eo haec ira abscedet.

PHIDIPPUS.

Velim quidem hercle.

On vous fournira abondamment tout ce qu'il vous faudra. Mais lorsque vous aurez bien mangé, bien bu, tâchez que l'enfant soit bien nourri.

LACHÈS *(apercevant Phidippe).*

Je vois revenir notre beau-père. Il amène une nourrice pour l'enfant. *(A Phidippe.)* Phidippe, Bacchis jure par tous les dieux.....

PHIDIPPE.

Est-ce là cette Bacchis?

LACHÈS.

Elle-même.

PHIDIPPE.

Par ma foi, ces sortes de femmes ne craignent guère les dieux, et je crois que les dieux ne songent guère à elles.

BACCHIS.

Je vous livre mes esclaves; faites leur dire la vérité, par tous les tourments qu'il vous plaira, je le permets. Voici de quoi il s'agit. Il faut que je tâche de ramener Philumène avec son époux. Si j'en viens à bout, je ne serai pas fâchée qu'on dise que je suis la seule qui ait fait ce que mes pareilles évitent avec grand soin.

LACHÈS.

Phidippe, en examinant la chose à fond, il s'est trouvé que nous avions soupçonné nos femmes injustement. A présent, éprouvons encore celle-ci. Car si Myrrhine vient à connaître qu'elle a donné croyance à une fausse accusation, sa colère cessera. Si au contraire mon fils est irrité de ce que sa femme est accouchée à son insu, c'est peu de chose. Il s'apaisera bientôt.

PHIDIPPE.

Je le souhaite, en vérité.

LACHES.

Exquire : adest : quod satis sit, faciet ipsa.

PHIDIPPUS.

Quid istaec mihi narras? An quia non tu ipse dudum audisti,
De hac re animus meus ut sit, Laches? Illis modo exple animum.

LACHES.

Quaeso aedepol, Bacchis, quod mihi es pollicita tute, ut serves.

BACCHIS.

Ob eam rem vin' ergo introeam?

LACHES.

I, atque exple animum iis, ut credant.

BACCHIS.

Eo : etsi scio, pol, iis fore meum conspectum invisum hodie :
Nam nupta meretrici hostis est, a viro ubi segregata 'st.

LACHES.

At hae amicae erunt, ubi, quamobrem adveneris, resciscent.

PHIDIPPUS.

At easdem amicas fore tibi promitto, rem ubi cognoverint.
Nam illas errore, et te simul suspicione exsolves.

BACCHIS.

Perii? Pudet Philumenae. Sequimini me huc intro ambae.

LACHÈS.

Interrogez-la vous-même. La voilà; elle vous donnera satisfaction.

PHIDIPPE.

Pourquoi tous ces discours? ne vous ai-je pas dit tantôt quelles sont mes dispositions à cet égard? contentez seulement ces femmes.

LACHÈS.

Je vous prie, Bacchis, de tenir la promesse que vous m'avez faite.

BACCHIS.

Eh bien, voulez-vous que j'entre pour cela?

LACHÈS.

Allez, satisfaites-les, persuadez-leur...

BACCHIS.

J'y vais. Je sais bien cependant que ma présence leur sera désagréable en ce moment : car une femme de mon espèce est odieuse à une jeune mariée qui est séparée de son époux.

LACHÈS.

Celles-ci vous aimeront, lorsqu'elles sauront ce qui vous amène.

PHIDIPPE.

Je vous promets qu'elles seront vos amies, lorsqu'elles sauront l'affaire. Car vous les tirerez d'erreur, et détruirez les soupçons qu'elles ont contre vous.

BACCHIS.

Hélas! j'ai honte de me présenter devant Philumène. *(A ses esclaves.)* Suivez-moi là-dedans toutes deux.

LACHES.

Quid est, quod mihi malim, quam quod huic intelligo evenire :
Ut gratiam ineat sine suo dispendio[4], et mihi prosit?
Nam si est, ut haec nunc Pamphilum vere ab se segregarit :
Scit sibi nobilitatem ex eo, et rem natam, et gloriam esse :
Referetque gratiam ei, unaque nos sibi opera amicos junget.

LACHÈS *(lorsque Bacchis est partie).*

Que pourrai-je désirer de plus que ce qui va arriver à cette femme ? elle va se faire aimer et nous obliger, sans rien perdre. S'il est vrai qu'elle ait effectivement rompu avec Pamphile, elle est sûre d'acquérir de la réputation, du bien et de l'honneur. Elle s'acquittera envers mon fils, en même temps elle gagnera notre amitié.

ACTUS V.

SCENA I.

PARMENO, BACCHIS.

PARMENO.

AE DEPOL nae meam herus esse operam deputat parvi pretii,
Qui ob rem nullam misit, frustra ubi totum desedi diem,
Myconium hospitem dum expecto in arce Callidemidem.
Itaque ineptus hodie dum illic sedeo, ut quisque venerat,
Accedebam: adolescens, dic dum, quaeso, es tu Myconius?
Non sum. At Callidemides? Non. Hospitem ecquem Pamphilum
Hic habes? Omnes negabant. Neque eum quemquam esse arbitror.
Denique hercle jam pudebat. Abii. Sed, quid Bacchidem
Ab nostro adfine exeuntem video? Quid huic hic est rei?

BACCHIS.

Parmeno, oportune te offers[1]. Propere curre ab Pamphilum.

PARMENO.

Quid eo?

BACCHIS.

Dic me orare ut veniat.

ACTE V.

SCÈNE I.

PARMENON, BACCHIS *(et ses deux esclaves).*

PARMENON *(seul).*

PAR ma foi, mon maître (1) compte ma peine pour bien peu de chose, de m'avoir envoyé pour rien à la citadelle. J'ai passé toute la journée à guetter inutilement son Callidemides, cet hôte de Mycone. Assis là comme un nigaud, arrivait-il quelqu'un, j'allais à lui : Jeune homme, dites-moi, je vous prie, êtes-vous de Mycone? Non. Vous appelez-vous Callidemides? Non. Avez-vous ici un hôte qui s'appelle Pamphile? Toujours non. Je crois qu'il n'existe point de Callidemides. En vérité je commençais à être honteux, je m'en suis revenu. Mais quoi, je vois Bacchis sortir de chez notre beau-père? Quelles affaires a-t-elle là-dedans?

BACCHIS *(à Parmenon).*

Parmenon, je te trouve fort à propos ; cours vite chercher Pamphile.

PARMENON.

Pourquoi le chercher?

BACCHIS.

Dis-lui que je le prie de venir.

PARMENO.

Ad te?

BACCHIS.

Immo ad Philumenam.

PARMENO.

Quid rei est?

BACCHIS.

Tua quod nihil refert, percontari desinas.

PARMENO.

Nihil aliud dicam?

BACCHIS.

Etiam; cognosse annulum illum Myrrhinam Gnatae suae fuisse, quem mihi ipsus olim dederat.

PARMENO.

Scio.

Tantumne est?

BACCHIS.

Tantum. Aderit continuo, hoc ubi ex te audierit. Sed cessas?

PARMENO.

Minime equidem: nam hodie mihi potestas haud data 'st: Ita, cursando, atque ambulando, totum hunc contrivi diem.

PARMENON.

Chez vous?

BACCHIS.

Non, chez Philumène.

PARMENON.

Qu'y a-t-il?

BACCHIS.

Rien qui te regarde ; n'en demande pas davantage.

PARMENON.

Ne lui dirai-je rien de plus?

BACCHIS.

Dis encore que Myrrhine a reconnu la bague qu'il me donna autrefois ; qu'elle est à sa fille.

PARMENON.

J'entends. Est-ce tout?

BACCHIS.

Tout : il sera bientôt ici, lorsque tu lui auras dit cela. Mais à quoi t'amuses-tu ?

PARMENON.

Je ne m'amuse nullement. De toute la journée on ne m'en a pas donné le temps. Tant qu'elle a duré, j'ai trotté, couru comme un malheureux.

SCENA II.

BACCHIS.

QUANTAM obtuli adventu meo laetitiam Pamphilo hodie!
Quot commodas res attuli! Quot autem ademi curas!
Gnatum ei restituo, qui pene harum, ipsiusque opera periit:
Uxorem, quam numquam est ratus posthac se habiturum, reddo:
Qua re suspectus suo patri, et Phidippo fuit, exsolvi.
Hic adeo his rebus annulus fuit initium inveniundis.
Nam memini, abhinc menses decem fere, ad me nocte prima
Confugere anhelantem domum, sine comite, vini plenum,
Cum hoc annulo. Extimui illico. Mi Pamphile, inquam, amabo,
Quid exanimatus es, obsecro? Aut unde annulum istum nactus?
Dic mihi. Ille alias res agere se simulare. Postquam id video,
Nescio quid suspicarier magis coepi: instare, ut dicat.
Homo se fatetur vi, in via, nescio quam compressisse,
Dicitque sese illi annulum, dum luctat, detraxisse.

SCÈNE II.

BACCHIS.

Que de plaisir la visite que je viens de faire va causer à Pamphile ! que d'avantages je lui procure ! que de chagrins je lui épargne ! je lui rends un fils que ces femmes et lui-même ont pensé faire périr. Je lui ramène une épouse qu'il ne croyait pas pouvoir reprendre. Je détruis les soupçons que son père et Phidippe avaient conçus contre lui. C'est cet anneau qui est l'origine de ces événements ; car je me souviens qu'il y a presque dix mois Pamphile arriva chez moi sur le soir. Il était hors d'haleine, seul, et plein de vin ; il portait cet anneau. Je fus effrayée d'abord. Mon cher Pamphile, lui dis-je, pourquoi, je vous prie, êtes-vous si troublé ? et où avez-vous trouvé cette bague ? parlez. Il feint de songer à tout autre chose. Là-dessus il me vient je ne sais quels soupçons violents ; je le presse de les éclaircir. Mon homme avoue qu'il a rencontré dans la rue une fille inconnue ; qu'il lui a fait violence, et lui a pris cette bague, tandis qu'elle se débattait. Myrrhine vient de la reconnaître à mon doigt, me demande de qui je la tiens. Je lui compte toute l'histoire. Et par là on a reconnu que Philumène est cette fille insultée, et que l'enfant qui vient de naître est de Pamphile. Je suis charmé que tout ce bonheur lui arrive par mon moyen. D'autres femmes de mon

Eum haec cognovit Myrrhina in digito modo me habentem.
Rogat unde sit : narro omnia haec. Inde 'st cognitio facta,
Philumenam compressam esse ab eo, et filium inde hunc natum.
Haec tot propter me gaudia illi contigisse laetor.
Etsi hoc meretrices aliae nolunt : neque enim est in rem nostram,
Ut quisquam amator nuptiis laetetur. Verum ecastor
Numquam animum quaesti gratia ad malas adducam partes.
Ego, dum illo licitum 'st, usa sum benigno, et lepido, et comi.
Incommode mihi nuptiis evenit : factum fateor.
At pol me fecisse arbitror, ne id merito mihi eveniret,
Multa ex quo fuerint commoda, ejus incommoda aequum 'st ferre.

SCENA III.

PAMPHILUS, PARMENO, BACCHIS.

PAMPHILUS.

VIDE, mi Parmeno, etiam sodes, ut mihi haec certa et clara attuleris :
Ne me in breve conjicias tempus, gaudio hoc falso frui.

état en seraient fâchées ; car il n'est pas de notre intérêt qu'un amant goûte le mariage. Pour moi, jamais l'amour du gain ne me fera prendre un mauvais parti. Tant qu'il me l'a été permis, j'ai profité de sa bienveillance et de la douceur de son commerce. Son mariage m'a fait de la peine, je l'avoue; mais je crois, ma foi, n'avoir rien fait pour la mériter. Quand on a été comblée des bienfaits de quelqu'un, il est juste de supporter les chagrins que l'on en reçoit.

SCÈNE III.

PAMPHILE, PARMENON, BACCHIS.

PAMPHILE.

Encore une fois, Parmenon, examine bien si la nouvelle que tu m'apportes est certaine, évidente. Ne me jette point dans une fausse joie, qui ne durerait qu'un instant.

PARMENO.

Visum est.

PAMPHILUS.

Certen'?

PARMENO.

Certe.

PAMPHILUS.

Deus sum, si hoc ita est.

PARMENO.

Verum reperies.

PAMPHILUS.

Manedum, sodes : timeo ne aliud credam, atque aliud nunties.

PARMENO.

Maneo.

PAMPHILUS.

Sic te dixisse, opinor, invenisse Myrrhinam, Bacchidem annulum suum habere.

PARMENO.

Factum.

PAMPHILUS.

Eum quem olim ei dedi : Eaque hoc te mihi nuntiare jussit. Itane est factum?

PARMENO.

Ita, inquam.

PAMPHILUS.

Quis me est fortunatior, venustatisque adeo plenior'? Egon' te pro hoc nuntio quid donem? Quid? Quid? Nescio.

PARMENON.

Tout est examiné.

PAMPHILE.

Sûrement ?

PARMENON.

Sûrement.

PAMPHILE.

Je suis le plus heureux des hommes, si cela est.

PARMENON.

Cela est ; vous le verrez.

PAMPHILE.

Attends, je t'en prie. J'ai peur de croire une chose, lorsque tu m'en annonces une autre.

PARMENON.

J'attends.

PAMPHILE.

Tu m'as dit, ce me semble, que Myrrhine a reconnu sa bague au doigt de Bacchis.

PARMENON.

Cela est vrai.

PAMPHILE.

Que c'est la même que je lui donnai autrefois ; et que Bacchis t'a chargé de venir me l'apprendre. N'est-ce pas cela ?

PARMENON.

Cela même, vous dis-je.

PAMPHILE.

Est-il un homme plus heureux que moi et plus comblé des faveurs de l'amour ? que te donnerai-je pour cette nouvelle ? quoi ? quoi ? Je n'en sais rien.

PARMENO.

At ego scio.

PAMPHILUS.

Quid?

PARMENO.

Nihil enim.

Nam neque in nuncio, neque in me ipso, tibi boni quid sit, scio.

PAMPHILUS.

Egone, qui ab orco mortuum me reducem in lucem feceris,

Sinam sine munere a me abire? Ah, nimium me ingratum putas.

Sed Bacchidem eccam video stare ante ostium:

Me expectat, credo: adibo.

BACCHIS.

Salve, Pamphile.

PAMPHILUS.

O Bacchis! o mea Bacchis, servatrix mea!

BACCHIS.

Bene factum, et volupe est.

PAMPHILUS.

Factis, ut credam, facis:

Antiquamque adeo tuam venustatem obtines,

Ut voluptati, obitus, sermo, adventus tuus, quocumque adveneris,

Semper siet.

BACCHIS.

Ac tu, ecastor, morem antiquom, atque ingenium obtines:

PARMENON.

Et moi je le sais.

PAMPHILE.

Quoi ?

PARMENON.

Rien du tout. Car j'ignore le bonheur que vous cause cette nouvelle, et le plaisir que je vous fais en vous l'apprenant.

PAMPHILE.

Moi que tu retires du tombeau, à qui tu rends la vie, je te laisserais aller sans récompense ? Ah, tu me crois trop ingrat. Mais je vois Bacchis devant la porte ; elle m'attend sans doute. Je vais l'aborder.

BACCHIS.

Bonjour, Pamphile.

PAMPHILE.

O Bacchis, ô ma chère Bacchis, qui m'avez sauvé la vie !

BACCHIS.

Tant mieux ; j'en suis comblée de joie.

PAMPHILE.

Vos actions me le persuadent. Vous êtes toujours charmante à votre ordinaire ; votre rencontre, vos discours, votre présence portent le plaisir partout où vous paraissez.

BACCHIS.

Et vous, en vérité, vous avez toujours le même esprit, le

Ut unus hominum homo te vivat numquam quisquam blandior.

PAMPHILUS.

Ha, ha, hae, tune mihi istuc[2]?

BACCHIS.

Recte amasti, Pamphile, uxorem tuam:
Nam numquam ante hunc diem meis oculis eam, quod nossem, videram.
Perliberalis visa 'st.

PAMPHILUS.

Dic verum.

BACCHIS.

Ita me di ament, Pamphile.

PAMPHILUS.

Dic mihi, harum rerum numquid dixti jam patri?

BACCHIS.

Nihil.

PAMPHILUS.

Neque opus est?
Adeo mutito: placet, non fieri hoc itidem[3], ut in comoediis,
Omnia omnes ubi resciscunt: hic, quos par fuerat resciscere,
Sciunt: quos non autem aequum 'st, scire, neque resciscent, neque scient.

BACCHIS.

Immo etiam, hoc qui occultari facilius credas, dabo.
Myrrhina ita Phidippo dixit, jurijurando meo
Se fidem habuisse, et propterea te sibi purgatum.

même caractère; vous êtes l'homme du monde le plus galant.

PAMPHILE *(riant)*.

Ha, ha, ha, moi galant, et c'est vous qui le dites?

BACCHIS.

Vous avez bien raison, Pamphile, d'aimer votre femme. Jamais, que je sache, je ne l'avais vue avant ce jour-ci; elle m'a paru très-aimable.

PAMPHILE.

Ne me flattez pas.

BACCHIS.

En vérité, Pamphile, je ne ments point.

PAMPHILE.

Mais n'avez-vous rien dit de tout ceci à mon père?

BACCHIS.

Rien.

PAMPHILE.

Il n'en faut pas parler non plus. Bouche close. Je ne veux pas faire ici comme dans les comédies, où tout le monde est instruit de tout. Cet événement est connu de ceux qui doivent le savoir; ceux qu'il n'en faut pas informer, ni ne le savent, ni ne le sauront.

BACCHIS.

Bien loin de vouloir le publier, ce que je vais vous apprendre vous prouvera qu'il est facile de le cacher. Myrrhine a dit à Phidippe qu'elle avait ajouté foi à mes serments, et qu'ils vous avaient justifié dans son esprit.

PAMPHILUS.

Optumum 'st:
Speroque hanc rem esse eventuram nobis ex sententia.

PARMENO.

Here, licetne scire ex te, hodie quid sit quod feci boni?
Aut quid istuc est, quod vos agitis?

PAMPHILUS.

Non licet.

PARMENO.

Tamen suspicor.
Egone hunc ab orco mortuum? Quo pacto?

PAMPHILUS.

Nescis, Parmeno,
Quantum hodie profueris mihi, et ex quanta aerumna extraxeris.

PARMENO.

Immo vero scio, neque hoc imprudens feci.

PAMPHILUS.

Ego istuc satis scio.

PARMENO.

An temere quidquam Parmenonem praetereat, quod facto usus sit?

PAMPHILUS.

Sequere me intro, Parmeno.

PARMENO.

Sequor. Equidem plus hodie boni
Feci imprudens, quam sciens ante hunc diem umquam.
Plaudite.

FINIS HECYRAE.

PAMPHILE.

Voilà qui est bon. Et j'espère que ceci réussira comme nous le souhaitons.

PARMENON.

Mon maître, pourrais-je savoir de vous ce que j'ai fait de bien aujourd'hui, et de quoi vous parlez entre vous?

PAMPHILE.

Non.

PARMENON.

Je le soupçonne cependant. *(A part.)* Moi l'avoir retiré du tombeau? Et comment cela?

PAMPHILE.

Tu ignores, Parmenon, quel service tu viens de me rendre, et de quelles peines tu m'as délivré.

PARMENON.

Au contraire, je le sais très-bien; et je ne l'ai pas fait sans y songer.

PAMPHILE.

J'en suis bien persuadé.

PARMENON.

Est-ce que Parmenon laisserait échapper l'occasion de faire quelque chose d'utile?

PAMPHILE.

Entre avec moi là-dedans, Parmenon.

PARMENON.

Allons. *(Au parterre.)* En vérité, j'ai fait aujourd'hui plus de bien par hasard que je n'en ai fait de ma vie avec dessein. Applaudissez.

FIN DE L'HÉCYRE.

NOTES

PHILOLOGIQUES

SUR

L'HÉCYRE.

PROLOGUE.

1. — On a traduit *studio stupidus in funambulo animum occuparat*, par *avait donné toute son attention. Stupidus* ne signifie pas ici *stupide, imbécile;* mais plutôt *étonné, ravi, extasié.*

SECOND PROLOGUE.

1. — *Novas qui exactas feci ut inveterascerent.* Le mot *exactas* signifie ici indubitablement *rejetées.* Il justifie le sens qu'on a donné au dernier vers du prologue de l'*Andrienne :*

Spectandae, an exigendae sint prius.

Cet autre vers :

Partim sum earum exactus, partim vix steti,

est une nouvelle autorité.

2. — Le latin *pugilum gloria* est pour *gloriosi pugiles;* c'est le sens qu'on lui donne dans la traduction.

3. — *Si numquam avare.* Ce vers et les deux suivants se trouvent dans le prologue de l'*Heautontimorumenos.* Est-ce une redite de Térence ou une faute des copistes? Le dernier paraît le plus vraisemblable. Il ne serait pas aisé de décider dans lequel des deux prologues ces trois vers ont été mal à propos insérés.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Quemquam.* Westerhovius lisait *quemquam*, pour *quemcumque.*

2. — *Injurium* est pris adverbialement.

SCÈNE II.

1. — On a vu dans le prologue de l'*Heautontimorumenos*, *commode* joint à *cogitare.* Il est ici joint à *dicere*, et a la même signification dans les deux passages.

Si on demandait pourquoi Parmenon, qui s'avoue indiscret, fait difficulté de confier à Philotis un secret qui lui pèse, et qu'il va révéler, après une promesse sur laquelle il ne doit pas trop compter, on répondrait que ce refus de Parmenon est une adresse de Térence, pour fixer l'attention du spectateur sur un fait qui doit être le pivot de toute l'intrigue. Térence emploie le même art dans le *Phormion*, acte I, scène 2. Geta y dit à Dave, *scies modo ut tacere possis.*

2. — *Decrerim* au lieu de *decreverim.*

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Ita que* ne signifie pas ici *c'est pourquoi;* il est pour *et ita*, et c'est le commencement d'une formule de serment. On a séparé ces deux mots afin que les lecteurs ne s'y trompent pas.

2. — *Tu sola exorere.* Donat observe que le verbe *exoriri* marque une attaque imprévue. *Exoriri dicitur qui, non expectatus, invadit in aliquem.* Donat a raison en ce point. Mais il ajoute que *exoriri* se prend toujours en mauvaise part. *Verbum hoc impudentiam notat.*

On avoue que ce mot se prend souvent en mauvaise part, et que les exemples en sont fréquents dans Cicéron. *Fervea tunc proles repente exorta est. (De Nat. Deor.) Repentinus nobis Sylla exoritur.* Mais on n'accorde pas à Donat que ce mot n'ait jamais une acception favorable. *Exoriare aliquis*, etc., n'est pas employé en mauvaise part dans Virgile; encore moins dans ce passage de Cicéron, *et virtutes omnes, et honestum quod ex his virtutibus exoritur.* On n'aurait pas cherché à ré-

futer ainsi Donat, si madame Dacier n'avait adopté son sentiment sans réserve. Elle pourrait induire en erreur les jeunes gens; et c'est eux qu'on a eu en vue dans cette traduction.

3. — *Qui illum decrerunt dignum.* — *Ils avaient jugé Pamphile digne d'épouser leurs filles.* Donat remarque que le pluriel est mis ici à la place du singulier, pour augmenter l'emphase des reproches de Lachès. *Multum sonanter, et accusatorio strepitu, nec masculinum genus, nec femininum posuit, nec unam, sed liberos. Sic Cicero :* En cui tuos liberos committas : *cum de uno ageret.* Dans l'*Andrienne*, Simon en colère se sert aussi du pluriel pour reprocher à son fils qu'il a un enfant, et qu'il a aposté Criton. *Liberi inventi, invito patre, adducti qui,* etc. Le propre de la colère et de toute passion violente, est d'exagérer.

4. — *Non mea opera, neque pol culpa,* etc. — *En vérité, je n'ai ni causé ni occasionné ce qui arrive.* On a traduit ainsi pour faire sentir la différence qui se trouve entre *opera* et *culpa.* Le judicieux Donat la fait bien remarquer cette différence. *Videtur unum dixisse opera et culpa, et tamen non est idem. Opera enim est si scientes laeserimus : culpa si nescientes. Quorum alterum sceleris, alterum stultitiae est.*

5. — *Gaudeo.* — *J'en suis bien aise, en vérité, à cause de mon fils.* Lachès ne veut pas dire qu'il est bien aise, à cause de son fils, que Sostrata rende justice à Philumène. Il veut dire, au contraire, qu'il est fort heureux pour son fils d'avoir une épouse, à qui la belle-mère, toute méchante qu'elle est, n'a rien à reprocher. Ce qui suit le prouve bien clairement. Il ajoute : *car pour vous, quelque mal que vous fassiez, vous n'avez plus rien à perdre.* On ne voit pas trop pourquoi Donat a trouvé obscur ce passage, *peccando detrimenti nihil fieri potest.* Cicéron aurait dû lui servir d'interprète : *(Ad Heren. 4.) Ubi enim iste vidisset scurram exhausto rubore, qui se putaret nihil habere quod de existimatione perderet, ut omnia sine famae detrimento facere posset.*

6. — *Ibid.* Le mot *dii* est de deux syllabes.

SCÈNE II.

1. — *Etsi, scio ego, Philumena.* Phidippe, en sortant de sa maison, continue la conversation qu'il vient d'avoir avec sa fille. Elle lui a déclaré qu'elle ne voulait point retourner chez son époux avant qu'il

fût revenu de son voyage. Lachès ne veut pas la contraindre, et le dit. Il appelle fantaisie la résolution de sa fille. Il ne savait pas ses raisons. Le spectateur ne les sait pas encore non plus. L'action marche avec une égalité et un art admirables.

2. — Le texte *heia vero* n'offre point de sens déterminé. Ces mots ne signifient rien, on ne leur a rien fait signifier dans la traduction. Madame Dacier veut qu'ils soient adressés à Philumène, et qu'ils se rapportent à ce que Phidippe venait de lui dire dans sa maison, et qu'ils signifient : *n'avais-je pas bien dit que votre beau-père viendrait se plaindre de votre absence?* Et puis elle les traduit par *voilà-t-il pas?* L'explication de madame Dacier paraît forcée. Philumène n'est point sur la scène, elle n'a pu entendre ce qu'a dit Lachès, elle ne peut entendre le *heia vero* de son père : ainsi c'est chercher trop de finesse.

3. — *Aut ea refellendo aut purgando.* — *Nous vous satisferons, ou en vous détrompant, ou en nous excusant.* On a profité de l'interprétation de Donat. Elle est fort claire sur ce passage. *Refellit qui negat : purgat qui fatetur, et sic deffendit.*

4. — Le mot *diligentia*, qu'on a traduit par *attentions*, répond à *curetur diligenter*, que Lachès vient de dire.

5. — *Aliud fortasse aliis vitii est.* — *Les autres ont peut-être d'autres défauts. Pour moi, je suis naturellement doux, je ne saurais contrarier ma famille.* Ce que dit ici Phidippe, en général, peut bien tomber sur Sostrata. Peut-être veut-il indirectement lui faire entendre qu'il la soupçonne de n'être pas d'un caractère doux, et d'avoir chagriné sa fille. Si ce n'est pas là l'intention de Phidippe, au moins Lachès l'entend-il ainsi, puisqu'il dit à sa femme : *Eh bien, Sostrata.....* C'est comme s'il lui disait : *Eh bien, ma femme, vous l'entendez, c'est vous qui êtes cause de la rupture.* Si Lachès ne parle pas plus clairement, c'est qu'il ne veut pas gronder son épouse en présence de Phidippe; mais Sostrata conçoit bien la pensée de son mari, puisqu'elle répond : *Hélas, que je suis malheureuse!*

6. — *Certumne est istuc?* Ces mots peuvent s'adresser à Sostrata comme à Phidippe. Adressés à Sostrata, ils seront la continuation de ce que Lachès vient de lui dire, et s'y lieront ainsi : *Eh bien, Sostrata,*

est-ce une chose certaine (sous-entendu) *que vous êtes cause de la rupture?* Adressés à Phidippe, ils signifieront: *Est-ce une chose décidée que votre fille ne rentrera pas au logis avant le retour de mon fils?* On les a fait adresser à Phidippe, parce que Phidippe y répond. On aurait pu les traduire de telle manière que Sostrata et Phidippe eussent pu les prendre chacun pour soi. On a craint que ce ne fût chercher plus de finesse que Térence n'y en a voulu mettre.

SCÈNE III.

1. — *AEdepol nae nos sumus*, etc. Sostrata jure quatre fois dans le cours de ce monologue qui n'est pas long. Donat remarque qu'elle avait besoin de jurer pour persuader qu'elle est belle-mère tendre. Donat n'a pas fait attention que Sostrata n'a pour lors qui que ce soit à persuader, puisqu'elle est seule. Elle jure par habitude. Et d'ailleurs il est facile de s'apercevoir que Térence fait jurer toutes les femmes qu'il met sur la scène. Il y a quelque apparence que les Romaines de son temps employaient leurs *pol*, *aedepol*, aussi fréquemment que nos femmes du commun font entrer le mot *parbleu* et autres dans leurs discours.

2. — *Sed non facile est expurgatu.* Toutes les apparences sont contre Sostrata. Il n'est aucun, je ne dis pas des personnages de la pièce seulement, mais encore des spectateurs, qui ne soit en droit de croire que sa mauvaise humeur a forcé Philumène à se retirer. Lorsquelles demeuraient ensemble, la jeune femme fuyait ses visites et sa compagnie. Depuis qu'elle est sortie de la maison de son époux, Sostrata n'a pas été admise à la voir. Philumène jure qu'elle ne peut rentrer chez sa belle-mère qu'après le retour de Pamphile. Térence a si bien conduit son intrigue, que le spectateur ne peut encore en apercevoir le nœud. Il lui est aussi caché qu'à tous les personnages. Peut-être cette adresse de Térence a-t-elle causé la chute de sa pièce aux deux premières représentations. Le spectateur aime à jouir de l'embarras des personnages; il n'aime pas qu'on le tienne trop long-temps en suspens. L'auteur fait quelquefois très-sagement de le mettre dans la confidence, au moins en partie.

3. — *Multis modis.* — *En beaucoup de manières* est employé ici

pour signifier *par beaucoup de raisons.* Sostrata attendait son fils, et comme une mère, et comme une femme qui attend un homme qui doit la justifier et faire voir son innocence. Cette note est de madame Dacier.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — Donat prétend que le commencement de cette scène serait tragique, et non comique, si le mot d'*amour* n'y était employé : *nimis cothurnati et tragici in hac scena dolores essent, non comici, nisi adderet ex amore.* Donat ignorait-t-il que l'amour n'est pas exclu de la tragédie? Ignorait-t-il que dans les grandes passions la comédie élève son style? *Interdum vocem comoedia tollit.* (Hor. *Art. poet.*) Pamphile est dans une situation violente. Il revient d'un voyage qu'il a fait contre son gré et par complaisance pour son père. Sa navigation a été dangereuse. En débarquant, il apprend de Parmenon qu'une épouse tendrement aimée n'est plus chez lui, et ne veut plus voir sa mère. Térence aurait mal connu le cœur humain, il n'aurait pas mérité d'être cité avec éloge par Horace, s'il n'avait mis dans la bouche de ce jeune homme des expressions conformes à son état. Il se serait attiré les huées des gens de goût et du peuple.

Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinum.

(Hor. *Art poet.*)

M. Guyet fait plusieurs changements dans les quatre premiers vers de cette scène. Entre autres mots il retranche *homini* du premier vers. Ce mot en effet paraît inutile; il est renfermé dans *nemini*, puisque *nemo* est formé de *nullus homo.* On n'a point suivi la correction de M. Guyet. La situation de Pamphile justifie cette redondance. Térence l'emploie pareillement dans l'*Eunuque*, acte III, scène 6. Cherée, transporté de joie, dit, en sortant de la maison de Thaïs :

Num quis hic est? Nemo est. Num quis hic me sequitur? Nemo homo est.

2. — *Nam nos omnes.* Ici *nos omnes* est pour *nobis omnibus*, par un changement de cas assez ordinaire aux auteurs. *Nos omnes, questo e*

uno nominativo, a scambio di dativo, dit la *Glose italienne*. On trouvera une pareille transposition de cas dans la même scène.

Non maxumas, quae maxumae sunt interdum irae, injurias
Faciunt.

Pour que la construction fût régulière, *maxumas injurias* devrait être au nominatif, et *maxumae irae* à l'accusatif. Les rhéteurs appellent cette transposition hypallage. Ovide l'emploie au commencement de ses *Métamorphoses*.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora.

Ce changement est une élégance de la part d'Ovide, au jugement de Vossius. *Ut qui de corporum conversione esse dicturus, a verborum conversione auspicaretur. Ovide voulant parler de la transformation des corps, a commencé par la transposition des mots.* Vossius n'aurait-il point supposé à Ovide une attention minutieuse trop au-dessous de ce grand poète?

3. — *Cuivis facile situ est*, etc. *Il est déjà facile d'imaginer, sans que je le dise, combien le mariage me causa de chagrin.* Cette explication contredit formellement M. Guyet, et la traduction attribuée à MM. de Port-Royal. Ils veulent que ce vers,

Jam in hac re, ut taceam, cuivis facile scitu est, quam fuerim miser,

signifie, *on sait assez, sans que je le dise, combien j'ai souffert dans ce premier amour.* On s'est bien gardé d'adopter ce sentiment. Il choquerait les vers qui suivent immédiatement, dont le sens est clair.

Tamen numquam ausus sum recusare eam, quam mihi obtrudit pater:
Vix me illum abstraxi, atque impeditum in ea expedivi animum meum:
Vixque huc contuleram, etc.

Pamphile peut-il raisonnablement dire qu'il fut malheureux dans son amour pour Bacchis, et que cependant il n'osa refuser l'épouse que son père le forçait de prendre?

4. — *Uxorem Philumenam pavitare, nescio quid dixerunt.* On a traduit ainsi : *On a dit que votre épouse avait je ne sais quelle indisposition*, d'après Donat, qui dit *pavere et timere, et ad corporis et ad animi perturbationem veteres referebant.* On n'a point suivi Palmerius, qui

veut que ces mots soient prononcés par Pamphile. Pour donner quelque vraisemblance à son opinion, Palmerius suppose que Pamphile entend les servantes dire dans la maison, *Philumena parit*, et que se trompant sur le mot *parit*, qu'il a mal entendu et qu'il ne peut supposer, il répète un mot à peu près semblable, et dit *pavitare*. Cette conjecture, toute hasardée qu'elle est, serait supportable, sans ce que dit Pamphile à Parmenon : *interii ! cur mihi id non dixti?* Il ne peut pas reprocher à son valet de lui avoir celé la maladie de sa femme; il ne sait pas encore que le valet en a connaissance. Madame Dacier veut lire *me celant*, au lieu de *me celas*, dans ce même vers. Elle n'a pas fait attention que Pamphile n'a vu que Parmenon depuis son arrivée, et qu'il est le seul qui puisse lui céder quelque chose.

5. — Madame Dacier a voulu faire Pamphile plus amoureux de sa femme qu'il ne l'est en effet. Elle traduit ce vers :

« Nam si periculum ullum in te inest, periisse me una haud dubium 'st. »

de cette manière; *ah, s'il y a du danger pour votre vie, je mourrai infailliblement.*

Pour donner cette explication, madame Dacier ne rend point le mot *una*. Elle trouve, dit-elle, beaucoup d'art à Térence d'avoir fait paraître *Pamphile éperdument amoureux de sa femme, au moment où il va être témoin de la chose du monde la plus effroyable pour un mari, et cela afin que le contraste soit plus sensible... Il ne dit pas si vous mourez, mais s'il y a du danger.* Ces réflexions sont belles, mais elles portent à faux. *Perîsse una haud dubium 'st* veut dire très-clairement, *sans doute je suis déjà mort avec vous.* On avouera, si madame Dacier le veut, que le discours de Pamphile même, avec cet adoucissement, *je mourrai*, au lieu de *je suis déjà mort*, n'est pas trop conséquent. En effet, si la vie de Philumène n'est qu'en danger, elle ne mourra pas; si elle ne meurt pas, Pamphile ne peut pas mourir avec elle; car on ne meurt pas de compagnie avec des gens qui ne meurent point. Tout cela est vrai; mais cette vérité n'empêche pas qu'il ne faille traduire ce que Térence a dit, et déraisonner avec lui quand il déraisonne.

Les partisans de madame Dacier trouveront cette réfutation amère. Les gens de goût diront qu'elle n'est pas faite sérieusement; ils ne

croiront pas que Térence m'ait paru déraisonnable, pour avoir fait déraisonner un jeune homme aussi troublé que Pamphile.

SCÈNE III.

1. — Cette scène est le plus long de tous les monologues qui se trouvent dans Térence. Pamphile est dans une terrible situation. Il n'est pas contre la vraisemblance qu'il se livre aux réflexions qui naissent de son état; mais il est contre toute vraisemblance qu'agité de diverses passions qui se combattent dans son cœur, il fasse une histoire suivie de ses malheurs; qu'il répète mot à mot un long discours, qui vient de lui être débité dans l'instant où il était le plus agité, et que ce discours bien raisonné soit celui d'une femme troublée. Il est inconcevable que Térence, qui peint si bien la nature dans toutes les circonstances, soit aussi froid dans ses monologues. Cela ne viendrait-il point de ce que, généralement parlant, les monologues sont contre nature, et que Térence était forcé d'en faire, parce qu'ils étaient d'usage. Plaute en avait fait. Il en était peut-être alors des monologues, comme des stances sur notre théâtre dans le siècle dernier.

Ce monologue-ci, malgré sa longueur, n'est pas ennuyeux, parce qu'il est le commencement de toute l'intrigue. Jusqu'à présent la pièce a roulé sur une tracasserie de ménage, qui n'est pas fort intéressante. Il s'agit seulement de savoir si on réconciliera ou non une belle-mère avec sa bru. Mais ici le spectateur commence à être mis dans sa confidence. L'embarras augmente, la position cruelle de Pamphile est annoncée, la curiosité s'éveille, on veut et on ne peut prévoir le dénoûment.

SCÈNE IV.

1. — *Odiosum.* — *Cela est déplaisant.* Lorsque Sosie a fait une vive peinture des dangers qu'il a courus sur mer, Parmenon lui répond froidement, *odiosum.* Ce mot est un trait de nature. Il fait voir que les hommes sont peu touchés des malheurs d'autrui. Ce même Parmenon sera plus vivement affecté lorsque son maître l'enverra faire une commission. Alors il s'écriera : *perii!*

2. — *Cadaverosa facie.* — *La mine d'un déterré.* Les interprètes ont été fort embarrassés sur ces deux mots de Térence, *cadaverosa fa-*

cie. Quelques-uns, et ce sont les plus célèbres, leur font signifier *visage charnu, plein, joufflu.* Voici comme ils s'y prennent pour amener cette signification. *Caro,* disent-ils, signifie *chair morte, eo quod careat anima.* Et la preuve, c'est que *carnifex* signifie *bourreau, eo quod carnes ex homine faciat, parce qu'il fait de la chair avec un homme.* Ensuite, en changeant la lettre *r* de *caro* en *d,* on aura *cado, cadis, cadere,* qui signifie *mourir; et bello caduci Dardanidae;* de *cado* se formera *cadaver,* et voilà *cadaverosa facies,* qui signifie un *visage charnu.*

Les commentateurs ont fait toute cette dépense d'érudition, afin de concilier *rubicundus* avec *cadaverosa facie.* D'autres, moins fins, ont fait dire *cadaverosa facie* par le valet. On n'a suivi, dans cette traduction, ni les uns ni les autres, ni même madame Dacier. On a conservé le texte sans y rien changer. On a traduit tout simplement *cadaverosa facie,* par *la mine d'un déterré.* J'ai même assez de simplicité pour croire cette explication plus comique que toutes celles qu'on a voulu donner.

Pamphile fait à Parmenon le portrait d'un homme qui n'existe point. Le maître et le valet sont tellement affectés, celui-ci du chagrin d'avoir à courir, l'autre de l'accouchement de sa femme, qu'ils ne s'aperçoivent ni l'un ni l'autre que ce portrait rassemble des traits qui s'excluent mutuellement. Le spectateur, qui est dans une situation tranquille, s'en aperçoit, s'amuse, et prévoit que Parmenon ne trouvera jamais l'original du tableau.

Une preuve que Térence a voulu mettre plus de comique que d'exactitude dans le portrait de Callidemides, c'est qu'il lui donne des cheveux crépus, quoiqu'Appollodore l'eût fait chauve, quoiqu'il fût passé en proverbe que les Miconiens n'avaient point de cheveux : *Miconi calva omnis juventus.*

Madame Dacier a bien vu que *cadaverosa facie* ne pouvait pas signifier *visage charnu;* elle le rend par *mine funeste.* Elle prétend qu'un homme grand et gros, qui a le visage rouge, les cheveux crépus, les yeux bleus, ne peut qu'avoir une mine funeste, et que *tout cela fait un assemblage terrible.* On ne s'arrêtera point à réfuter la prétention de madame Dacier.

SCÈNE VI.

1. — Cette scène est, dans plusieurs éditions, la première du quatrième acte. Rien de plus mal imaginé. Sur la fin de la scène cinquième, Phidippe entre dans sa maison. Myrrhine en sort un instant après; Phidippe revient sur les pas de sa femme, et dit, en paraissant sur la scène :

Uxor, ubi me ad filiam ire sensit se duxit foras.

Il est visible que l'action n'a pas été interrompue. Madame Dacier ne s'y est pas trompée.

2 — On a rendu *recte* par *d'un bel enfant*, conformément à l'explication de Donat, qui dit, *recte ad illud pertinet, quod non monstrum pepererit.*

3. — *Misera sum.* Myrrhine dit qu'elle est bien à plaindre, pour faire entendre qu'elle n'est point coupable, parce qu'il n'y a que les innocents qui soient à plaindre dans le malheur. Cette remarque est de Donat. Phidippe conçoit bien la pensée de sa femme, et lui répond *qu'il voudrait être persuadé de son innocence.* Mais ses anciens discours qu'il lui rappelle, l'en empêchent.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Mortemve expectet meam.* Pour traduire ainsi, on a lu *expectet*, au lieu d'*exoptet*, qu'on trouve dans quelques éditions. On s'est bien gardé de suivre cette leçon. Le mot *exoptet* serait trop dur dans la bouche de Sostrata, dont le discours est plein de douceur. Ce mot seul détruirait le caractère tendre de cette belle-mère. Il ferait une disparate choquante dans ses mœurs. *Expectet*, d'ailleurs, ne change rien au sens, puisqu'il signifie *attendre* et *désirer.* Quintilien cite un passage où le mot *expectare* a ces deux acceptions. *Cum Proculeius quereretur de filio, quod is mortem suam expectaret, et ille dixisset se vero non expectare; immo, inquit, rogo expectes.* L. IX, cap. 4.

2. — *Obsecro, mi Pamphile.* Sostrata interrompt son fils lorsqu'il veut parler de Philumène. Elle s'imagine qu'il va déclamer contre sa mau-

vaise humeur. Elle lui représente que ce défaut n'est rien en comparaison de la conduite des autres femmes, etc. Faute d'avoir fait attention que Sostrata et Pamphile ne s'entendent point, la plupart des commentateurs n'ont rien compris à ce passage. Madame Dacier a bien mieux jugé qu'eux.

SCÈNE II.

1. — *Fors fuat pol.* — *Puisse la fortune nous être favorable.* On a rendu ainsi *fors fuat pol*, parce que *fors* se prend pour *felix fortuna*. *Fuat* vient du vieux verbe *fuo*, et signifie la même chose que *sit*. Le discours de Sostrata, *fors fuat pol*, n'a pas un sens bien déterminé. On l'a rendu en français par, *puisse la fortune nous être favorable*, qui ne signifie rien de bien positif. Il est facile de s'apercevoir que Sostrata répond à ce que lui avait dit son époux : *c'est être sage de savoir plier lorsqu'il le faut, et de faire de bonne heure ce qu'on serait forcé de faire par la suite.* Il lui faisait entendre par là qu'il l'aurait forcée d'aller demeurer à la campagne, si elle n'avait pas pris son parti de bonne grâce. Sostrata, par sa réponse, fait entendre qu'elle espère qu'ils seront assez heureux pour n'en venir jamais à la contrainte : c'est ce que veut dire *fors fuat pol.*

2. — *Vix contineor.* M. Guyet prétend qu'il faut lire *vix contineo*, et traduire : *j'ai bien de la peine à garder le secret que j'ai promis à ma belle-mère.* M. Guyet s'appuie sur l'autorité d'Érasme, de Faernus et de Muret, qui sont, dit-il, de son avis. On a préféré Donat, qui lit *vix contineor*, et lui donne le sens qu'on a suivi. Madame Dacier ne s'est pas égarée à la suite de M. Guyet.

3. — *Sed non minuam meum consilium.* — *Je ne changerai rien à ce que j'ai résolu.* On n'a pas osé dire : *je ne rabattrai rien de ce que j'ai résolu.* On a craint que l'expression *rabattrai*, quoique du style comique, ne parût trop basse. Elle aurait cependant exactement rendu *minuam*, qui est une métaphore empruntée des marchands qui offrent au dessous du prix qu'on leur demande. On a cité ce passage, *non minuam meum consilium*, dans une note de l'*Andrienne*, sur le passage *nec tu ea causa minueris hæc quæ facis*, tom. I. Ils sont éclaircis l'un par l'autre. *Voy.* les notes philolog. de l'*Andrienne*.

4. — On a rendu le mot *nescias*, par *ce moyen n'est pas sûr*, afin de donner un sens qui répondit aux diverses leçons. Des éditions portent *nequeas*, au lieu de *nescias*. Ce changement est peu important; ces deux mots, comme l'observe fort judicieusement M. Guyet, ont quelquefois la même signification. Dans l'art poétique d'Horace,

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet.

il est visible que *nesciet* est pour *nequibit*, comme nous disons en français, *je ne saurais* pour *je ne puis*. Mais M. Guyet veut lire *nesciant*, au lieu *nescias*, et *nesciant* signifierait, *elles ne pourraient pas encore s'accorder*. La traduction qu'on a donnée quadre avec ces diverses leçons.

5. — *Senex atque anus. — Un vieux, une vieille ne figurent bien qu'au commencement d'un conte.* C'est Donat qui a donné l'idée de cette traduction : *hæc duo nomina*, dit-il, *ut posita sunt, caput indicant et inceptionem hujusmodi fabularum; pronuntia, senex atque anus, quasi initium fabulæ*. M. Guyet et madame Dacier l'ont suivi. On a lu avec eux *fabula*, au lieu de *fabulae*, qu'on voit dans plusieurs éditions. Il est clair que *senex atque anus*, quoique formant un pluriel, ne sont cependant que le commencement d'un seul conte.

SCÈNE III.

1. — *Comment garder le secret?* On a traduit ainsi, parce qu'on a lu *operiam*, au lieu d'*aperiam*, qui se trouve dans le plus grand nombre des éditions. Cette dernière leçon ne paraît pas soutenable. Pamphile n'a point envie de révéler le secret qu'il a promis à Myrrhine, puisqu'il vient de dire qu'il ne changera rien à ce qu'il a résolu, *non minuam meum consilium*, et que sa résolution était de se taire. D'ailleurs, puisque tout embarras serait levé si Pamphile découvrait le mystère, peut-il raisonnablement dire, *quo pacto hoc aperiam?* Il ne veut point reprendre sa femme, ni dire la raison qui l'en empêche; voilà l'embarras. S'il s'explique, tout sera terminé, même la pièce. C'est là ce qui a fait rejeter la leçon *aperiam*. Madame Dacier rejette aussi dans sa note la leçon *aperiam*. Cependant *aperiam* se trouve dans le texte à côté de sa traduction. Cette contradiction prouve un soupçon que plusieurs passages de son édition avaient fait naître. C'est qu'elle n'a pas présidé à l'im-

pression de son Térence, et qu'une édition du texte, peu conforme à celle qu'elle voulait suivre, a servi de copie aux imprimeurs.

2. — Si on faisait dire *mutatio fit* par Pamphile, au lieu de le faire dire par Phidippe, il faudrait traduire, *voici du changement.* C'est le parti qu'a pris madame Dacier. M. Guyet veut retrancher et ces mots, *mutatio fit*, et le reste du vers où ils se trouvent. On a suivi Antesignan, Fabrini, Westerhovius, Boëcler, l'édition de Leyde et le Térence gothique, qui conservent le vers où se trouve *mutatio fit*, et qui l'attribuent à Phidippe. On croit avoir suivi en outre le bon-sens. Pamphile est trop agité pour faire cette froide observation, *mutatio fit.* Ce qu'il dit ensuite, *dumne reducam, turbent porro quam velint*, prouve qu'il s'inquiète peu de savoir laquelle des deux mères a tort, pourvu qu'il ne reprenne pas sa femme.

3. — *Non tibi illud*, etc. — *Il ne me déplaît pas moins qu'à vous, mon cher Lachès.* Cette traduction rend le latin, *non tibi illud factum minus placet, quam mihi, Laches.* Soit qu'on fasse tomber la négation, ou l'adverbe *minus*, sur *placet*, pour leur fair signifier *displicet*, le sens sera le même, à une si légère différence près, qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête.

4. — *Etiamsi dudum fuerat ambiguum*, etc. — *J'étais indécis tantôt de ce que j'avais à faire. Il n'y a plus à balancer, présentement qu'elle mène à sa suite un enfant dont je ne suis pas le père.* Pamphile doutait s'il reprendrait sa femme, après que Myrrhine lui avait dit qu'elle cacherait l'accouchement et qu'elle supprimerait l'enfant. C'était là l'effort du plus violent amour. Il ne peut ni ne doit balancer, à présent que l'accouchement est connu des deux pères, qui voudront élever l'enfant. Il y a un art merveilleux de la part de Térence, d'avoir fait croître en même temps et en même proportion, les intérêts opposés qui doivent se combattre; d'avoir augmenté la répugnance de Pamphile pour une épouse qui lui amène un enfant dont il ne se croit pas le père, et l'empressement des deux vieillards pour réunir deux époux dont le mariage, selon eux, est cimenté par la naissance d'un petit-fils. L'expression de Pamphile, *cum* CONSEQUITUR *alienus puer,* est remarquable. C'est une métaphore prise des bestiaux, dont les petits suivent la mère. Madame Dacier veut que Pamphile parle ironiquement, lorsqu'il dit : *il n'y a plus à*

balancer, présentement, etc. Pamphile veut dire, selon madame Dacier, *que puisque Philumène a un fils dont il ne se croit pas le père, il ne doit pas balancer à la reprendre; qu'il ne faut pas manquer un si bon coup, et qu'il y a trop de gain à faire, puisque tout à la fois on aura l'enfant et la mère.* Pamphile est dans une situation trop violente pour parler ironiquement. Ce qu'il dit avant et après, ne permet pas de le penser. D'ailleurs le mot *alienus* ôterait toute apparence d'ironie, s'il y en avait.

5. — Madame Dacier a bien vu qu'il fallait rejeter la leçon : *quem ipsa neglexit pater, ego alam;* et a dit : *quem ipse neglexit pater, ego alam?* Mais après avoir bien compris le sens de ce passage, elle ne l'a pas bien rendu. Elle le traduit de cette manière : *quoi, je nourrirai un enfant que le père même a abandonné?* Elle n'a pas senti que Lachès ne doit pas entendre en totalité ce discours de Pamphile: autrement il lui en demanderait l'explication, et lui ferait dire ce qu'il entend par un enfant que son père abandonne. Lachès doit cependant entendre une partie du discours de son fils, puisqu'il s'en autorise pour faire une sortie très-vive contre lui. Mais quelle est cette partie du discours qui frappe les oreilles de Lachès, et qui le met en colère? Lachès nous l'apprend lui-même. Le mot qui l'a courroucé, c'est le mot *alam*, puisqu'il le répète et dit, *eho, an non alemus?* C'était donc par ce mot, que Pamphile devait finir en français comme en latin, pour conserver, on ne dit pas seulement la chaleur, mais la vérité du dialogue. Afin d'éviter ce défaut, on a suivi la marche du latin. On a fait dire à Pamphile, à part et tout bas, en réfléchissant, *un enfant que son père abandonne;* puis avec la vivacité de la colère, *je le nourrirais?* Lachès, qui entend ces derniers mots parce que la colère les a fait prononcer avec exclamation, reprend, *qu'avez-vous dit? Quoi! Pamphile, nous ne l'eleverions pas?* Il semble que ce dialogue est plus vif que dans madame Dacier.

PAMPHILE *(bas)*.

« Quoi, je nourrirai un enfant que le père même a abandonné?

LACHÈS.

» Que dites-vous? Quoi donc, est-ce que nous ne l'éleverons pas? »

Le lecteur jugera. Plusieurs morceaux, ainsi traduits par madame Dacier, ont engagé à traduire Térence après elle.

6. — *Propterea haec ira est.* — *Voilà d'où vient sa colère; car elle me l'a dit.* Myrrhine n'a pas dit à son époux qu'elle fût en colère de ce que Pamphile voyait Bacchis. Mais quand Phidippe l'a dit, elle ne l'a pas nié. Ainsi il n'y a point de mensonge.

SCÈNE IV.

1. — *Videndum 'st, ne minus propter iram.* — *Il faut prendre garde que la colère ne m'empêche d'obtenir de Bacchis tout ce que je peux gagner sur elle.* Donat et madame Dacier font sur ce passage une réflexion très-judicieuse. C'est que Térence ayant à mettre en scène un père avec une femme qu'il croit coupable d'avoir dérangé son fils, et voulant s'écarter de l'usage ordinaire, donne au père un ton de douceur; il lui en fait d'abord apporter de bonnes raisons. Sans cela la vraisemblance n'aurait pas été conservée.

2. — *Nam jam aetate ea sum*, etc. — *Je commence à être d'un âge où l'on ne doit pas espérer le pardon de ses fautes.* Cette traduction rend le sens de ce vers :

Nam jam aetate ea sum, ut non siet peccato mihi ignosci aequum.

Ainsi il est assez inutile de se tourmenter, pour savoir si le mot *peccato* est pris pour *mihi peccanti*, ou si on doit sous-entendre *in*, et dire *in peccato*, etc. Les commentateurs ont beaucoup disserté sur ce point; ils n'ont rien éclairci.

3. — *Vostrum amorem pertuli.* Lachès avait pris la résolution de parler à Bacchis avec douceur. Il la tient cette résolution. Il ne lui dit point, j'ai souffert les dépenses qu'il a faites pour vous, ainsi qu'il avait dit à son fils, *sumptus... quam aequo animo tuli;* il lui dit seulement, *vostrum amorem pertuli.* Il feint de croire que leur inclination était réciproque. Il affaiblit les reproches qu'il veut faire à Bacchis, en rejetant sur l'amour, plutôt que sur l'intérêt, une liaison qui lui a déplu.

4. — *Nam neque ille hoc animo erit*, etc. Le bonhomme Lachès conserve toujours sa douceur. Il semble ne donner le conseil qu'il donne, que pour l'intérêt de Bacchis. Il y a là beaucoup d'art et de bienséance.

5. — *Sed nolo falsa fama esse gnatum*, etc. — *Je ne veux pas que votre*

fils soit soupçonné sur de faux rapports. Térence emploie encore ici l'art qu'il vient de mettre en usage avec Lachès. Bacchis s'éloigne de la conduite de ses semblables. C'est une hardiesse à Térence de la faire sortir du caractère reçu. Il doit en donner des motifs. Il les donne. C'est dans le même dessein qu'il fera dire à Bacchis, *non poenitet me famae*, etc.

SCÈNE V.

1. — *Nec pol istae metuunt deos.* Phidippe n'est pas aussi honnête que Lachès avec Bacchis. C'est que Phidippe est le père de la femme, et Lachès le père du mari. L'un devait être plus irrité que l'autre, contre celle qu'ils supposent troubler leur alliance. Térence calculait juste tous les degrés d'intérêt.

2. — *Ancillas dedo : quo lubet cruciatu per me exquire.* Madame Dacier ajoute à la fin de ce vers, *licet*, qui ne se trouve point dans les bonnes éditions. On n'a point adopté cette leçon, qui est indifférente en soi. Que *licet* soit exprimé, ou sous-entendu, le sens est le même.

3. — *Phidippe, nostras mulieres suspectas fuisse falso nobis, in re ipsa invenimus.* Quoi qu'en dise madame Dacier, ce passage, même au premier coup-d'œil, ne peut offrir qu'un sens. *Suspectas fuisse nobis*, signifie nécessairement *ont été soupçonnées par nous.* Il ne peut signifier *ont soupçonné.* La suite le prouverait s'il en était besoin.

4. — *Ut gratiam ineat sine suo dispendio, et mihi prosit ?* Madame Dacier, dans sa note sur ce vers, dit : *j'ai suivi le sens de mon père, qui corrigeait et lisait*, sibi prosit; *car autrement Lachès dirait deux fois la même chose.* En conséquence elle traduit, *elle va nous faire un très-grand plaisir, sans qu'il lui en coûte rien, et se rendre à elle-même un service fort considérable.* Croirait-on que cette note et cette traduction se pussent trouver dans l'édition de madame Dacier, de 1724, et dans celle de 1768, que j'ai sous les yeux, et que cependant le texte de ces deux éditions portât *mihi prosit*, et non *sibi prosit.* Cette contradiction doit être attribuée aux éditeurs. Elle prouve, comme on l'a déjà observé, que madame Dacier n'a pas veillé à la première édition de son ouvrage.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — L'acte V commence nécessairement ici. A la fin de la scene qui le précède, Bacchis est entrée chez Myrrhine et Philumène. Lachès et Phidippe ont quitté la scène, puisqu'ils n'y sont plus lorsque Parmenon arrive. Le théâtre est donc resté vide. A ces raisons, qui paraissent sans réplique, on en peut ajouter une autre aussi forte : si ce monologue de Parmenon était la troisième scène et non la première de l'acte V, comme le veulent la plupart des éditeurs, la visite de Bacchis se ferait pendant que Lachès prononce cinq vers, et Parmenon huit autres : ce qui choquerait toute vraisemblance. En effet, serait-il possible que le récit de treize vers pût repondre à la durée de la visite de Bacchis, dans laquelle elle s'est justifiée auprès des deux femmes, ou l'anneau reconnu a demandé une longue explication? Le fond de cette remarque est de madame Dacier.

2. — *Parmeno opportune te offers.* Parmenon est curieux, bavard et paresseux; on lui cache tout, on ne l'écoute point, on le fait courir. Il n'arrive jamais que pour être envoyé en commission. Ce personnage, ainsi ballotté, est plaisant. Il est visible que Térence a voulu, dans cette pièce, s'écarter de la route ordinaire des poètes dramatiques, et ne pas se ressembler à lui-même. Tous ses personnages sont vertueux. Ils ont toujours des motifs honnêtes dans tout ce qu'il font et disent. Nulle ruse du valet, qui n'est pas même au fait de l'intrigue. Cette intrigue n'est point double, comme dans les autres pièces. Un point encore dans lequel le poète s'est éloigné de l'usage reçu, c'est que le dénouement reste caché à la plupart des personnages; et que cette innovation, loin d'être un défaut, est d'une bienséance indispensable. On ne doit pas dissimuler que ce dénouement roule sur une combinaison d'événements qu'il est bien difficile de supposer réunis. Pamphile a épousé la même fille qu'il a insultée et volée (vol qui n'est pas trop vraisemblable); l'époque de cette insulte répond juste à l'arrivée de Pamphile, pour lui faire trouver sa femme en travail. Bacchis a conservé la bague volée, elle la porte a son doigt lorsqu'elle fait visite à Myrrhine et Philumène; ces deux femmes, qui ont tout autre chose à faire que

d'examiner les joyaux de Bacchis, reconnaissent l'anneau, et l'intrigue finit. Il faut avouer que Térence a bien emprunté sur la crédulité complaisante du spectateur. Dans l'*Heautontimorumenos*, un anneau amène pareillement une reconnaissance; mais celle qui le porte, cet anneau, savait qu'il pouvait lui faire retrouver ses parens. Elle le donne à garder comme un effet précieux. Rien de cela ne se trouve dans l'Hécyre. Ce sont sans doute ces défauts de vraisemblance, qui ont fait juger à Donat qu'elle était la plus faible des six comédies de Térence. En effet, elle est admirable à tous autres égards, et son peu d'action est bien racheté par le style et la conduite.

SCÈNE III.

1. — *Qui est me fortunatior*, etc. — *Est-il un homme plus heureux que moi, et plus comblé des faveurs de l'amour?* L'expression *venustatis plenior*, est le contraire d'*invenustus*, qui se trouve, acte I, scène 6 de l'*Andrienne*. Donat l'a bien remarqué. *Venustatis plenior*, dit-il, *ob beneficia Veneris, cui contrarium invenustus, cui contra reciderit quod amat.* Voyez les notes archéologique sur l'*Andrienne*.

2. — La traduction aurait été inintelligible, si on avait voulu la rendre aussi concise que le texte. On ne l'a pas tenté. Ces mots, *tune mihi istuc?* sont plus importants qu'ils ne paraissent d'abord. Pamphile et Bacchis ont offert, dans le cours de la pièce, de jurer qu'il ont rompu tout commerce ensemble. Mais l'offre de leur serment peut fort bien n'avoir pas convaincu le spectateur; et il est nécessaire qu'il le soit. C'est ce que Térence a dessein de faire, lorsque Pamphile dit, *tune mihi istuc*, qui veut dire, *vous dites que je suis galant, lorsque je ne vous vois plus.* La réponse de Bacchis, *recte amasti, Pamphile, uxorem tuam*, prouve qu'elle l'entend ainsi; et elle attribue son indifférence pour elle, à l'amour qu'il a raison de porter à sa femme. En deux mots, jetés sans affectation, Térence montre toute l'honnêteté de ces deux personnages.

3. — *Placet non fieri hoc itidem*, etc. — *Je ne veux pas faire ici comme dans les comédies, où tout le monde est instruit de tout. Cet événement est connu de ceux qui doivent le savoir; ceux qu'il ne faut pas en informer, ni ne le savent, ni ne le sauront.* Lorsque Pamphile parle ainsi à Bacchis; c'est

Térence qui se justifie avec adresse auprès du spectateur. Ce poète viole l'usage, qui était devenu une règle, d'instruire tous les personnages du dénouement. Cette nouveauté aurait pu choquer. Un mot d'apologie détournée prévient la critique. Si on demandait pourquoi Térence ne suit pas l'usage, il est facile de répondre. Le fait qui amène le dénouement, doit être connu de tous les personnages intéressés, parce qu'ils doivent tous s'en aller contens. Ceux qui le seront davantage, en l'ignorant ne doivent pas en être informés. Or, dans cette iece... l'application est claire. Chaque lecteur l'a déja faite.

NOTES
ARCHÉOLOGIQUES
SUR
L'HÉCYRE.

LE TITRE.

1. — On n'entreprend point de rapporter et de concilier toutes les variations qu'offre ce titre dans les diverses éditions. Les commentateurs ont presque tous leur leçon particuliere, et ne la justifient point par des raisons satisfaisantes. On a suivi Donat, parce qu'il est le plus ancien. Madame Dacier le corrige, et soutient que cette pièce ne fut point donnée aux jeux funèbres d'Æmilius Paulus. Elle se fonde sur ce qu'Æmilius Paulus ne mourut que cinq années après la seconde représentation de l'Hécyre. Mais pour justifier cette époque, elle est obligée de faire l'Hécyre la seconde pièce de Térence, au lieu que Donat veut qu'elle soit la cinquième : *facta et edita quinto loco.* On aurait pu adopter l'opinion de madame Dacier, quoique contraire à celle de Donat, si elle n'avait pas contredit Térence lui-même. Comment peut-elle affirmer que l'Hécyre est la seconde pièce de Térence, lorsque ce poète fait dire, dans le prologue de la seconde représentation, qu'il a déjà donné plusieurs comédies? *Alias cognostis ejus : quaeso nunc hanc noscite.* Vainement madame Dacier, pour éluder ce passage, dit-elle que Térence avait fait, avant l'Andrienne, plusieurs pièces qui ne nous sont pas parvenues.

Si Térence avait fait plusieurs pièces qui eussent ainsi tombé dans l'oubli, ce serait une preuve qu'elles n'auraient pas été jugés dignes

d'être recueillies; et Térence n'aurait eu garde de les citer comme un titre pour obtenir l'attention favorable du public. C'est peut-être trop s'arrêter sur un point aussi peu important. LEMONNIER.

PROLOGUE.

1. — Ce prologue fut prononcé à la seconde représentation de l'Hécyre. Celui de la première est apparemment perdu. Térence rejette la chute de sa pièce sur des danseurs de corde. Il était trop persuadé de la bonté de sa comédie, pour convenir qu'elle eût mérité cette disgrâce. Lorsqu'il dit qu'il ne voulut pas qu'on la recommençât, afin d'être en droit de la vendre une seconde fois, il annonce assez clairement qu'il ne doute pas qu'elle n'eût réussi, mais qu'il préféra l'argent à la gloire du succès. Malgré sa prévention, il ne reussit pas encore à la seconde représentation. Ce fut par un nouveau contretemps, et non par les défauts de l'ouvrage, comme on le voit dans le second prologue. LEMONNIER.

Personne n'ignore que la gymnastique faisait partie de l'éducation chez les anciens, qui la regardaient comme un moyen de donner de la grâce aux mouvements du corps, de rendre les hommes plus souples, plus agiles, plus robustes, et mieux portants. Peu à peu la molesse fit dédaigner ces exercices, auxquels des esclaves, des hommes à gages, continuèrent de se livrer, pour l'amusement des autres. Ils y furent encouragés par des récompenses publiques, et plusieurs d'entr'eux acquirent une grande réputation, par leur prodigieuse agilité et par leur adresse. Un magistrat élu pour un certain espace de temps, par la république, était chargé de surveiller les jeux gymniques. Comme dans les fêtes des dieux, ou dans les spectacles que l'on donnait au peuple, il y avait en même temps plusieurs genres de spectacles, il arrivait alors ce qui arrive encore aujourd'hui. On quittait un amusement pour un autre, et souvent la représentation d'une excellente comédie était abandonnée pour des tours de force. Les danseurs de corde attiraient la foule; aussi leurs talents tenaient-ils quelquefois du prodige. Mais il est probable que les funambules de nos jours n'auraient pas excité moins d'admiration, et qu'ils auraient disputé le prix avec avantage aux funambules grecs ou romains. *Voyez* Aristot., *Politic.*,

lib. VIII, c. 3; Plat., *De Legibus*, lib. VII; Pauvin., *De Lud. Circ.*, lib. II, c. 1. J.-B. Levée.

SECOND PROLOGUE.

1. — *De nouvelles pièces dont j'aurai fixé le prix.* Le texte porte, *pretio emtas meo*, qui semblerait signifier *achetées de mon argent.* Mais cette explication répugnerait à l'usage connu. En effet, lorsqu'un poète représentait une pièce nouvelle, c'étaient les édiles qui la payaient, et non le chef de la troupe. Mais il se peut que ce fût un chef de troupe qui en fixât le prix. Ils étaient connaisseurs et juges en cette partie. Leur opinion faisait autorité. C'est sans doute de cette autorité que parle dans ce prologue le chef de la troupe, chargé de le prononcer, lorsqu'il dit :

Facite ut vostra auctoritas,
Meae auctoritati fautrix adjutrixque sit.

Pour n'avoir pas fait cette réflexion, un critique a voulu substituer au mot *auctoritati* le mot *actoritati*, qu'il fait dériver d'*actor*.

Lemonnier.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Quoi ! sans en excepter aucun ?* On a cru devoir rendre ainsi, *utin' eximium ne minem habeam ?* L'expression *eximius*, qui vient d'*eximere*, s'entend des animaux que l'on choisissait dans un troupeau pour les immoler. Comme on prenait les plus beaux, le mot *eximius* a signifié ensuite celui à qui on donne la préférence. Le mot *egregius* pour *e grege electus*, a la même force. Cette remarque est pour les jeunes gens.

Lemonnier.

On voit dans le Code Théodosien, lib. de *Honor. codicill.* qu'il existait sous les empereurs romains un titre honorifique qui ne s'accordait qu'après de longs services dans le palais, ou à l'armée, et à des personnes d'une conduite irréprochable. Ce titre s'appelait *egregiatus*, et ceux qui le portaient *egregii*. Ils étaient principalement chargés de la garde des archives. Leurs priviléges étaient de ne pouvoir être appliqués à la tor-

ture, ou punis des mêmes supplices que les plébéïens. *Voyez* Buleng. *de Imp. Rom.* lib. II. c. 18. J.-B. LEVÉE.

SCÈNE II.

1. — *En vérité, je te salue, Parmenon... D'honneur, je te salue, Syra.* Donat remarque que les anciens accompagnaient leur salut d'un serment, afin que le souhait qu'ils faisaient en saluant, parût sincère. On doit respecter le sentiment de Donat. Cependant le serment de Parmenon paraît dérisoire de celui de Syra. LEMONNIER.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Entre chez elle, Parmenon ; annonce-lui mon retour.* Donat remarque d'après Plutarque, et madame Dacier d'après Donat, qu'un mari revenant de la campagne, ne manquait jamais d'avertir sa femme de son retour, afin qu'elle ne pût croire qu'il venait pour la surprendre. *Voyez* Plutarc., *Quaestion. Roman.* 9; et Muret, *Var. Lect.*, lib. XIII, c. 7. LEMONNIER.

2. — *Ils diraient bientôt que le valet de Sostrata est entré, qu'il a apporté quelque malheur.* Les anciens croyaient aux sortiléges et aux enchantemens. Virgile, éclogue 3, attribue aux regards enchanteurs, la vertu de faire dépérir les agneaux, et de faire maigrir les enfants.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Perse dit, sat. 2 :

Urentes oculos imbibere perita.

Elle est habile à repousser les regards malfaisans. Ce que les grand'mères faisaient en mouillant de salive, avec le doigt du milieu, les yeux de leurs petits-enfans. LEMONNIER.

PHORMIO.

LE PHORMION.

TITULUS.

ACTA ludis romanis, L. Posthumio Albino, et L. M. Cornelio Merula, aedilibus curulibus. Egerunt L. Ambivius Turpio, et L. Attilius Praenestinus. Modos fecit Flaccus Claudii, tibiis imparibus. Tota graeca Apollodoru *Epidicazomenos*. Facta quarto, Cn. Fannio Strabone, et M. Valerio Messala, consulibus.

LE TITRE.

Cette pièce fut jouée aux fêtes romaines, sous les édiles curules L. Posthumius Albinus et L. Cornelius Merula, par la troupe de L. Ambivius Turpio, et de L. Attilius de Preneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique ; il employa les flûtes inégales. Elle est toute entière imitée de la pièce grecque d'Apollodore, qui a pour titre *Epidicazomenos*. Elle fut représentée quatre fois sous le consulat de C. Fannius et de M. Valerius.

DRAMATIS PERSONAE.

PROLOGUS.

DEMIPHO, } fratres.
CHREMES, }

ANTIPHO, Demiphonis filius.

PHEDRIA, Chremetis filius.

NAUSISTRATA, Chremetis uxor.

GETA, Demiphonis servus.

PHORMIO, parasitus.

DAVUS, servus, Getae amicus.

SOPHRONA, Phaniae nutrix.

CRATINUS, }
HEGIO, } Demiphonis amici.
CRITO, }

DORIO, leno.

Personae mutae.

PHANIUM, Antiphonis uxor, Chremetis in fine agnita filia.

PAMPHILA, serva, a Phedria amata.

DORCIO, ancilla.

Scena est Athenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE PROLOGUE.
DEMIPHON, } frères.
CHRÉMÈS, }
ANTIPHON, fils de Demiphon.
PHEDRIA, fils de Chrémès.
NAUSISTRATE, femme de Chrémès.
GETA, esclave de Demiphon.
PHORMION, parasite,
DAVE, esclave, ami de Geta.
SOPHRONE, nourrice de Phanie.
CRATINUS, }
HEGION, } amis de Demiphon.
CRITON, }
DORION, marchand d'esclaves.

Personnages muets.

PHANIE, femme d'Antiphon, reconnue à la fin de la pièce pour fille de Chrémès.
PAMPHILE, esclave aimée de Phedria.
DORCION, servante.

La scène est à Athènes.

PROLOGUS.

Postquam poeta vetus[1] poetam non potest
Retrahere a studio, et transdere hominem in otium:
Maledictis deterrere, ne scribat, parat.
Qui ita dictitat, quas antehac fecit fabulas,
Tenui esse oratione, et scriptura levi[2]:
Quia nusquam insanum scripsit[3] adolescentulum
Cervam videre fugere, sectari canes,
Et eam plorare, orare, ut subveniat sibi.
Quod si intelligeret, quum stetit olim nova,
Actoris opera magis stetisse, quam sua:
Minus multo audacter, quam nunc laedit, laederet:
Et magis placerent, quas fecisset fabulas[4].
Nunc si quis est, qui hoc dicat, aut sic cogitet:
Vetus si poeta non lacessisset prior,
Nullum invenire prologum potuisset novus,
Quem diceret, nisi haberet cui malediceret.
Is sibi responsum hoc habeat[5]: in medio omnibus
Palmam esse positam, qui artem tractant musicam.
Ille ad famem hunc ab studio studuit rejicere;
Hic respondere voluit, non lacessere.
Benedictis si certasset, audisset bene.
Quod ab ipso allatum 'st, id sibi esse relatum putet.
De illo jam finem faciam dicundi mihi,
Peccandi quom ipse de se finem non facit.

PROLOGUE.

Le vieux poète, voyant qu'il ne peut arracher Térence au travail, et le porter à l'oisiveté, tâche, par ses médisances, de le détourner de la composition. Les pièces que Térence a données jusqu'à présent, dit-il sans cesse, sont trop simples et d'un stile faible. Et cela parce que notre auteur n'a pas mis sur la scène un jeune extravagant, qui s'imagine voir une biche qui fuit, des chiens qui la poursuivent, la malheureuse pleurer et le supplier de la secourir. Si ce vieux poète savait que, quand une telle pièce réussit dans sa nouveauté, elle dut son succès, plutôt au jeu des acteurs qu'à son propre mérite, il attaquerait Térence avec moins d'audace. S'il se trouvait ici quelqu'un qui pensât ou qui dît, si le vieux poète n'avait pas attaqué le nouveau, Térence n'aurait pu trouver le sujet d'un prologue, puisqu'il n'aurait eu personne à qui dire des injures. On lui répondrait, le prix de la poésie est proposé à tous ceux qui travaillent pour le théâtre. Le vieux poète a voulu ôter toute ressource à notre auteur, en le détournant de l'occupation qui le fait vivre. Térence a voulu se défendre, et non l'attaquer. S'il avait engagé un combat de politesse, on lui répondrait avec honnêteté. Il doit reconnaître qu'on n'a fait que lui rendre les coups qu'il a portés. Je n'en dirai pas davantage sur cet homme, quoiqu'il ne mette point de fin à ses invectives.

Nunc quid velim, animum attendite. Adporto novam,
Epidicazomenon quam vocant comoediam
Graeci : latini Phormionem nominant :
Quia primas partes qui aget, is erit Phormio
Parasitus, per quem res agetur maxume.
Voluntas vostra si ad poetam accesserit,
Date operam : adeste aequo animo per silentium :
Ne simili utamur fortuna, atque usi sumus,
Quom per tumultum[6] noster grex motus loco est.
Quem actoris virtus nobis restituit locum,
Bonitasque vestra adjutans, atque aequanimitas.

Écoutez, s'il vous plaît, ce qui me reste à vous dire. Je vous présente une pièce toute nouvelle. En grec, elle a pour titre *Epidicazomenos*. L'auteur latin l'a nommée le *Phormion*, parce que toute l'intrigue roule sur un parasite appelé Phormion, qui joue le principal rôle. Si vous voulez favoriser notre poète, honorez-nous de votre attention et de votre bienveillance. Faites que nous n'éprouvions pas le même malheur que nous essuyâmes, lorsque le bruit nous força de quitter la scène, où le mérite de nos acteurs, joint à votre douceur et à votre bonté, nous rappela bientôt.

PHORMIO.

ACTUS PRIMUS.

SCENA PRIMA.

DAVUS.

AMICUS summus meus et popularis Geta[1]
Heri ad me venit : erat ei de ratiuncula
Jampridem apud me relliquum pauxillulum
Nummorum : id ut conficerem. Confeci. Adfero.
Nam herilem filium ejus duxisse audio
Uxorem : ei, credo, munus hoc corraditur.
Quam inique comparatum est[2]! hi qui minus habent,
Ut semper aliquid addant divitioribus.
Quod ille unciatim[3] vix demenso de suo,
Suum defraudans genium, comparsit miser,
Id illa universum abripiet : haud existimans
Quanto labore partum. Porro autem Geta
Ferietur alio munere, ubi hera pepererit :
Porro autem alio, ubi erit puero natalis dies :
Ubi initiabunt : omne hoc mater auferet :
Puer causa erit mittundi. Sed videon' Getam?

LE PHORMION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVE *(seul)*.

Mon intime ami, mon camarade Geta vint hier me trouver. Je lui devais un petit reste d'un ancien petit compte. Il m'a prié de lui faire cette somme. Je l'ai faite, et je l'apporte. Car j'apprends que le fils de son maître s'est marié; c'est sans doute pour faire un présent à l'épouse, que Geta ramasse tout son avoir : ce sont toujours les pauvres qui donnent aux riches. Quel injuste arrangement! Le pécule que ce malheureux a ramassé (1) sou à sou, avec bien de la peine, à force de retrancher sur sa pitance, de se refuser le nécessaire, la dame le raflera entièrement, sans songer à la peine qu'il aura coûté. Nouvelle saignée au pauvre Geta, lorsque sa maîtresse accouchera. Encore une autre le jour natal de l'enfant, puis toutes les fois qu'il sera initié (2) : la mère emportera tout; l'enfant ne sera que le prétexte des présents. Mais ne le vois-je pas Geta?

SCENA II.

GETA, DAVUS.

GETA.

Si quis me quaeret rufus...

DAVUS.

Praesto est; desine.

GETA.

Oh!

At ego obviam conabar tibi', Dave.

DAVUS.

Accipe. Hem!

Lectum est : conveniet numerus, quantum debui.

GETA.

Amo te, et non neglexisse, habeo gratiam.

DAVUS.

Praesertim ut nunc sunt mores : adeo res redit,
Si quis quid reddit, magna habenda 'st gratia.
Sed quid tu es tristis?

GETA.

Egone? Nescis quo in metu, et
Quanto in periclo sim.

DAVUS.

Quid istuc est?

SCÈNE II.

GETA, DAVE.

GETA *(à un esclave qui est dans la maison).*

S'IL vient un certain rousseau me demander....

DAVE.

Le voilà. N'en dis pas davantage.

GETA.

Ah ! j'allais au-devant de toi.

DAVE *(en lui présentant une bourse).*

Tiens, prends, les espèces sont bonnes ; le compte y est ; c'est tout ce que je te devais.

GETA.

Je te remercie. Tu ne m'as point oublié. Je t'en dois de la reconnaissance.

DAVE.

Surtout de la manière dont nous vivons aujourd'hui, il faut bien remercier ceux qui paient leurs dettes. Mais tu es triste ; pourquoi cela ?

GETA.

Pourquoi ? Tu ne sais pas dans quelle frayeur, dans quel danger je suis.

DAVE.

Qu'y a-t-il ?

GETA.

Scies :

Modo ut tacere possis.

DAVUS.

Abi sis, insciens :

Cujus tu fidem in pecunia perspexeris,
Verere verba ei credere? Ubi quid mihi lucri est,
Te fallere?

GETA.

Ergo ausculta.

DAVUS.

Hanc operam tibi dico.

GETA.

Senis nostri, Dave, fratrem majorem Chremem
Nostin'?

DAVUS.

Quidni?

GETA.

Quid? Ejus gnatum Phedriam?

DAVUS.

Tanquam te.

GETA.

Evenit, senibus ambobus simul
Iter, illi in Lemnum ut esset, nostro in Ciliciam
Ad hospitem antiquum. Is senem per epistolas
Pellexit, modo non montes auri pollicens.

DAVUS.

Cui tanta erat res, et supererat?

GETA.

Tu vas le savoir, pourvu que tu puisse te taire.

DAVE.

Va te promener, insensé. Tu as éprouvé ma bonne foi, en me prêtant de l'argent, et tu craindrais de me confier des paroles? Eh! que gagnerais-je à te trahir?

GETA.

Eh bien, écoute.

DAVE.

Je t'écoute de toutes mes oreilles.

GETA.

Dis-moi, connais-tu Chrémès, le frère aîné de notre bonhomme?

DAVE.

Pourquoi pas?

GETA.

Et Phedria son fils?

DAVE.

Comme je te connais.

GETA.

Il est arrivé que nos deux vieillards se sont mis en route dans le même temps. Chrémès est allé dans l'île de Lemnos; notre bonhomme, dans la Cilicie, chez un ancien hôte. Il l'a engagé à ce voyage par des lettres qui lui promettaient presque des monts d'or.

DAVE.

Comment, un homme aussi riche, qui a plus de bien qu'il ne peut en dépenser?

GETA.

Desinas :

Sic est ingenium.

DAVUS.

Oh! regem me esse[2] oportuit.

GETA.

Abeuntes ambo hic tum senes, me filiis
Relinquunt quasi magistrum.

DAVUS.

O Geta, provinciam
Cepisti duram.

GETA.

Mihi usu venit, hoc scio.
Memini relinqui me deo irato meo.
Coepi adversari primo. Quid verbis opus est?
Seni fidelis dum sum, scapulas perdidi.

DAVUS.

Venere in mentem istaec mihi : nam quae inscitia est,
Advorsum stimulum calces?

GETA.

Coepi iis omnia
Facere, obsequi quae vellent.

DAVUS.

Scisti uti foro[3].

GETA.

Noster mali nihil quidquam primo. Hic Phedria
Continuo quamdam nactus est puellulam
Citharistriam : hanc amare coepit perdite.

GETA.

Que cela ne t'étonnes pas. Voilà comme il est.

DAVE.

Ah, que ne suis-je grand seigneur!

GETA.

En partant, ces deux vieillards me laissent ici, pour ainsi dire, gouverneur de leurs fils.

DAVE.

Geta, tu as pris-là un gouvernement bien dur (1).

GETA.

L'expérience me l'a prouvé. Je le sais. Je fus bien abandonné à mon mauvais génie (2). D'abord je commençai à m'opposer à leurs penchants. En un mot, tant que je restai fidèle aux pères, je fus roué de coups.

DAVE.

Je m'en doutais. Car quelle extravagance! regimber contre l'aiguillon!

GETA.

Ensuite je fis tout ce qu'ils voulurent. Je me prêtai à tout.

DAVE.

Tu as suivi le cours du marché.

GETA.

D'abord notre Antiphon ne fit rien de mal. Pour le Phedria, dès que son père fut parti, il trouva, je ne sais quelle chanteuse, dont il devint amoureux fou. Elle appartenait à un marchand d'esclaves, le plus avare de tous les coquins; et rien à donner. Les pères y avaient mis bon ordre. Le jeune

Ea serviebat lenoni impurissimo :
Neque, quod daretur quidquam : id curarant patres.
Restabat aliud nihil, nisi oculos pascere,
Sectari, in ludum ducere, et reducere,
Nos otiosi operam dabamus Phedriae.
In quo haec discebat ludo, ex advorsum ei loco
Tonstrina erat quaedam. Hic solebamus fere
Plerumque eam opperiri, dum inde iret domum.
Interea dum sedemus illic, intervenit
Adolescens quidam lacrumans. Nos mirarier :
Rogamus quid sit : numquam aeque, inquit, ac modo,
Paupertas mihi onus visum 'st, et miserum, et grave.
Modo quamdam vidi virginem hic viciniae
Miseram, suam matrem lamentari mortuam.
Ea sita erat ex advorso : neque illi benevolens,
Neque notus, neque cognatus, extra unam aniculam,
Quisquam aderat, qui adjutaret funus. Miseritum est.
Virgo ipsa facie egregia. Quid verbis opus 'st?
Commorat omnes nos. Ibi continuo Antipho,
Voltisne eamus visere? Alius, censeo :
Eamus, duc nos sodes. Imus, venimus,
Videmus. Virgo pulchra! et, quo magis diceres,
Nihil aderat adjumenti ad pulchritudinem :
Capillus passus, nudus pes, ipsa horrida :
Lacrumae, vestitus turpis : ut, ni vis boni
In ipsa inesset forma, haec formam extinguerent.
Ille, qui illam amabat fidicinam, tantummodo,
Satis, inquit, scita est. Noster vero...

homme n'avait d'autre ressource que d'en repaître ses yeux, de la suivre, de la conduire chez ses maîtres, et de la ramener. Antiphon et moi, qui n'étions point occupés, nous suivions Phedria. Vis-à-vis l'école où cette fille prenait leçon (3), il y avait une boutique de barbier. Nous y attendions, pour l'ordinaire, qu'elle retournât chez elle. Un jour que nous étions là, arrive un jeune homme, les larmes aux yeux. Etonnés, nous lui demandons ce qu'il a. Tout à l'heure, plus que jamais, nous dit-il, la pauvreté m'a paru un fardeau bien pesant, bien funeste. Je viens de voir dans le voisinage, une malheureuse fille pleurer sa mère qui est morte. Elle était assise auprès du corps. Pas un ami, pas une connaissance, aucun parent, excepté une vieille femme; personne pour lui aider à faire les funérailles. Elle m'a fait pitié. Elle est charmante, cette fille. Pour abréger. Ce récit nous toucha tous. Antiphon dit aussitôt : voulez-vous que nous allions la voir? Allons, dit un autre. Conduisez-nous, s'il vous plaît. Nous partons, nous arrivons, nous la voyons. Belle personne! et ce qui te l'aurait fait trouver plus belle encore, c'est que rien ne relevait ses attraits. Elle était décheveléе, pieds nus, en désordre, éplorée, mal vêtue; de sorte que, si elle n'avait été naturellement très-belle, tout cela aurait éteint sa beauté. Phedria, qui était épris de sa chanteuse, dit froidement, elle est assez bien. Mais Antiphon.....

DAVUS.

Jam scio:
Amare coepit.

GETA.

Scin' quam? Quo evadat, vide.
Postridie ad anum recta pergit. Obsecrat,
Ut sibi ejus faciat copiam. Illa enim se negat:
Neque eum aequom ait facere. Illam civem esse Atticam,
Bonam, bonis prognatam. Si uxorem velit,
Lege id licere facere: sin aliter, negat.
Noster, quid ageret, nescire: et illam ducere
Cupiebat, et metuebat absentem patrem.

DAVUS.

Non, si redisset pater, ei veniam daret?

GETA.

Illene indotatam virginem, atque ignobilem
Daret illi? Numquam faceret.

DAVUS.

Quid fit denique?

GETA.

Quid fiat? Est parasitus quidam Phormio,
Homo confidens: qui (illum di ommes perduint!)

DAVUS.

Quid is fecit?

GETA.

Hoc consilium, quod dicam, dedit.
Lex est, ut orbae, qui sint genere proxumi,
Eis nubant: et illos ducere eadem haec lex jubet.

DAVE.

J'entends. Il en devint amoureux.

GETA.

Sais-tu à quel point? Vois jusqu'où nous a menés son amour. Le lendemain il va trouver la vieille, la prie de lui donner accès auprès d'elle. La vieille le refuse, lui représente l'injure de son procédé, lui dit que cette fille est citoyenne d'Athènes, vertueuse et de bonne famille; que s'il veut l'épouser, il le peut suivant les lois, sinon, qu'il ait à se retirer. Notre amoureux ne sait quel parti prendre. Il avait bien envie d'épouser, mais il craignait son père, quoiqu'absent.

DAVE.

Est-ce que le père, à son retour, n'aurait pas consenti....?

GETA.

Lui? Donner à son fils une inconnue qui n'a rien? Jamais.

DAVE.

A la fin qu'arrive-t-il?

GETA.

Ce qui arrive? Il y a un parasite nommé Phormion, homme effronté, qui..... (puissent les dieux le confondre)!

DAVE.

Qu'a-t-il fait?

GETA.

Il a donné le conseil que voici. « Il y a une loi qui ordonne »aux orphelines de se marier à leurs plus proches parens. »Cette même loi ordonne aux plus proches parens de les »épouser. Je vous dirai le cousin de cette fille. Je vous ferai

Ego te cognatum dicam, et tibi scribam dicam:
Paternum amicum me assimulabo virginis:
Ad judices veniemus: qui fuerit pater,
Quae mater, qui cognata tibi sit; omnia haec
Confingam: quod erit mihi bonum, atque commodum[4].
Quum tu horum nihil refelles, vincam scilicet.
Pater aderit. Mihi paratae lites. Quid mea?
Illa quidem nostra erit.

DAVUS.

Jocularem audaciam!

GETA.

Persuasit homini[5]: factum est; ventum est, vincimur,
Duxit.

DAVUS.

Quid narras?

GETA.

Hoc quod audis.

DAVUS.

O Geta,
Quid te futurum est?

GETA.

Nescio hercle. Unum hoc scio:
Quod fors feret, feremus aequo animo.

DAVUS.

Placet:
Hem, istuc viri est officium.

GETA.

In me omnis spes mihi est.

» assigner, sous prétexte que j'étais l'ami de son père. Nous » irons devant les juges. Je lui ferai un père, une mère; je » forgerai une parenté entre vous, selon qu'il sera utile et » avantageux à ma cause. Comme vous ne réfuterez aucune » de mes allégations, je gagnerai sans peine. Votre père re- » viendra. Il me fera un procès. Que m'importe? Par provision » la fille sera à nous »

DAVE.

Plaisante effronterie?

GETA.

Il persuade notre homme. Assignation; plaidoierie; procès perdu; mariage.

DAVE.

Que me dis-tu?

GETA.

La vérité.

DAVE.

Que deviendras-tu, mon pauvre Geta?

GETA.

Je n'en sais ma foi rien. Je sais seulement que je supporterai avec courage ce que le sort m'enverra.

DAVE.

Fort bien. Voilà ce qui s'appelle un homme de cœur.

GETA.

Je n'ai d'espérance qu'en moi seul.

DAVUS.

Laudo.

GETA.

Ad precatorem adeam, credo, qui mihi
Sic oret : nunc amitte, quaeso, hunc : caeterum
Posthac si quidquam, nihil precor. Tantummodo
Non addat : ubi ego hinc abiero, vel occidito.

DAVUS.

Quid ille paedagogus[6], qui citharistriam?..
Quid rei gerit?

GETA.

Sic, tenuiter.

DAVUS.

Non multum habet
Quod det fortasse.

GETA.

Immo nihil, nisi spem meram.

DAVUS.

Pater ejus rediit, an non?

GETA.

Nondum.

DAVUS.

Quid? Senem
Quoad expectatis vostrum?

GETA.

Non certum scio :
Sed epistolam ab eo allatam esse audivi modo,
Et ad portitores esse delatam. Hanc petam.

DAVE.

Je t'approuve.

GETA *(avec ironie)*.

Je le crois bien ; j'irais chercher un intercesseur, qui viendrait supplier pour moi, et qui dirait : pour cette fois-ci pardonnez-lui, je vous prie ; mais si par la suite il fait la moindre faute, je ne demande plus de grâce. Encore, pourvu qu'il n'ajoutât pas : quand je serai parti, tuez-le si vous voulez.

DAVE.

Et ton pédagogue avec sa chanteuse ? Comment vont ses affaires ?

GETA.

Comme ça, tout doucement.

DAVE.

Il n'a peut-être pas beaucoup à donner.

GETA.

Rien du tout que de belles promesses.

DAVE.

Son père est-il de retour, ou non ?

GETA.

Pas encore.

DAVE.

Et votre bonhomme, quand revient-il ?

GETA.

Nous ne savons pas au juste. Mais je viens d'apprendre qu'il est arrivé une lettre de lui ; on l'a portée à la douane (4), je vais la chercher.

DAVUS.

Numquid, Geta, aliud me vis?

GETA.

Ut bene sit tibi.

Puer, heus : nemon' huc prodit? Cape, da hoc Dorcio.

SCENA III.

ANTIPHO, PHEDRIA.

ANTIPHO.

ADEON' rem redisse[1], ut qui mihi consultum optume velit esse,

Phedria, patrem ut extimescam, ubi in mentem ejus adventi venit?

Quod ni fuissem incogitans, ita eum expectarem, ut par fuit.

PHEDRIA.

Quid istuc est?

ANTIPHO.

Rogitas! qui tam audacis facinoris mihi conscius sis?

Quod utinam ne Phormioni[2] id suadere in mentem incidisset,

Neu me cupidum eo impulisset, quod mihi principium est mali.

DAVE.

Tu ne desires plus rien, Geta?

GETA.

Que tu te portes bien. *(Se tournant vers la maison.)* Holà, petit garçon... Comment, personne ne sort? *(Au petit valet, qui est sorti.)* Tiens, donne cela à Dorcion.

SCÈNE III.

ANTIPHON, PHEDRIA.

ANTIPHON.

En être au point, Phedria, de ne pouvoir sans frayeur penser au retour d'un père qui m'aime si tendrement. Sans mon imprudence je l'attendrais avec les sentiments d'un fils.

PHEDRIA.

Mais qu'avez-vous?

ANTIPHON.

Pouvez-vous me le demander, vous qui êtes complice de ma témérité? Plût aux dieux que jamais Phormion n'eût songé à me donner ce conseil, et que, pour servir ma passion, il ne m'eût pas jeté dans un mariage qui est la source de mes malheurs! Je ne l'aurais pas possédée; j'en aurais

Non potitus essem : fuisset tum illos mihi aegre aliquot dies.

At non quotidiana cura haec angeret animum.

PHEDRIA.

Audio.

ANTIPHO.

Dum expecto, quam mox veniat, qui adimat hanc mihi consuetudinem.

PHEDRIA.

Aliis, quia defit quod amant, aegre est : tibi, quia superest, dolet.

Amore abundas, Antipho.

Nam tua quidem hercle certe vita haec expetunda optandaque est.

Ita me di bene ament, ut mihi liceat tamdiu, quod amo frui;

Jam depacisci morte cupio[3]. Tu conjicito caetera,

Quid ex hac inopia nunc capiam, et quid tu ex istac copia.

Ut ne addam[4], quod sine sumptu ingenuam, liberalem nactus es :

Quod habes, ita ut voluisti, uxorem sine mala fama : palam

Beatus : ni unum hoc desit, animus qui modeste istaec ferat.

Quod si tibi res sit cum eo lenone, quocum mihi est, tum sentias.

Ita plerique ingenio sumus omnes, nostri nosmet poenitet.

ANTIPHO.

At tu mihi contra nunc videre fortunatus, Phedria,

souffert pendant quelques jours, mais je n'aurais pas le cœur tourmenté d'une inquiétude continuelle....

PHEDRIA.

J'entends.

ANTIPHON *(continuant)*.

Dans l'attente d'un père, qui va venir au premier moment m'arracher un bonheur auquel je suis accoutumé.

PHEDRIA.

Les autres se désolent d'être privés de l'objet de leur tendresse. Pour vous, la possession vous afflige. Vous êtes trop heureux en amour, Antiphon. Votre sort est en vérité bien digne d'envie. Puissent les dieux m'être assez favorables pour me traiter aussi bien ! Je mourrais volontiers à ce prix. Par là jugez du reste. Jugez combien je suis accablé des rigueurs de l'amour, et combien ses faveurs doivent vous combler de joie. Je n'ajouterai pas que, sans aucune dépense, vous avez trouvé une personne libre et bien née ; que vous avez, comme vous l'avez désiré, une femme sur qui la médisance n'a point de prise. Votre bonheur est visible. Il n'y manque qu'une seule chose ; un cœur capable de le bien goûter. Si, comme moi, vous aviez à faire à mon marchand d'esclaves, vous verriez alors. Voilà comme nous sommes tous. Jamais contents de notre sort.

ANTIPHON.

C'est vous, au contraire, Phedria, qui me paraissez heureux. Vous êtes encore le maître de prendre le parti qu'il

Cui de integro est potestas etiam consulendi, quid velis,
Retinere, amare, amittere. Ego in eum incidi infelix locum,
Ut neque mihi ejus sit amittendi, nec retinendi copia.
Sed quid hoc est? Videon' ego Getam currentem huc advenire?
Is est ipsus. Hei timeo miser, quam hic nunc mihi nuntiet rem.

SCENA IV.

GETA, ANTIPHO, PHEDRIA.

GETA.

NULLUS es, Geta, nisi jam aliquod tibi consilium celere reppereris:
Ita nunc imparatum subito tanta te impendent mala:
Quae neque uti devitem scio, neque quomodo me inde extraham.
Nam non potest coelari nostra diutius jam audacia:
Quae si non astu providentur', me aut herum pessumdabunt.

ANTIPHO.

Quidnam ille commotus venit?

GETA.

Tum, temporis mihi punctum ad hanc rem est. Herus adest.

vous plaira. Vous pouvez serrer ou briser vos nœuds. Et moi, malheureux, je suis réduit au point de ne pouvoir ni quitter, ni conserver l'objet de ma tendresse. Mais, qu'est-ce que ceci? N'est-ce pas Geta que je vois accourir ici? C'est lui-même. Ah, malheureux! que je redoute ce qu'il va m'annoncer!

SCÈNE IV.

GETA, ANTIPHON, PHEDRIA.

GETA *(sans apercevoir Antiphon et Phedria).*

Te voila perdu, Geta, si tu ne trouves au plus vite quelqu'expédient. Un orage de malheurs imprévus va crever sur ta tête. Je ne sais, ni comment les éviter, ni comment en sortir. On ne peut pas cacher plus long-temps notre effronterie. Si quelque ruse ne nous tire d'affaire, c'en est fait de mon maître ou de moi.

ANTIPHON *(à Phedria).*

Pourquoi vient-il si troublé?

GETA *(toujours sans apercevoir Antiphon et Phedria).*

Je n'ai qu'un instant pour dresser mes batteries. Le bonhomme est arrivé.

ANTIPHO.

Quid istuc mali est?

GETA.

Quod quom audierit, quod ejus remedium inveniam iracundiae?

Loquarne? incendam. Taceam? instigem. Purgem me? laterem lavem[2].

Eheu me miserum! quom mihi paveo, tum Antipho me excruciat animi:

Ejus me miseret: ei nunc timeo: is nunc me retinet. Nam absque eo esset,

Recte ego mihi vidissem, et senis essem ultus iracundiam:

Aliquid convasassem, atque hinc me conjicerem protinus in pedes.

ANTIPHO.

Quam hic fugam, aut furtum parat?

GETA.

Sed ubi Antiphonem repperiam? Aut qua quaerere insistam via?

PHEDRIA.

Te nominat.

ANTIPHO.

Nescio quod magnum hoc nuntio expecto malum.

PHEDRIA.

Ah! sanusne es?

GETA.

Domum ire pergam: ibi plurimum est.

ANTIPHON *(à Phedria)*.

Quel est donc ce malheur ?

GETA *(à part)*.

Quand il saura notre équipée, comment apaiser sa colère ? Lui parler ? je l'enflammerais. Me taire ? je l'aigrirais. Chercher à me disculper ? ce serait parler à un sourd. Que je suis malheureux ! Outre que je tremble pour moi-même, Antiphon me déchire le cœur. Il me fait pitié ; c'est pour lui que je crains ; c'est lui qui me retient. Si ce n'était lui, j'aurais bientôt pris mon parti, et bravé la colère du bonhomme. Je ferais ma main, et haut le pied.

ANTIPHON.

Pourquoi menace-t-il de nous voler et de s'enfuir ?

GETA *(toujours à part)*.

Mais où trouver Antiphon ? De quel côté le chercher ?

PHEDRIA.

Il parle de vous.

ANTIPHON.

Je ne sais pas ce que c'est ; mais j'attends de ce messager l'annonce d'un grand malheur.

PHEDRIA.

Est-ce que vous rêvez ?

GETA *(en s'en allant)*.

Je m'en vais à la maison. Il n'en sort guère.

PHEDRIA.

Revocemus
Hominem.

ANTIPHO.

Sta ilico.

GETA.

Hem!
Satis pro imperio, quisquis es.

ANTIPHO.

Geta.

GETA.

Ipse est, quem volui obviam.

ANTIPHO.

Cedo, quid portas, obsecro? Atque id, si potes, verbo expedi.

GETA.

Faciam.

ANTIPHO.

Eloquere.

GETA.

Modo apud portum?

ANTIPHO.

Meumne?

GETA.

Intellexti.

ANTIPHO.

Occidi.

GETA.

Hem!

PH'EDRIA.

Rappelons notre homme.

ANTIPHON.

Alte-là.

GETA.

Ah, ah, qui que vous soyez, vous avez le commandement assez beau.

ANTIPHON.

Geta.

GETA *(se retournant)*.

C'est celui que je cherchais.

ANTIPHON.

Quelles nouvelles m'apportes-tu ? Dis, je te prie, et si tu peux, en un seul mot.

GETA.

Je le ferai.

ANTIPHON.

Parle.

GETA.

Tout à l'heure au port.....

ANTIPHON *(l'interrompant)*.

Le mien ?

GETA.

Vous l'avez deviné.

ANTIPHON.

Je suis mort.

GETA.

Quoi ?

ANTIPHO.

Quid agam?

PHEDRIA.

Quid ais?

GETA.

Hujus patrem vidisse me[3], patruum tuum.

ANTIPHO.

Nam quod ego huic nunc subito exitio remedium inveniam miser?
Quod si eo meae fortunae redeunt[4], Phanium, abs te ut distrahar,
Nulla 'st mihi vita expetenda.

GETA.

Ergo istaec quom ita sint, Antipho,
Tanto magis te advigilare aequum est. Fortes fortuna adjuvat.

ANTIPHO.

Non sum apud me.

GETA.

Atqui opus est nunc, quom maxime, ut sis, Antipho:
Nam si senserit te timidum pater esse, arbitrabitur
Commeruisse culpam.

PHEDRIA.

Hoc verum est.

ANTIPHO.

Non possum immutarier.

GETA.

Quid faceres, si aliud gravius tibi nunc faciundum foret?

ANTIPHON.

Que devenir?

PHEDRIA *(à Geta)*.

Que dis-tu?

GETA *(avec humeur à Phedria)*.

Je dis que je viens de voir le père d'Antiphon que voilà, votre oncle.

ANTIPHON.

Mais quel remède trouverais-je à un malheur aussi subit? Ma chère Phanie, s'il faut que le sort nous sépare, la vie n'a plus d'attraits pour moi.

GETA.

Puisqu'il en est ainsi, Antiphon, vous devez redoubler de vigilance. La fortune aide les gens de cœur.

ANTIPHON.

Je ne me possède pas.

GETA.

Il faut pourtant vous posséder plus que jamais, Antiphon. Si votre père s'aperçoit que vous tremblez, il vous croira coupable.

PHEDRIA.

Cela est vrai.

ANTIPHON.

Je ne saurais me refondre.

GETA.

Et s'il fallait faire quelque chose de plus difficile?

ANTIPHO.

Quom hoc non possum, illud minus possem.

GETA.

Hoc nihil est, Phedria : ilicet[5].
Quid hic conterimus operam frustra? Quin abeo?

PHAEDRIA.

Et quidem ego.

ANTIPHO.

Obsecro,
Quid si assimulabo? Satin' est[6]?

GETA.

Garris.

ANTIPHO.

Voltum contemplamini : hem,
Satin' sic est?

GETA.

Non.

ANTIPHO.

Quid si sic?

GETA.

Propemodum.

ANTIPHO.

Quid si sic?

GETA.

Sat est.
Hem istuc serva : et verbum verbo, par pari ut respondeas,
Ne te iratus suis saevidicis dictis protelet.

ANTIPHON.

Puisque je ne saurais faire ce que tu veux, je pourrais encore moins quelque chose de plus difficile.

GETA *(à Phedria).*

Il n'y a rien à faire, Phedria : partons. Pourquoi perdre ici notre peine ? Pour moi, je m'en vais.

PHEDRIA.

Et moi aussi.

ANTIPHON.

Je vous prie. Si je jouais l'intrépide ? Serait-ce bien ainsi ?

GETA *(d'un air mécontent).*

Vous badinez.

ANTIPHON.

Examinez mon air. Hé bien, est-ce assez ?

GETA.

Non.

ANTIPHON.

Et de cette manière-là ?

GETA.

A peu près.

ANTIPHON.

Et de celle-ci ?

GETA.

Fort bien. Gardez cette contenance. Réponse à chaque mot, et sur le ton qu'il aura pris, de peur que dans sa colère il ne vous renverse dès le premier choc par ses duretés.

ANTIPHO.

Scio.

GETA.

Vi coactum te esse invitum[7], lege, judicio. Tenes?
Sed quis hic est senex, quem video in ultima platea?

ANTIPHO.

Ipsus est:
Non possum adesse.

GETA.

Ah! quid agis? Quo abis, Antipho? Mane.
Mane, inquam.

ANTIPHO.

Egomet me novi, et peccatum meum:
Vobis commendo Phanium, et vitam meam.

SCENA V[a].

PHEDRIA, GETA.

PHEDRIA.

Geta, quid nunc fiet?

GETA.

Tu jam lites audies:
Ego plectar pendens, nisi quid me fefellerit.
Sed quod modo hic nos Antiphonem monuimus,
Id nosmetipsos facere oportet, Phedria.

ANTIPHON.

J'entends.

GETA.

Vous avez été forcé, malgre vous, par la loi, par la sentence, Entendez-vous? *(Se retournant.)* Mais quel est ce vieillard que j'aperçois dans le fond de la place?

TIPHON.

C'est lui. Je ne puis soutenir sa présence.

GETA.

Ah! que faites-vous? Où allez-vous, Antiphon? Restez, restez, vous dis-je.

ANTIPHON.

Je me connais; je sens toute ma faute; je vous récommande Phanie et mes jours. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

PHEDRIA, GETA.

PHEDRIA.

GETA, qu'allons-nous faire?

GETA.

Vous allez recevoir une réprimande, et moi les étrivières, ou je serais bien trompé. Mais les conseils que nous donnions tout à l'heure à votre cousin, il faudrait les suivre nous-mêmes Phedria.

PHEDRIA.

Aufer mihi, oportet : quin tu, quod faciam impera.

GETA.

Meministin' olim ut fuerit vostra oratio,
In re incipiunda ad defendendam noxiam?
Justam illam causam, facilem, vincibilem, optumam?

PHEDRIA.

Memini.

GETA.

Hem, nunc ipsa est opus ea : aut, si quid potest
Meliore, et callidiore.

PHEDRIA.

Fiet sedulo.

GETA.

Nunc prior adito tu : ego in insidiis hic ero[2]
Succenturiatus, si quid deficies.

PHEDRIA.

Age.

PHEDRIA.

Laisse-moi ton *il faudrait*, ordonne plutôt ce que je dois faire.

GETA.

Vous souvient-il de ce que vous disiez autrefois pour vous disculper, lorsque vous commençâtes cette affaire? Que la cause de cette fille était juste, claire, imperdable et très-bonne?

PHEDRIA.

Je m'en souviens.

GETA.

Et bien, voilà les raisons qu'il faut apporter aujourd'hui; ou de meilleures et de plus subtiles encore, s'il est possible.

PHEDRIA.

Je ferai de mon mieux.

GETA.

Allez engager le combat. Je serai ici en embuscade, prêt à vous soutenir si vous pliez.

PHEDRIA.

Soit.

SCENA VI.

DEMIPHO, GETA, PHEDRIA.

DEMIPHO.

ITANE tandem uxorem duxit Antipho injussu meo!
Nec meum imperium : age, mitto imperium : non simultatem meam
Revereri saltem? Non pudere? O facinus audax! O Geta Monitor!

GETA.

Vix tandem.

DEMIPHO.

Quid mihi dicent? Aut quam causam reperient? Demiror.

GETA.

Atqui reperi jam : aliud cura.

DEMIPHO.

Anne hoc dicent mihi,
Invitus feci, lex coegit? Audio, et fateor.

GETA.

Placet.

DEMIPHO.

Verum scientem, tacitum, causam tradere adversariis : Etiamne id lex coegit?

SCÈNE VI.

DEMIPHON, GETA, PHEDRIA.

DEMIPHON *(sans apercevoir Phedria et Geta)*.

Voila donc Antiphon marié sans mon consentement? N'avoir pas respecté mon autorité; mais laissons là mon autorité; n'avoir pas au moins redouté ma colère? n'avoir pas de honte? Ah, quelle audace! Ah, Geta, bon conseiller!

GETA *(à Phedria)*.

A la fin m'y voilà.

DEMIPHON.

Que me diront-ils? Quelle excuse trouveront-ils? J'en suis inquiet.

GETA *(à part)*.

L'excuse est déja trouvée. Inquiétez-vous d'autre chose.

DEMIPHON.

Me dira-t-il : J'ai fait ce mariage malgré moi? La loi m'y a contraint. J'entends cela, j'en conviens.

GETA.

Bon.

DEMIPHON.

Mais, contre sa propre connaissance, sans rien répondre, donner gain de cause à son adversaire, y a-t-il été contraint par la loi?

PHEDRIA.

Illud durum[r].

GETA.

Ego expediam : sine.

DEMIPHO.

Incertum 'st quid agam[s]; quia praeter spem, atque incredibile hoc mihi obtigit :

Ita sum irritatus, animum ut nequeam ad cogitandum instituere.

Quamobrem omnes, quom secundae res sunt maxime, tum maxime

Meditari secum oportet, quo pacto advorsam aerumnam ferant :

Pericla, damna, exilia. Peregre rediens semper cogitet,

Aut filii peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiae.

Communia esse haec : fieri posse : ut ne quid animo sit novum.

Quidquid praeter spem eveniat, omne id deputare esse in lucro.

GETA.

O Phedria, incredibile est quantum herum anteeo sapientia.

Meditata mihi sunt omnia mea incommoda. Herus si redierit,

Molendum usque in pistrino : vapulandum : habendae compedes :

Opus ruri faciundum. Horum nihil quidquam accidet animo novum.

PHEDRIA.

Voilà l'embarras.

GETA.

Je vous en tirerai, laissez-moi faire.

DEMIPHON.

Je ne sais quel parti prendre, parce que je n'ai jamais ni prévu ni imaginé ce qui m'arrive. Ma colère est si violente, qu'elle m'ôte toute réflexion. Voilà pourquoi tous les hommes devraient, dans la plus grande prospérité, songer comment ils supporteront les revers et les chagrins, les dangers, les pertes, l'exil. Un père de famille qui revient de voyage, devrait s'attendre à trouver son fils dérangé, sa femme morte, sa fille malade; se dire que ces accidents sont communs, qu'ils ont pu lui arriver. Avec cette prévoyance, rien ne l'étonnerait. Les malheurs dont il serait exempt, contre son attente, il les regarderait comme autant de gagné.

GETA *(à Phedria)*.

O Phedria, il est incroyable combien je suis plus sage que mon maître. J'ai déjà passé en revue toutes les infortunes dont je suis menacé. Au retour de mon maître, me suis-je dit, on m'enverra, pour le reste de mes jours, tourner la meule du moulin; je recevrai les étrivières; je serai chargé de chaînes; je serai condamné à travailler aux champs. Aucun de ces malheurs ne m'étonnera. Ceux dont je serai exempt, contre mon attente, je les regarderai comme autant de gagné. Mais

Quidquid praeter spem eveniet, omne id deputabo esse in lucro.

Sed quid cessas hominem adire, et blande in principio alloqui?

DEMIPHO.

Phedriam mei fratris video filium mihi ire obviam.

PHEDRIA.

Mi patrue, salve.

DEMIPHO.

Salve. Sed ubi est Antipho?

PHEDRIA.

Salvum advenire...

DEMIPHO.

Credo : hoc responde mihi.

PHEDRIA.

Valet : hic est. Sed satin' omnia ex sententia...?

DEMIPHO.

Vellem quidem.

PHEDRIA.

Quid istuc?

DEMIPHO.

Rogitas, Phedria?

Bonas, me absente, hic confecistis nuptias.

PHEDRIA.

Eho, an id succenses nunc illi?

GETA.

O artificem probum!

DEMIPHO.

Egone illi non succenseam? Ipsum gestio

pourquoi différez-vous d'aborder notre homme ? Débutez par des propos flatteurs.

DEMIPHON.

Je vois mon neveu Phedria venir au-devant de moi.

PHEDRIA.

Bonjour, mon cher oncle.

DEMIPHON *(d'un ton brusque)*.

Bonjour. Mais où est Antiphon ?

PHEDRIA.

Votre arrivée....

DEMIPHON *(l'interrompant)*.

Je vous crois ; mais répondez-moi.

PHEDRIA.

Il se porte bien. Il est ici. Mais tout vous a-t-il réussi au gré ?.....

DEMIPHON.

Je le voudrais.

PHEDRIA *(d'un air étonné)*.

Qu'y a-t-il ?

DEMIPHON.

Pouvez-vous me faire cette question, Phedria ? Vous avez fait ici un beau mariage en mon absence.

PHEDRIA *(avec une surprise feinte)*.

Comment ! ce mariage vous mettrait-il en colère contre lui ?

GETA *(à part)*.

Qu'il joue bien son rôle ?

DEMIPHON.

Moi, je ne serais pas en colère contre lui ? Je suis impa-

Dari mihi in conspectum, nunc sua culpa ut sciat
Lenem patrem illum factum me esse acerrimum.

PHEDRIA.

Atqui nihil fecit, patrue, quod succenseas.

DEMIPHO.

Ecce autem similia omnia : omnes congruunt :
Unum cognoris, omnes noris.

PHEDRIA.

Haud ita est.

DEMIPHO.

Hic in noxa est : ille ad defendendam causam adest.
Quom ille est, hic praesto est : tradunt operas mutuas.

GETA.

Probe eorum facta imprudens depinxit senex.

DEMIPHO.

Nam ni haec ita essent, cum illo haud stares, Phedria.

PHEDRIA.

Si est, patrue, culpam ut Antipho in se admiserit,
Ex qua re minus rei foret aut famae temperans :
Non causam dico, quin, quod meritus sit, ferat.
Sed si quis forte malitia fretus sua,
Insidias nostrae fecit adolescentiae,
Ac vicit : nostrane ea culpa est, an judicum,
Qui saepe propter invidiam adimunt diviti,
Aut propter misericordiam addunt pauperi?

GETA.

Ni nossem causam, crederem vera hunc loqui.

tient de le voir. Je lui ferai connaître que le père le plus tendre est devenu, par sa faute, un père inexorable.

PHEDRIA.

Cependant, mon cher oncle, il n'a rien fait qui doive vous indisposer.

DEMIPHON.

Les voilà bien. Ils sont formés sur le même modèle, s'entendent comme larrons en foire. Connaissez-en un, vous les connaissez tous.

PHEDRIA.

Je vous demande pardon.

DEMIPHON *(continuant)*.

L'un est en faute; celui-ci vient plaider sa cause. Lorsque celui-ci a fait une sottise, l'autre est tout prêt à le défendre. Ils s'entr'aident mutuellement.

GETA *(à part)*.

Le bonhomme les a mieux dépeints qu'il ne pense.

DEMIPHON *(continuant)*.

Car, sans cela, Phedria, vous ne prendriez pas son parti.

PHEDRIA *(d'un ton sérieux et grave)*.

S'il est vrai, mon cher oncle, qu'Antiphon ait commis une faute qui puisse donner atteinte à ses intérêts, ou à sa réputation, je ne prends plus sa défense; je n'empêche pas qu'il ne soit puni comme il le mérite. Mais si un fourbe, comptant sur ses ruses, a dressé des embûches à notre jeunesse, et nous y a fait tomber; est-ce notre faute, ou celle des juges, qui souvent par envie dépouillent le riche, et donnent au pauvre par compassion?

GETA *(à part)*.

Si je ne savais l'affaire, je croirais qu'il dit la vérité.

DEMIPHO.

An quisquam judex est, qui possit noscere
Tua justa : ubi tute verbum non respondeas,
Ita ut ille fecit?

PHEDRIA.

Functus adolescentuli est
Officium liberalis. Postquam ad judices
Ventum 'st, non potuit cogitata proloqui :
Ita eum tum timidum obstupefecit pudor.

GETA.

Laudo hunc. Sed cesso adire quamprimum senem?
Here, salve : salvum te advenisse gaudeo.

DEMIPHO.

Ho!
Bone custos, salve : columen vero familiae,
Cui commendavi filium hinc abiens meum.

GETA.

Jamdudum te omnes nos accusare audio
Immerito, et me omnium horum immeritissimo.
Nam quid me in hac re facere voluisti tibi?
Servom hominem causam orare leges non sinunt :
Neque testimonii dictio est.

DEMIPHO.

Mitto omnia :
Addo istuc : imprudens timuit adolescens : sino.
Tu servus : verum si cognata est maxume,
Non fuit necesse habere; sed, id quod lex jubet,
Dotem daretis : quaereret alium virum.
Qua ratione inopem potius ducebat domum?

DEMIPHON.

Est-il un juge qui puisse connaître votre bon droit, lorsque vous ne répondez pas un mot, comme a fait mon fils?

PHEDRIA.

Défaut ordinaire aux jeunes gens bien nés. Lorsqu'il parut devant les juges, il ne put prononcer le discours qu'il avait préparé. La pudeur le rendit si timide, qu'il demeura muet.

GETA *(à part)*.

Fort bien. Mais que n'abordé-je le bonhomme? *(Haut.)* Je vous salue, mon maître : je suis charmé de vous voir de retour en bonne santé.

DEMIPHON.

Ha! bonjour, bon gouverneur, l'appui de notre famille, à qui j'avais recommandé mon fils en partant.

GETA.

Depuis fort long-temps je vous écoute nous accuser tous injustement, et moi plus injustement que personne. Car que vouliez-vous que je fisse pour votre service en cette affaire? Les lois ne permettent pas à un esclave de plaider une cause. Son témoignage n'est point reçu.

DEMIPHON.

Je passe tout cela : j'ajoute encore ; le jeune homme sans expérience a été timide; d'accord. Toi, tu es un esclave. Mais quand elle aurait été cent fois notre parente (1), il n'était pas nécessaire de l'épouser ; il fallait lui donner la dot prescrite par la loi, et qu'elle cherchât un autre mari. Au lieu de prendre ce parti, il épouse une fille qui n'a rien. Qu'avait-il donc fait de sa raison?

GETA.

Non ratio, verum argentum deerat.

DEMIPHO.

Sumeret

Alicunde.

GETA.

Alicunde! Nihil est dictu facilius.

DEMIPHO.

Postremo, si nullo alio pacto, foenore.

GETA.

Hui! dixti pulchre, siquidem quisquam crederet,
Te vivo.

DEMIPHO.

Non, non sic futurum est[3]: non potest.
Egon' illam cum illo ut patiar nuptam unum diem?
Nihil suave meritum est[4]. Hominem commonstrarier
Mihi istum volo, aut, ubi habitet, demonstrarier.

GETA.

Nempe Phormionem?

DEMIPHO.

Istum patronum mulieris.

GETA.

Jam faxo hic aderit

DEMIPHO.

Antipho ubi nunc est?

PHEDRIA.

Foris.

DEMIPHO.

Abi, Phedria: eum require, atque adduc huc.

GETA.

Ce n'était pas la raison qui lui manquait, c'était l'argent.

DEMIPHON.

Que n'en empruntait-il quelque part?

GETA.

Quelque part? Rien n'est plus facile à dire.

DEMIPHON.

Enfin, s'il n'avait pas d'autre ressource, que n'en prenait-il à usure?

GETA.

A usure est-bien dit, si quelqu'un voulait lui prêter, de votre vivant.

DEMIPHON *(avec colère)*.

Non, non, cela ne sera pas, cela n'est pas possible. Moi, je souffrirais cette femme un seul jour avec mon fils? Rien ne pourrait m'y déterminer. Je veux qu'on m'amène l'homme, ou que l'on m'indique sa demeure.

GETA.

Phormion, sans doute?

DEMIPHON.

L'homme qui protége cette fille.

GETA.

Tout à l'heure je le ferai trouver ici.

DEMIPHON.

Et Antiphon, où est-il à présent?

PHEDRIA.

Il est sorti.

DEMIPHON.

Allez, Phedria, allez le chercher, et l'amenez.

PHEDRIA.

Eo
Recta via equidem illuc.

GETA.

Nempe ad Pamphilam.

DEMIPHO.

At ego deos penates hinc salutatum domum
Divortor : inde ibo ad forum, atque aliquot mihi
Amicos advocabo, ad hanc rem qui adsient,
Ut ne imparatus sim, quom adveniat Phormio.

PHEDRIA.

Je m'en vais par le plus court chemin.

GETA *(à part)*.

Oui, chez la chanteuse.

DEMIPHON.

Et moi, j'entre au logis pour saluer mes dieux pénates; de là j'irai à la place; je prierai quelques amis de venir m'aider dans cette affaire. Je veux être préparé, lorsque Phormion arrivera.

ACTUS II.

SCENA PRIMA[1].

PHORMIO, GETA.

PHORMIO.

ITANE patris ais conspectum veritum hinc abisse?

GETA.

Admodum.

PHORMIO.

Phanium relictam solam?

GETA.

Sic.

PHORMIO.

Et iratum senem?

GETA.

Oppido.

PHORMIO.

Ad te summa solum, Phormio, rerum redit.
Tute hoc intristi[2], tibi omne est exedendum: accingere.

GETA.

Obsecro te.

PHORMIO.

Si rogabit...

GETA.

In te spes est.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, GETA.

PHORMION.

Que me dis-tu ? Antiphon n'a pu soutenir la présence de son père ! Il a pris la fuite !

GETA.

Et promptement.

PHORMION.

Il a laissé Phanie seule !

GETA.

Oui.

PHORMION.

Et le bonhomme est en colère !

GETA.

Très-fort.

PHORMION *(se parlant à lui-même).*

Allons, Phormion, te voilà chargé de tout. Tu as fait la pilule, il faut que tu l'avales : prépare-toi.

GETA *(à Phormion).*

Je vous conjure.

PHORMION *(sans écouter Geta, dit en méditant).*

S'il demande....

GETA.

Toute notre espérance est en vous.

PHORMIO.

Eccere.

Quid si reddet...

GETA.

Tu impulisti.

PHORMIO.

Sic opinor...

GETA.

Subveni.

PHORMIO.

Cedo senem : jam instructa sunt mihi in corde consilia omnia.

GETA.

Quid ages?

PHORMIO.

Quid vis, nisi ut maneat Phanium, atque ex crimine hoc Antiphonem eripiam, atque in me omnem iram derivem senis?

GETA.

O vir fortis, atque amicus! Verum hoc saepe, Phormio, Vereor, ne istaec fortitudo in nervum erumpat denique[3].

PHORMIO.

Ah,

Non ita est : factum est periclum : jam pedum visa est via.
Quot me censes homines jam deverberasse usque ad necem
Hospites, tum cives? Quo magis novi, tanto saepius.
Cedo dum, en unquam injuriarum audisti mihi scriptam dicam?

GETA.

Quid istuc?

PHORMION.

J'ai ma réponse. Mais s'il réplique....

GETA.

C'est vous qui nous avez poussés à ce mariage.

PHORMION.

Je crois que de cette manière....

GETA.

Secourez-nous.

PHORMION.

Livre-moi le bonhomme. Toutes mes batteries sont dressées dans ma tête.

GETA.

Que ferez-vous ?

PHORMION.

Que veux-tu ? N'est-ce pas que Phanie vous reste, que je disculpe Antiphon, et que j'attire sur moi toute la colère du vieillard ?

GETA.

O le brave homme ! le bon ami ! Mais Phormion, à force de tendre l'arc, vous pourriez bien rompre la corde. Quelquefois j'en ai peur.

PHORMION.

Ah ! il n'y a rien à craindre. Je n'en suis pas à mon apprentissage. Je suis un routier. Combien crois-tu que j'aie déjà assommé de gens, tant citoyens qu'étrangers ? Mieux je sais mon métier, plus souvent je l'exerce. Dis-moi, as-tu jamais entendu dire qu'on ait rendu plainte contre moi ?

GETA.

Et pourquoi cela ?

PHORMIO.

Quia non rete accipitri tenditur, neque milvio,
Qui male faciunt nobis: illis qui nihil faciunt, tenditur:
Quia enim in illis fructus est, in illis opera luditur.
Aliis aliunde est periclum, unde aliquid abradi potest:
Mihi sciunt nihil esse. Dices, ducent damnatum domum.
Alere nolunt hominem edacem. Et sapiunt, mea quidem sententia,
Pro maleficio, si beneficium summum nolunt reddere.

GETA.

Non postest satis pro merito ab illo tibi referri gratia.

PHORMIO.

Immo enim nemo satis pro merito gratiam regi refert.
Ten' asymbolum venire, unctum atque lautum e balneis,
Otiosum ab animo: quum ille et cura, et sumptu absumitur,
Dum tibi sit quod placeat: ille ringitur, tu rideas:
Prior bibas, prior decumbas: coena dubia apponitur[4]...

GETA.

Quid istuc verbi est?

PHORMIO.

Ubi tu dubites quid sumas potissimum.
Haec, cum rationem ineas, quam sint suavia[5], et quam cara sint;
Ea qui praebet, non tu hunc habeas plane praesentem deum?

GETA.

Senex adest: vide quid agas. Prima coitio est acerrima.
Si eam sustinueris, postilla jam, ut lubet ludas licet.

PHORMION.

Parce qu'on ne tend point de filets à l'épervier, ni au milan, qui sont des oiseaux malfaisants; et qu'on en tend à ceux qui ne font aucun mal : on peut gagner quelque chose avec ceux-ci; avec les autres, peine perdue. Il y a des risques pour ceux dont on peut tirer quelque chose; moi, on sait que je n'ai rien. Tu me diras : *vous leur serez adjugé, ils vous emmeneront chez eux.* Ils ne voudront pas nourrir un mangeur tel que moi. Et à mon avis, ils ont raison de ne pas me rendre le plus grand des services, pour le mal que je leur aurai fait.

GETA.

Jamais Antiphon ne pourra dignement reconnaître ce que vous faites pour lui.

PHORMION.

Ce sont au contraire les bienfaits de ceux qui nous reçoivent à leur table, qu'on ne peut jamais dignement reconnaître. Arriver sans payer, être parfumé, baigné, avoir l'esprit bien tranquille, tandis que le maître se tourmente, et se ruine pour vous servir des mets qui vous plaisent. Il enrage, et vous ne songez qu'à rire. On vous donne à boire le premier; on vous fait asseoir le premier; on vous sert un repas douteux.....

GETA *(l'interrompant).*

Que veut dire ce mot?

PHORMION.

Un repas où l'on doute à quels mets donner la préférence. Si tu fais attention combien tout cela est agréable, combien tout cela coûte, ne regarderas-tu pas celui qui régale ainsi, comme une divinité bienfaisante?

GETA.

Voici le bonhomme, prenez garde à vous. Le premier choc est le plus rude. Si vous le soutenez, vous le jouerez ensuite par-dessous la jambe.

SCENA II.

DEMIPHO, GETA, PHORMIO, HEGIO, CRATINUS, CRITO.

DEMIPHO.

En unquam cuiquam contumeliosius
Audistis' factam injuriam, quam haec est mihi?
Adeste, quaeso.

GETA.

Iratus est.

PHORMIO.

Quin tu hoc age. St.
Jam ego hunc agitabo. Pro deum immortalium!
Negat Phanium esse hanc sibi cognatam Demipho?
Hanc Demipho negat esse cognatam?

GETA.

Negat.

PHORMIO.

Neque ejus patrem se scire qui fuerit?

GETA.

Negat.

DEMIPHO.

Ipsum esse opinor, de quo agebam. Sequimini.

SCÈNE II.

DEMIPHON, GETA, PHORMION, HÉGION, CRATINUS, CRITON.

DEMIPHON *(à Hégion, Cratinus et Criton).*

A-T-ON jamais fait à qui que ce soit un affront plus sanglant que celui que j'ai reçu? Secourez-moi, je vous prie.

GETA *(à Phormion).*

Il est en colère.

PHORMION *(bas à Geta).*

Paix, tais-toi. Je vais le mener bon train. *(Très-haut.)* Grands dieux! Demiphon soutient que Phanie n'est pas sa cousine? Il ose soutenir qu'elle n'est pas sa cousine?

GETA *(faisant semblant de ne point voir son maître).*

Sans doute.

PHORMION *(continuant).*

Et qu'il ne connaissait pas son père?

GETA.

Sans doute.

DEMIPHON *(à ses amis).*

C'est, je crois, celui dont je vous parlais. Suivez-moi.

PHORMIO.

Nec Stilphonem ipsum scire qui fuerit?

GETA.

Negat.

PHORMIO.

Quia egens relicta est misera, ignoratur parens:
Negligitur ipsa. Vide avaritia quid facit!

GETA.

Si herum insimulabis avaritiae, male audies.

DEMIPHO.

O audaciam! Etiam me ultro accusatum advenit?

PHORMIO.

Nam jam adolescenti nihil est quod succenseam[2],
Si illum minus norat: quippe homo jam grandior,
Pauper, cui opera vita erat, ruri fere
Se continebat: ibi agrum de nostro patre
Colendum habebat, saepe interea mihi senex
Narrabat, se hunc negligere cognatum suum;
At quem virum! quem ego viderim in vita optumum.

GETA.

Videas te, atque illum, ut narras[3].

PHORMIO.

Abi in malam crucem:
Nam ni ita eum exisitimassem, numquam tam graves
Ob hanc inimicitias caperem in vostram familiam,
Quam is aspernatur nunc tam illiberaliter.

GETA.

Pergin' hero absenti male loqui, impurissume?

PHORMION.

Et qu'il ne connaissait pas Stilphon?

GETA.

Sans doute.

PHORMION *(moins vivement, avec un ton de compassion).*

Parce que la malheureuse est restée pauvre, on ne connaît plus son père; on la méprise. Voyez ce que fait l'avarice!

GETA *(avec colère).*

Si tu accuses mon maître d'avarice, tu te feras dire des choses qui ne te plairont pas.

DEMIPHON *(à ses amis).*

O l'effronté! De lui-même ne vient-il pas encore m'accuser?

PHORMION.

Pour le jeune homme, j'aurais tort de lui en vouloir de ce qu'il ne l'a pas connu : car c'était un homme fort âgé, un homme pauvre, qui vivait de son travail, et demeurait presque toujours à la campagne. Il y labourait un champ qu'il tenait de mon père : ce vieillard me disait souvent que son cousin le méprisait. *(Avec emphase.)* Quel homme cependant! le plus honnête homme que j'aie vu de ma vie.

GETA.

On verrait que toi et lui, à t'entendre....

PHORMION.

Va-t-en au diable. Si je ne l'avais pas cru aussi honnête homme, je ne me serais jamais exposé à toute l'inimitié de votre famille, en protégeant sa fille, que ton maître méprise si indignement.

GETA.

Continueras-tu, misérable, de mal parler de mon maître en son absence?

PHORMIO.

Dignum autem hoc illo est.

GETA.

Ain' tandem, carcer?

DEMIPHO.

Geta...

GETA.

Bonorum extortor, legum contortor.

DEMIPHO.

Geta.

PHORMIO.

Responde.

GETA.

Quis homo est? Ehem.

DEMIPHO.

Tace.

GETA.

Absenti tibi
Te indignas, seque dignas contumelias
Numquam cessavit dicere hodie.

DEMIPHO.

Ohe, desine.
Adolescens, primum abs te hoc bona vènia peto,
Si tibi placere potis est, mihi ut respondeas:
Quem amicum tuum ais fuisse istum? Explana mihi,
Et qui cognatum me sibi esse diceret.

PHORMIO.

Proinde expiscare, quasi non nosses[4].

PHORMION.

Je le traite comme il le mérite.

GETA.

Tu dis enfin, scélérat?

DEMIPHON *(appelant Geta).*

Geta.

GETA *(sans répondre à Demiphon).*

Escroc, faussaire.

DEMIPHON.

Geta.

PHORMION *(bas).*

Réponds-lui.

GETA *(se retournat vers Demiphon).*

Qui est-ce qui?.... Ah.

DEMIPHON.

Tais-toi.

GETA.

D'aujourd'hui, pendant votre absence, il n'a cessé de vomir contre vous des injures qui lui conviennent bien mieux qu'à vous.

DEMIPHON *(à Geta).*

Allons, en voilà assez. *(A Pharmion, avec une douceur contrainte et ironique.)* Jeune homme, je vous prie d'abord, sous votre bon plaisir, si cela peut vous être agréable, de vouloir bien me répondre. Quel était cet homme que vous dites avoir été votre ami? Expliquez-moi un peu cela, et comment il prétendait être mon parent.

PHORMION *(à Demiphon).*

Venez donc me tirer les vers du nez, comme si vous ne l'aviez pas connu.

DEMIPHO.

Nossem?

PHORMIO.

Ita.

DEMIPHO.

Ego me nego: tu, qui ais, redige in memoriam.

PHORMIO.

Eho! Tu sobrinum tuum non noras?

DEMIPHO.

Enicas:

Dic nomen.

PHORMIO.

Nomen? Maxume.

DEMIPHO.

Quid nunc taces?

PHORMIO.

Perii hercle! Nomen perdidi.

DEMIPHO.

Hem, quid ais?

PHORMIO.

Geta,

Si meministi id quod olim dictum est, subjice. Hem! Non dico. Quasi non noris, tentatum advenis.

DEMIPHO.

Egone autem tento?

GETA.

Stilpho.

DEMIPHON.

Moi, je l'ai connu ?

PHORMION.

Assurément.

DEMIPHON.

Je soutiens, moi, que je ne l'ai pas connu. Vous qui assurez le contraire, faites m'en ressouvenir.

PHORMION *(d'un air étonné).*

Comment ! vous ne connaissiez pas votre cousin ?

DEMIPHON.

Vous m'impatientez. Dites-moi son nom.

PHORMION.

Son nom ? Très-volontiers.

DEMIPHON *(après avoir un peu attendu).*

Que ne le dites-vous ?

PHORMION *(tout bas).*

Ma foi, je suis perdu. Ce nom m'est échappé.

DEMIPHON.

Hé bien, que dites-vous ?

PHORMION *(bas à Geta).*

Geta, si tu te souviens de ce nom que je disais tantôt, souffle-le moi. *(Haut à Demiphon.)* Non, je ne veux pas le dire. Vous venez me sonder pour faire croire que vous ne l'avez pas connu.

DEMIPHON.

Moi, je viens vous sonder ?

GETA *(tout bas à Phormion).*

Stilphon.

PHORMIO.

Atque adeo quid mea?
Stilpho est.

DEMIPHO.

Quem dixti?

PHORMIO.

Stilphonem, inquam, noveras?

DEMIPHO.

Neque ego illum noram: neque mihi cognatus fuit
Quisquam isthoc nomine.

PHORMIO.

Itane? Non te horum pudet?
At si talentum rem reliquisset decem.

DEMIPHO.

Di tibi male faciant!

PHORMIO.

Primus esses memoriter
Progeniem vostram usque ab avo atque atavo proferens.

DEMIPHO.

Ita ut dicis[5]. Ego tum si advenissem, qui mihi
Cognata ea esset, dicerem. Itidem tu face.
Cedo, qui est cognata?

GETA.

Eu, noster! recte: heus tu, cave.

PHORMIO.

Dilucide expedivi, quibus me oportuit
Judicibus. Tum si id falsum fuerat, filius
Cur non refellit?

PHORMION *(à Demiphon).*

Au reste, que m'importe? Il s'appelait Stilphon.

DEMIPHON.

Comment dites-vous?

PHORMION.

Stilphon, vous dis-je, le connaissiez-vous?

DEMIPHON.

Jamais je ne l'ai connu, jamais je n'eus aucun parent de ce nom.

PHORMION.

Jamais? N'avez-vous pas de honte? Ah! s'il avait laissé une succession de dix talents....

DEMIPHON.

Que les dieux te confondent!

PHORMION *(continuant).*

Vous seriez le premier à venir nous expliquer sur le bout du doigt toute votre généalogie, depuis votre aïeul, votre bisaïeul.

DEMIPHON.

Vous avez raison. J'expliquerais alors comment elle est ma parente. Faites la même chose, vous. Dites-moi, de quel côté est-elle ma cousine?

GETA *(à Demiphon).*

Fort bien, notre maître. *(Bas à Phormion.)* Prenez garde à vous.

PHORMION *(à Demiphon).*

J'ai expliqué tout cela clairement aux juges, comme je le devais. Si ce que j'avançais était faux, que votre fils ne me réfutait-il?

DEMIPHO.

Filium narras mihi?
Cujus de stultitia dici, ut dignum est, non potest.

PHORMIO.

At tu, qui sapiens es, magistratus adi,
Judicium de eadem causa iterum ut reddant tibi:
Quandoquidem solus regnas, et soli licet
Hic de eadem causa bis judicium adipiscier.

DEMIPHO.

Etsi mihi facta injuria 'st, verumtamen
Potius quam lites secter, aut quam te audiam:
Itidem ut cognata si sit, id quod lex jubet
Dotem dare, abduce hanc; minas quinque accipe.

PHORMIO.

Ha, ha, hae! homo suavis.

DEMIPHO.

Quid est? Num iniquum postulo?
An ne hoc quidem adipiscar ego, quod jus publicum est?

PHORMIO.

Itane tandem, quaeso? Item ut meretricem, ubi abusus sis,
Mercedem dare lex jubet ei, atque amittere? An,
Ut ne quid turpe civis in se admitteret
Propter egestatem, proximo jussa 'st dari,
Ut cum uno aetatem degeret? Quod tu vetas.

DEMIPHO.

Ita, proximo quidem: at nos unde? aut quamobrem?

PHORMIO.

Ohe,
Actum, aiunt, ne agas.

DEMIPHON.

Vous me parlez de mon fils, qui est d'une sottise au-dessus de toute expression.

PHORMION *(ironiquement)*.

Mais vous, qui êtes la sagesse en personne, allez trouver les magistrats; demandez qu'on remette cette affaire sur le bureau, puisque vous régnez seul ici, et que vous seul pouvez faire juger deux fois la même cause.

DEMIPHON.

Quoiqu'on m'ait fait une injustice, cependant, plutôt que de suivre un procès, plutôt que de vous entendre, faisons comme si elle était ma cousine. La loi fixe la dot à cinq mines, emmenez-la; je vous les donne.

PHORMION *(riant)*.

Ah, ah, ah, vous êtes un homme charmant!

DEMIPHON.

Qu'avez-vous à rire? Ma demande est-elle injuste? Quoi, je n'obtiendrai pas même ce qui est de droit commun?

PHORMION.

Comment donc enfin, je vous prie? Le droit commun vous permet-il de traiter une honnête fille comme une courtisane, de la payer et de la renvoyer? Afin que la pauvreté ne forcât point une citoyenne à se déshonorer, la loi n'a-t-elle pas voulu qu'elle épousât son plus proche parent, et qu'elle vécût avec un seul mari? Et c'est là ce que vous ne voulez pas.

DEMIPHON.

Son plus proche parent, à la bonne heure. Mais nous, de quel côté, comment sommes-nous parents?

PHORMION.

Affaire jugée, dit-on, ne doit point se plaider.

DEMIPHO.

Non agam? Immo haud desinam,
Donec perfecero hoc.

PHORMIO.

Ineptis.

DEMIPHO.

Sine modo.

PHORMIO.

Postremo tecum nihil rei nobis, Demipho, est.
Tuus est damnatus gnatus, non tu[6]: nam tua
Praeterierat jam ad ducendum aetas.

DEMIPHO.

Omnia haec
Illum putato, quae ego nunc dico, dicere:
Aut quidem cum uxore hac, ipsum prohibebo domo.

GETA.

Iratus est.

PHORMIO.

Tute idem melius feceris[7].

DEMIPHO.

Itane es paratus facere me advorsum omnia,
Infelix?

PHORMIO.

Metuit hic nos, tametsi sedulo
Dissimulat.

GETA.

Bene habent tibi principia.

DEMIPHON.

Je ne plaiderais pas? Tout au contraire, je ne cesserai de plaider, jusqu'à ce que j'en sois venu à bout.

PHORMION.

Vous radotez.

DEMIPHON.

Laissez-moi faire.

PHORMION.

Enfin, Demiphon, je n'ai rien à démêler avec vous. C'est votre fils qui a été condamné, ce n'est pas vous, car vous n'étiez plus d'âge à vous marier.

DEMIPHON.

Tout ce que je dis maintenant, imaginez que c'est mon fils qui le dit; ou, par ma foi, je le chasserai de ma maison lui et cette femme.

GETA *(à Phormion)*.

Il est en colère.

PHORMION.

Vous agirez plus sagement.

DEMIPHON.

As-tu donc résolu de me contrarier en tout, misérable?

PHORMION *(bas à Geta)*.

Il a beau dissimuler, il me craint.

GETA *(bas à Phormion)*.

Le début vous réussit à merveille.

PHORMIO.

Quin, quod est
Ferendum, feras? Tuis dignum factis feceris,
Ut amici inter nos simus.

DEMIPHO.

Egon' tuam expetam
Amicitiam? Aut te visum, aut auditum velim?

PHORMIO.

Si concordabis cum illa, habebis quae tuam
Senectutem oblectet: respice aetatem tuam.

DEMIPHO.

Te oblectet: tibi habe.

PHORMIO.

Minue vero iram.

DEMIPHO.

Hoc age:
Satis jam verborum est. Nisi tu properas mulierem
Abducere, ego illam ejiciam. Dixi, Phormio.

PHORMIO.

Si tu illam adtigeris secus, quam dignum est liberam,
Dicam tibi impingam grandem. Dixi, Demipho.
Si quid opus fuerit, heus, domo me[8].

GETA.

Intelligo.

PHORMION *(à Demiphon).*

Que ne prenez-vous votre parti de bonne grâce? C'est le moyen de vous rendre digne de mon amitié.

DEMIPHON *(vivement).*

Moi, rechercher votre amitié? Je voudrais vous voir, ou vous entendre?

PHORMION *(avec douceur).*

Si vous vous accordez avec votre bru, elle fera la douceur de vos vieux jours. Considérez votre âge.

DEMIPHON *(avec colère).*

Qu'elle soit votre douceur à vous-même. Prenez-la pour vous.

PHORMION.

Modérez votre colère.

DEMIPHON.

Écoutez, c'est assez disputer. Si vous ne vous hâtez d'emmener cette femme, je la chasse de ma maison. Voilà mon dernier mot, Phormion.

PHORMION.

Si vous lui faites le moindre traitement qui ne soit pas digne d'une femme libre, je vous intente un procès dont vous ne verrez pas la fin. Voilà mon dernier mot, Demiphon. *(Bas à Geta.)* Toi, si l'on a besoin..... je serai.....

GETA *(bas à Phormion).*

J'entends.

SCENA III.

DEMIPHO, GETA, HEGIO, CRATINUS, CRITO.

DEMIPHO.

QUANTA me cura et sollicitudine afficit
Gnatus, qui me et se hisce impedivit nuptiis!
Neque mihi in conspectum prodit; ut saltem sciam,
Quid de hac re dicat, quidve sit sententiae.
Abi tu, vise, redieritne jam, an nondum, domum.

GETA.

Eo.

SCENA IV.

DEMIPHO, HEGIO, CRATINUS, CRITO.

DEMIPHO.

VIDETIS quo in loco res haec siet.
Quid ago? Dic, Hegio.

SCÈNE III.

DEMIPHON, GETA, HÉGION, CRATINUS, CRITON.

DEMIPHON.

Que d'inquiétudes et d'embarras me donne mon fils, avec ce mariage où il m'a embarqué avec lui ! Encore s'il se présentait devant moi, je saurais du moins ce qu'il dit, ce qu'il pense de cette affaire. Va-t-en à la maison, Geta, vois s'il est de retour, ou non.

GETA.

J'y vais.

SCÈNE IV.

DEMIPHON, HEGION, CRATINUS, CRITON.

DEMIPHON *(à ses amis)*.

Vous voyez où nous en sommes. Quel parti prendre? Donnez-moi votre conseil, Hégion.

HEGIO.

Ego? Cratinum censeo,
Si tibi videtur.

DEMIPHO.

Dic, Cratine.

CRATINUS.

Mene vis?

DEMIPHO.

Te.

CRATINUS.

Ego, quae in rem tuam sint, ea velim facias. Mihi
Sic hoc videtur: quod, te absente, hic filius
Egit, restitui in integrum, aequum esse et bonum,
Et id impetrabis. Dixi.

DEMIPHO.

Dic nunc, Hegio.

HEGIO.

Ego, sedulo hunc dixisse credo. Verum ita est,
Quot homines, tot sententiae. Suus cuique mos.
Mihi non videtur, quod sit factum legibus,
Rescindi posse: et turpe inceptu est.

DEMIPHO.

Dic, Crito.

CRITO.

Ego amplius deliberandum censeo:
Res magna est.

HEGIO.

Numquid nos vis?

HÉGION.

Moi, je crois que Cratinus..... Si vous le trouvez bon.....

DEMIPHON.

Parlez, Cratinus.

CRATINUS.

Est-ce moi que vous voulez ?...

DEMIPHON.

Vous.

CRATINUS *(lentement et avec dignité).*

Moi, je vous conseille de faire ce qui vous sera le plus avantageux. Mon sentiment à moi, est qu'il est bon et juste d'annuller tout ce que votre fils a fait en votre absence ; et et vous en viendrez à bout. Tel est mon avis.

DEMIPHON.

A présent dites le vôtre, Hégion.

HÉGION.

Moi, je pense que Cratinus a parlé avec toute la prudence imaginable. Mais, comme dit le proverbe, autant d'hommes, autant d'avis. Chacun a sa manière de juger. Quant à moi, il ne me paraît pas qu'on puisse casser ce qui a été fait suivant les lois. Il serait même honteux de le demander.

DEMIPHON.

Parlez, Criton.

CRITON.

Moi, je pense qu'il faut délibérer plus mûrement. L'affaire est importante.

HÉGION.

Désirez-vous encore quelque chose de nous ?

DEMIPHO.

Fecistis probe.
Incertior sum multo quam dudum.

SCENA V.

DEMIPHO, GETA.

GETA.

NEGANT
Redisse.

DEMIPHO.

Frater est expectandus mihi :
Is quod mihi dederit de hac re consilium, id sequar.
Percontatum ibo ad portum, quoad se recipiat.

GETA.

At ego Antiphonem quaeram, ut, quae acta hic sint, sciat.
Sed eccum ipsum video in tempore huc se recipere[1].

DEMIPHON *(à ses amis)*.

C'est fort bien. *(Ils sortent. Demiphon seul.)* Me voilà beaucoup plus incertain qu'auparavant.

SCÈNE V.

DEMIPHON, GETA.

GETA.

On dit qu'il n'est pas revenu.

DEMIPHON.

Il me faut attendre mon frère. Le conseil qu'il me donnera dans cette affaire, je le suivrai. Allons au port, nous informer quand il doit revenir.

GETA *(à part)*.

Et nous, allons chercher Antiphon, pour l'instruire de ce qui s'est passé ici. Mais je le vois rentrer fort à propos.

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

ANTIPHO, GETA.

ANTIPHO.

ENIMVERO, Antipho, multimodis cum istoc animo es vituperandus.
Itane hinc abisse, et vitam tuam tutandam aliis dedisse?
Alios tuam rem credidisti magis, quam tete, animadversuros.
Nam, ut ut erant alia, illi certe[r], quae nunc tibi domi est, consuleres,
Ne quid propter tuam fidem decepta pateretur mali.
Cujus nunc miserae spes opesque sunt in te uno omnes sitae.

GETA.

Equidem, here, nos jamdudum hic te absentem incusamus, qui abieris.

ANTIPHO.

Te ipsum quaerebam.

GETA.

Sed ea causa nihilo magis defecimus.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIPHON, GETA.

ANTIPHON *(sans apercevoir Geta)*.

En effet, Antiphon, tu es blâmable à tous égards, avec ta timidité. Avoir ainsi pris la fuite ? Avoir laissé à d'autres le soin de conserver ta vie ? As-tu imaginé que les autres défendraient mieux tes intérêts que toi-même ? Quoi qu'il en fût du reste, tu devais au moins songer à celle qui est maintenant chez toi. Tu devais prendre garde que la confiance qu'elle a eue en tes promesses ne lui devînt funeste. La malheureuse n'a de ressource et d'espérance qu'en toi seul.

GETA *(abordant Antiphon)*.

En vérité, Antiphon, il y a long-temps que nous vous blâmons ici d'avoir pris la fuite.

ANTIPHON *(apercevant Geta)*.

C'est toi-même que je cherchais.

GETA *(continuant)*.

Mais malgré cela, nous n'avons pas lâché pied.

ANTIPHO.

Loquere, obsecro, quonam in loco sunt res et fortunae meae?
Numquid patri subolet?

GETA.

Nihil etiam.

ANTIPHO.

Ecquid spei porro 'st?

GETA.

Nescio.

ANTIPHO.

Ah!

GETA.

Nisi Phedria haud cessavit pro te eniti.

ANTIPHO.

Nihil fecit novi.

GETA.

Tum Phormio itidem in hac re, ut in aliis, strenuum hominem praebuit.

ANTIPHO.

Quid is fecit?

GETA.

Confutavit verbis admodum iratum patrem.

ANTIPHO.

Eu, Phormio.

GETA.

Ego quod potui, porro.

ANTIPHO.

Mi Geta, omnes vos amo.

ANTIPHON

Dis-moi, je te prie, en quel état sont mes affaires, et quel est mon sort. Mon père ne se doute-t-il de rien ?

GETA.

De rien du tout.

ANTIPHON.

Que dois-je espérer enfin ?

GETA.

Je n'en sais rien.

ANTIPHON.

Hélas !

GETA.

Mais je sais que Phédria a fait tous ses efforts pour vous servir.

ANTIPHON.

Il n'a rien fait de nouveau.

GETA.

Phormion, dans cette occasion-ci, comme dans les autres, s'est montré homme de cœur.

ANTIPHON.

Qu'a-t-il fait ?

GETA.

Votre père était fort en colère, mais il l'a bien rembarré.

ANTIPHON.

Très-bien, Phormion.

GETA.

Pour moi enfin, autant que j'ai pu.....

ANTIPHON.

Mon pauvre Geta, je vous suis bien obligé à tous.

GETA.

Sic habent principia sese, ut dico. Adhuc tranquilla res est.
Mansurusque patruum pater est, dum huc adveniat.

ANTIPHO.

Quid eum?

GETA.

Aiebat,
De ejus consilio sese velle facere, quod ad hanc rem adtinet.

ANTIPHO.

Quantus metus est mihi venire huc nunc salvum patruum, Geta!
Nam per ejus unam, ut audio, aut vivam, aut moriar, sententiam.

GETA.

Phedria tibi adest.

ANTIPHO.

Ubinam?

GETA.

Eccum a sua palestra exit foras[2].

GETA.

Les commencemens vont comme je vous le dis ; jusqu'à présent tout est tranquille, et votre père attendra le retour de votre oncle.

ANTIPHON.

Pourquoi faire, mon oncle?

GETA.

Il veut, dit-il, suivre les conseils qu'il lui donnera sur cette affaire.

ANTIPHON.

Ah ! Geta, que de frayeur me cause le retour de mon oncle ! car, suivant ce que tu me dis, son avis va décider de ma vie, ou de ma mort.

GETA.

Tenez, voilà Phédria.

ANTIPHON.

Où?

GETA.

Le voilà qui sort de son académie.

SCENA II.

PHEDRIA, DORIO, ANTIPHO, GETA.

PHEDRIA.

DORIO, audi, obsecro.

DORIO.

Non audio.

PHEDRIA.

Parumper.

DORIO.

Quin omitte me.

PHEDRIA.

Audi, quod dicam.

DORIO.

At enim taedet jam audire eadem millies.

PHEDRIA.

At nunc dicam, quod lubenter audias.

DORIO.

Loquere, audio.

PHEDRIA.

Nequeo te exorare, ut maneas triduum hoc? Quo nunc abis?

DORIO.

Mirabar, si tu mihi quidquam afferres novi.

SCÈNE II.

PHÉDRIA, DORION, ANTIPHON, GETA,

PHEDRIA.

Dorion, écoutez, je vous prie.

DORION.

Je n'écoute point.

PHEDRIA.

Un instant.

DORION.

Laissez-moi.

PHEDRIA.

Écoutez ce que je vais vous dire.

DORION.

Je m'ennuie d'entendre mille fois la même chose.

PHEDRIA.

Mais ce que je vais vous dire, vous l'entendrez avec plaisir.

DORION.

Parlez, je vous écoute.

PHEDRIA.

Ne puis-je obtenir que vous attendiez ces trois jours? *(Dorion veut s'en aller.)* Où allez-vous?

DORION.

J'aurais été bien étonné, si vous aviez eu quelque chose de nouveau à me dire.

ANTIPHO.

Hei! metuo lenonem[1], ne quid suo suat capiti.

GETA.

Idem ego metuo.

PHEDRIA.

Non mihi credis?

DORIO.

Hariolare[2].

PHEDRIA.

Sin fidem do.

DORIO.

Fabulae.

PHEDRIA.

Foeneratum istuc beneficium tibi pulchre dices.

DORIO.

Logi.

PHEDRIA.

Crede mihi, gaudebis facto. Verum hercle hoc est.

DORIO.

Somnia.

PHEDRIA.

Experire, non est longum.

DORIO.

Cantilenam eandem canis.

PHEDRIA.

Tu mihi cognatus, tu parens, tu amicus, tu...

DORIO.

Garri modo.

ANTIPHON *(à Geta)*.

Aie! je crains que ce marchand ne s'attire quelque malheur.

GETA *(à Antiphon)*.

J'ai la même crainte aussi.

PHEDRIA *(à Dorion)*.

Vous ne me croyez donc pas?

DORION.

Vous l'avez deviné.

PHEDRIA.

Mais si je vous donne ma parole.

DORION.

Fables.

PHEDRIA.

Ce bienfait vous profitera au double, et vous en conviendrez.

DORION.

Contes.

PHEDRIA.

Croyez-moi, vous vous en applaudirez. Je vous dis, ma foi, la vérité.

DORION.

Songes.

PHEDRIA.

Faites-en l'épreuve, le terme n'est pas long.

DORION.

Toujours la même chanson.

PHEDRIA.

Vous êtes mon parent, mon père, mon ami, mon...

DORION *(faisant un mouvement pour s'en aller)*.

Babillez présentement.

PHEDRIA.

Adeon' ingenio esse duro te, atque inexorabili,
Ut neque misericordia, neque precibus molliri queas?

DORIO.

Adeon' te esse incogitantem, atque impudentem, Phedria,
Ut phaleratis dictis ducas me, et meam ductes gratiis[3]?

ANTIPHO.

Miseritum est.

PHEDRIA.

Hei! Veris vincor.

GETA.

Quam uterque est similis sui[4]!

PHEDRIA.

Neque, Antipho alia cum occupatus esset sollicitudine[5],
Tum hoc esse mihi objectum malum?

ANTIPHO.

Ah! quid istuc autem est, Phedria?

PHEDRIA.

O fortunatissime Antipho...

ANTIPHO.

Egone?

PHEDRIA.

Cui quod amas, domi est:
Nec cum hujusmodi unquam usus venit ut conflictares malo.

ANTIPHO.

Mihin' domi est? Immo, id quod aiunt, auribus teneo lupum[6].
Nam neque quomodo a me amittam, invenio: neque, uti retineam, scio.

PHEDRIA *(l'arrêtant).*

Pouvez-vous être assez dur, assez inexorable, pour n'écouter ni la compassion, ni mes prières ?

DORION.

Pouvez-vous être assez insensé, assez impudent, pour croire me leurrer par de belles paroles, et avoir mon esclave pour des compliments ?

ANTIPHON.

J'en ai pitié.

PHEDRIA. *(apercevant Antiphon).*

Ah !... Je cède à la force de la vérité.

GETA.

Que les voilà bien tous deux !

PHEDRIA.

Faut-il encore que ce malheur m'arrive dans le temps qu'Antiphon ne s'occcupe d'aucun autre soin que de... ?

ANTIPHON.

Ah ! que voulez-vous dire par là, Phedria.

PHEDRIA.

Que vous êtes trop heureux, Antiphon...

ANTIPHON.

Moi ?

PHEDRIA *(continuant).*

De posséder chez vous l'objet de votre tendresse, et de n'avoir jamais rien eu à démêler avec un maraud comme celui-ci.

ANTIPHON.

Moi, je possède... ? Au contraire, comme dit le proverbe, je tiens le loup par les oreilles ; car je ne sais ni comment la quitter, ni comment la garder.

DORIO.

Ipsum istuc mihi in hoc est.

ANTIPHO.

Eia! Ne parum leno sies:
Nam quid hic confecit?

PHEDRIA.

Hiccine? Quod homo inhumanissimus:
Pamphilam meam vendidit[7].

GETA.

Quid, vendidit?

ANTIPHO.

Ain'; vendidit?

PHEDRIA.

Vendidit.

DORIO.

Quam indignum facinus! Ancillam aere emptam suo.

PHEDRIA.

Nequeo exorare, ut me maneat, et cum illo ut mutet fidem,
Triduum hoc: dum id, quod est promissum ab amicis, argentum aufero.
Si non tum dedero, unam praeterea horam ne oppertus sies.

DORIO.

Obtundis.

ANTIPHO.

Haud longum est id quod orat, Dorio: exoret sine.
Idem hoc tibi, quod bene promeritus fueris, conduplicaverit.

DORION.

Voilà justement où j'en suis avec Phedria.

ANTIPHON *(à Dorion).*

Courage. Ne soyez pas coquin à demi. *(à Phedria.)* Mais qu'a-t-il donc fait?

PHEDRIA.

Lui? l'action la plus inhumaine. Ma chère Pamphila, il l'a vendue.

GETA.

Comment? Il l'a vendue?

ANTIPHON.

Vendue, dites-vous?

PHEDRIA.

Vendue.

DORION *(ironiquement).*

Quelle indignité! Une esclave qu'il avait achetée de son argent.

PHEDRIA *(à Antiphon).*

Je ne puis obtenir qu'il se dégage avec son acheteur, et qu'il attende trois jours : je recevrais l'argent que des amis m'ont promis.... *(à Dorion.)* Si je ne vous le donne point alors, n'attendez pas une heure de plus.

DORION.

Vous m'étourdissez.

ANTIPHON.

Le délai qu'il vous demande n'est pas long, Dorion. Laissez-vous fléchir. Ce sera un service dont il vous récompensera au double.

DORIO.

Verba istaec sunt

ANTIPHO.

Pamphilamne hac urbe privari sines?
Tum praeterea horumc' amorem distrahi poterin' pati!

DORIO.

Neque ego, neque tu[8].

GETA.

Di tibi omnes id quod es dignus, duint.

DORIO.

Ego te complures advorsum ingenium meum menses tuli,
Pollicitantem, flentem, et nihil ferentem. Nunc contra omnia haec;
Repperi, qui det, neque lacrumet. Da locum melioribus.

ANTIPHO.

Certe hercle, ego, si satis commemini, tibi quidem est olim dies,
Quam ad dares huic, praestituta.

PHEDRIA.

Factum.

DORIO.

Num ego istuc nego?

ANTIPHO.

Jam ea praeteriit?

DORIO.

Non: verum haec ei antecessit[9].

ANTIPHO.

Non pudet
Vanitatis?

DORION.

Paroles en l'air.

ANTIPHON.

Permettrez-vous qu'on emmène Pamphila hors de cette ville ? Souffrirez-vous qu'on sépare ces deux amants ?

DORION *(avec une ironie maligne)*.

Nous ne le pourrons, ni vous, ni moi.

GETA.

Que tous les dieux te punissent comme tu le mérites !

DORION.

J'ai forcé mon caractère en votre faveur. Depuis plusieurs mois, je vous supporte, toujours pleurant, ne me payant que de belles promesses. Aujourd'hui, j'ai trouvé un homme qui fait tout le contraire ; il paie, et ne pleure point. Cédez la place à des gens plus effectifs que vous.

ANTIPHON.

Mais, si j'ai bonne mémoire, il me semble que vous aviez autrefois fixé le jour où vous deviez lui livrer cette esclave.

PHEDRIA.

Cela est vrai.

DORION.

Est-ce que je le nie ?

ANTIPHON.

Est-il passé ce jour là ?

DORION.

Non ; mais il arrive demain.

ANTIPHON.

N'avez-vous pas honte de votre mauvaise foi ?

DORIO.

Minime, dum ob rem.

GETA.

Sterquilinium.

ANTIPHO.

Dorio,

Itane tandem facere oportet?

DORIO.

Sic sum : si placeo, utere.

ANTIPHO.

Siccine hunc decipis?

DORIO.

Immo enimvero, Antipho, hic me decipit.

Nam hic me hujusmodi sciebat esse : ego hunc esse aliter credidi.

Iste me fefellit : ego isti nihilo sum, aliter ac fui.

Sed ut ut haec sunt, tamen hoc faciam : cras mane argentum mihi

Miles dare se dixit : si mihi prior tu adtuleris, Phedria,

Mea lege utar, ut potior sit qui prior ad dandum est. Vale.

DORION.

Point du tout, pourvu qu'elle me profite.

GETA.

Ame de boue.

ANTIPHON.

Enfin, Dorion, est-ce ainsi qu'il faut agir?

DORION.

C'est ainsi que je suis bâti; si je vous conviens, prenez-moi comme je suis.

ANTIPHON.

Pouvez-vous le tromper de cette manière?

DORION.

Tout au contraire, Antiphon, c'est lui qui me trompe. Il me savait tel que je suis, et moi je l'ai cru tout autre. C'est lui qui m'a trompé. Pour moi, je n'ai point changé à son égard. Mais, quoi qu'il en soit, voici ce que je puis faire: Demain matin, ce capitaine doit me donner de l'argent; si vous m'en apportez avant lui, Phedria, je suivrai la loi que je me suis imposée de préférer le premier qui paie. Adieu.

SCENA III.

PHEDRIA, ANTIPHO, GETA.

PHEDRIA.

QUID faciam? Unde ego nunc tam subito huic argentum inveniam miser,
Cui minus nihilo est? Quod si hic potuisset nunc exorarier
Triduum hoc: promissum fuerat.

ANTIPHO.

Itane hunc patiemur, Geta,
Fieri miserum, qui me dudum, ut dixti, adjuverit comiter?
Quin, quom opus est, beneficium rursum ei experimur reddere?

GETA.

Scio quidem hoc esse aequom.

ANTIPHO.

Age ergo, solus servare hunc potes.

GETA.

Quid faciam?

ANTIPHO.

Invenias argentum.

SCÈNE III.

PHEDRIA, ANTIPHON, GETA.

PHEDRIA.

Que ferai-je? Malheureux que je suis, où lui trouverai-je si promptement son argent, moi qui n'ai pas le sou? Si j'avais pu obtenir ces trois jours, on m'en avait promis.

ANTIPHON *(à Geta)*.

Geta, souffrirons-nous qu'il devienne malheureux, lui qui, à ce que tu m'as dit, m'a servi tantôt avec tant d'affection? Que ne tâchons-nous, puisqu'il est dans l'embarras, de l'obliger à notre tour?

GETA.

Je sais bien que cela est juste.

ANTIPHON.

Agis donc, toi seul peux le conserver.

GETA.

Que faire?

ANTIPHON.

Trouver de l'argent.

GETA.

Cupio : sed id unde, edoce.

ANTIPHO.

Pater adest hic.

GETA.

Scio : sed quid tum?

ANTIPHO.

Ah! dictum sapienti sat est.

GETA.

Itane?

ANTIPHO.

Ita.

GETA.

Sane hercle pulchre suades. Etiam tu hinc abis? Non triumpho, ex nuptiis tuis si nihil nanciscor mali : Ni etiam nunc me hujus causa quaerere in malo jubeas crucem?

ANTIPHO.

Verum hic dicit.

PHEDRIA.

Quid? Ego vobis, Geta, alienus sum?

GETA.

Haud puto.

Sed parumne est, quod omnibus nunc nobis succenset senex,

Ni instigemus etiam, ut nullus locus relinquatur preci?

GETA.

Je le désire Mais où le trouver, dites-moi?

ANTIPHON.

Mon père est ici.

GETA.

Je le sais; mais qu'en voulez-vous conclure?

ANTIPHON.

Ah! un homme d'esprit entend à demi-mot.

GETA *(comprenant qu'Antiphon lui conseille d'escroquer cet argent à son père).*

Oui dà?

ANTIPHON.

Oui.

GETA.

Parbleu, vous me donnez là un beau conseil. Allez vous promener. Si je puis me tirer sain et sauf de votre mariage, ne sera-ce pas une assez belle victoire, sans que vous m'ordonniez encore de chercher à me faire pendre pour l'amour de lui?

NTIPHON.

Il dit vrai.

PHEDRIA.

Quoi, Geta, suis-je donc un étranger pour vous?

GETA.

Nullement. Mais n'est-ce rien que la colère du bonhomme contre nous tous? Faut-il encore l'irriter, afin qu'il n'y ait plus moyen de l'apaiser?

PHEDRIA.

Alius ab oculis meis illam in ignotum hinc abducet locum? Hem,
Tum igitur dum licet, dumque adsum, loquimini mecum, Antipho:
Contemplamini me.

ANTIPHO.

Quamobrem? Aut quidnam facturus, cedo?

PHEDRIA.

Quoquo hinc asportabitur terrarum, certum est persequi,
Aut perire.

GETA.

Di bene vortant quod agas: pedetentim tamen.

ANTIPHO.

Vide, si quid opis potes adferre huic.

GETA.

Si quid! Quid?

ANTIPHO.

Quaere, obsecro,
Ne quid plus minusve faxit, quod nos post pigeat, Geta.

GETA.

Quaero: salvos est, ut opinor: verum enim metuo malum.

ANTIPHO.

Noli metuere: una tecum bona, mala, tolerabimus.

GETA.

Quantum argenti opus est tibi? Loquere.

PHEDRIA.

Solae triginta minae.

PHEDRIA.

Un autre me l'enlevera donc, et l'emmènera dans un pays inconnu ? Hé bien ! tandis que vous le pouvez, pendant que je suis encore près de vous, parlez-moi, Antiphon, regardez moi bien.

ANTIPHON.

Pourquoi celà, que voulez-vous faire, dites-moi ?

PHEDRIA.

En quelque lieu de l'univers qu'on l'emmène, je suis résolu à la suivre, ou à mourir.

GETA.

Bon voyage. Ne vous pressez pas cependant.

ANTIPHON.

Vois si tu peux lui rendre quelque service.

GETA.

Quelque service ! Et quel service ?

ANTIPHON.

Cherche, je te prie, de peur qu'il ne donne dans quelque extrémité dont nous serions fâchés par la suite.

GETA.

Je cherche... Il est hors d'affaire, à ce que je crois. Mais je crains pour ma peau.

ANTIPHON.

Ne crains rien : nous partagerons avec toi le bien et le mal.

GETA *(à Phedria)*.

Combien d'argent vous faut-il ? Parlez.

PHEDRIA.

Seulement trente mines.

GETA.

Triginta! Hui, percara est, Phedria.

PHEDRIA.

Istaec vero vilis est.

GETA.

Age, age, inventas reddam.

PHEDRIA.

O lepidum caput!

GETA.

Aufer te hinc.

PHEDRIA.

Jam opus est.

GETA.

Jam feres:

Sed opus est mihi Phormionem ad hanc rem adjutorem dari'.

ANTIPHO.

Praesto est: audacissime oneris quidvis impone, et feret:
Solus est homo amico amicus.

GETA.

Eamus ergo ad eum ocius.

ANTIPHO.

Numquid est quod opera mea vobis opus sit?

GETA.

Nihil. Verum abi domum,
Et illam miseram, quam ego nunc intus scio esse exanimatam metu,
Consolare. Cessas!

GETA.

Trente mines! Oh, oh, c'est la vendre fort cher, Phedria.

PHEDRIA.

Elle? Mais c'est la donner.

GETA.

Allons, allons, je les trouverai, vous les aurez.

PHEDRIA.

O l'aimable garçon!

GETA.

Allez vous en.

PHEDRIA.

Il me les faut tout à l'heure.

GETA.

Tout à l'heure vous les aurez : mais j'ai besoin du secours de Phormion dans cette affaire.

ANTIPHON.

Il est à nos ordres. Charge-le hardiment de tel fardeau que tu voudras, il le portera. C'est le seul véritable ami qu'il y ait au monde.

GETA.

Allons donc promptement le trouver.

ANTIPHON.

Avez-vous encore besoin de mes services?

GETA.

Non. Mais allez au logis, et consolez cette malheureuse, qui, j'en suis sûr, est présentement à demi-morte de frayeur. Vous voilà encore?

ANTIPHO.

Nihil est, aeque quod faciam lubens.

PHEDRIA.

Qua via isthuc facies?

GETA.

Dicam in itinere : modo te hinc amove.

ANTIPHON.

Il n'est rien que je fasse avec autant de plaisir.

PHEDRIA *(à Geta)*.

Comment t'y prendras-tu ?

GETA.

Je vous le dirai en chemin. Sortez d'ici seulement.

ACTUS IV.

SCENA I.

DEMIPHO, CHREMES.

DEMIPHO.

Quid? Qua profectus causa hinc es Lemnum, Chremes?
Adduxtine tecum filiam?

CHREMES.

Non.

DEMIPHO.

Quid ita non?

CHREMES.

Postquam videt me ejus mater esse hic diutius,
Simul autem non manebat aetas virginis
Meam negligentiam : ipsam cum omni familia
Ad me profectam esse aiebant

DEMIPHO.

Quid illic tam diu,
Quaeso, igitur commorabare, ubi id audiveras,

CHREMES.

Pol me detinuit morbus.

DEMIPHO.

Unde? Aut qui?

ACTE IV.

SCÈNE I.

DEMIPHON, CHRÉMÈS.

DEMIPHON.

Hé bien, mon frère! cette fille que vous étiez allé chercher à Lemnos, l'avez-vous amenée avec vous?

CHRÉMÈS.

Non.

DEMIPHON.

Pourquoi non?

CHRÉMÈS.

La mère, voyant que je tardais trop et que l'âge de sa fille ne s'accommodait pas de ma négligence, est partie, m'a-t-on dit, avec toute sa famille, pour venir me trouver.

DEMIPHON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, y rester si long-temps, lorsque vous avez appris leur départ?

CHRÉMÈS.

Parbleu, c'est une maladie qui m'a retenu.

DEMIPHON.

Comment donc? Quelle maladie?

CHREMES.

Rogas?
Senectus ipsa est morbus. Sed venisse eas
Salvas, audivi ex nauta, qui illas vexerat.

DEMIPHO.

Quid gnato obtigerit, me absente, audistin', Chreme?

CHREMES.

Quod quidem me factum consilii incertum facit.
Nam hanc conditionem si cui tulero extraneo :
Quo pacto, aut unde mihi sit, dicendum ordine est.
Te mihi fidelem esse aeque, atque egomet sum mihi,
Scibam : ille si me alienus adfinem volet,
Tacebit, dum intercedet familiaritas :
Sin spreverit me, plus, quam opus est scito, sciet.
Vereorque, ne uxor aliqua hoc resciscat mea.
Quod si fit, ut me excutiam, atque egrediar domo,
Id restat. Nam ego meorum solus sum meus.

DEMIPHO.

Scio ita esse : et istaec mihi res sollicitudini est,
Neque adeo defetiscar umquam experirier,
Donec tibi id, quod pollicitus sum, effecero.

CHRÉMÈS.

Pouvez-vous me le demander ? La vieillesse toute seule est une maladie. Mais elles sont arrivées ici à bon port. Je le sais du pilote qui les a conduites.

DEMIPHON.

Et ce qui est arrivé à mon fils pendant mon absence, le savez-vous ?

CHRÉMÈS.

C'est un événement qui dérange tous mes projets. En effet, que j'offre ce parti à quelque étranger, il faudra lui expliquer par ordre comment elle est ma fille, et de qui je l'ai eue. J'étais aussi sûr de votre discrétion que de la mienne. Cet étranger, s'il désire mon alliance, gardera le secret, tant que nous serons amis ; mais, si nous venons à nous brouiller, il en saura plus qu'il ne faut. Je tremble que l'affaire ne parvienne aux oreilles de ma femme. Si ce malheur m'arrive, je n'ai qu'à gagner au pied (1), et sortir de la maison. C'est là ma seule ressource. Car chez moi je suis tout seul de mon parti.

DEMIPHON.

Je le sais, et c'est ce qui m'inquiète. Aussi ne me lasserai-je pas de faire toutes sortes de tentatives, jusqu'à ce que j'aie effectué ce que je vous ai promis.

SCENA II.

GETA, DEMIPHO, CHREMES.

GETA.

Ego hominem callidiorem vidi neminem,
Quam Phormionem. Venio ad hominem, ut dicerem,
Argento opus esse, et id quo pacto fieret.
Vix dum dimidium dixeram, intellexerat.
Gaudebat : me laudabat : quaerebat senem :
Dis gratias agebat, tempus sibi dari,
Ubi Phedriae se ostenderet nihilo minus
Amicum esse, quam Antiphoni. Hominem ad forum
Jussi operiri : eo me esse adducturum senem.
Sed eccum ipsum. Quis est ulterior? At at Phedriae
Pater venit. Sed quid pertimui autem? bellua!
An quia, quos fallam, pro uno duo sunt mihi dati?
Commodius esse opinor duplici spe utier.
Petam hinc, unde a primo institui. Is si dat, sat est :
Si ab hoc nihil fiet, tunc hunc adoriar hospitem.

SCÈNE II.

GETA, DEMIPHON, CHRÉMÈS.

GETA *(à part, sans apercevoir Demiphon et Chrémès).*

Je n'ai jamais vu d'homme plus intelligent que Phormion. J'arrive chez lui pour lui apprendre qu'il nous faut de l'argent, et les moyens d'en avoir. Je n'avais pas dit quatre mots, qu'il avait tout compris. Il sautait de joie, me comblait de louanges, me demandait le vieillard, rendait grâces aux dieux, qui lui fournissaient l'occasion de prouver à Phedria qu'il ne l'aime pas moins qu'Antiphon. J'ai dit à mon homme de m'attendre à la place et que j'y amènerais notre vieillard. *(Apercevant Demiphon.)* Mais le voilà lui-même. Quel est celui qui vient derrière? *(Avec effroi.)* Ah, grands dieux! le père de Phedria est arrivé! *(Se remettant.)* Pourquoi t'effrayer, grosse bête? Est-ce parce que j'en ai deux à tromper au lieu d'un? Je crois qu'il est plus avantageux d'avoir double corde à son arc. Je vais m'adresser à celui sur qui j'ai d'abord jeté mes vues. S'il me donne de l'argent, cela suffit. S'il n'y a rien à faire avec lui, j'entreprendrai le nouveau débarqué.

SCENA III.

ANTIPHO, GETA, CHREMES, DEMIPHO.

ANTIPHO.

EXSPECTO, quam mox recipiat huc sese Geta.
Sed patruum video cum patre adstantem. Hei mihi,
Quam timeo, adventus hujus quo impellat patrem.

GETA.

Adibo hosce. O noster Chremes!

CHREMES.

Salve, Geta.

GETA.

Venire salvum volupe est.

CHREMES.

Credo.

GETA.

Quid agitur?

CHREMES.

Multa advenienti, ut fit, nova hic, compluria.

GETA.

Ita. De Antiphone audistin' quae facta?

CHREMES.

Omnia.

SCÈNE III.

ANTIPHON *(qui pendant toute cette scène ne se montre point aux autres acteurs)*, GETA, CHRÉMÈS, DEMIPHON.

ANTIPHON.

GETA ne doit pas tarder à revenir ici; je l'attends. Mais voilà mon oncle de retour, je le vois avec mon père. Hélas, combien je redoute la résolution qu'il va lui faire prendre!

GETA.

Je vais les aborder. *(A Chrémès.)* O notre cher Chrémès!

CHRÉMÈS.

Bonjour, Geta.

GETA.

Je suis charmé de vous voir de retour en bonne santé.

CHRÉMÈS.

J'en suis persuadé.

GETA.

Quelles nouvelles?

CHRÉMÈS.

J'en trouve ici beaucoup à mon arrivée, comme c'est l'ordinaire *(Vivement)*, mais beaucoup.

GETA.

Sans doute. Et à l'égard d'Antiphon, savez-vous ce qui s'est passé?

CHRÉMÈS.

Je sais tout.

GETA.

Tun' dixeras huic? Facinus indignum, Chreme,
Sic circumiri!

DEMIPHO.

Id cum hoc agebam commodum.

GETA.

Nam hercle ego quoque id agitans mecum sedulo,
Inveni, opinor, remedium huic rei.

DEMIPHO.

Quid, Geta?
Quod remedium?

GETA.

Ut abii abs te, fit forte obviam
Mihi Phormio.

CHREMES.

Qui Phormio?

GETA.

Is, qui istam...

CHREMES.

Scio.

GETA.

Visum est mihi, ut ejus tentarem sententiam.
Prendo hominem solum : cur non, inquam, Phormio,
Vides, inter vos sic haec potius cum bona
Ut componantur gratia, quam cum mala?
Herus liberalis est, et fugitans litium.
Nam caeteri quidem hercle amici omnes modo
Uno ore auctores fuere, ut praecipitem hanc daret.

GETA *(à Demiphon)*.

Est-ce vous qui lui avez dit? *(A Chrémès.)* O l'action indigne! Chrémès, être ainsi trompés!

DEMIPHON.

C'est de cela que je lui parlais tout à l'heure.

GETA *(lentement)*.

Mais, sur ma foi, à force d'y réfléchir aussi en moi-même, je crois avoir trouvé un remède à ce malheur.

DEMIPHON.

Quoi, Geta? Quel remède?

GETA.

En vous quittant, j'ai rencontré par hasard Phormion.

CHRÉMÈS.

Quel est-il ce Phormion?

GETA.

Celui qui protège...

CHRÉMÈS.

J'entends.

GETA.

Il m'est venu en pensée de sonder ses dispositions. Je tire mon homme à l'écart. Pourquoi, lui dis-je, Phormion, ne tâchez-vous pas d'arranger cette affaire à l'amiable entre vous, plutôt que de plaider? Mon maître est un honnête homme qui déteste les procès. Car, sur ma foi, tous ses amis lui ont conseillé unanimement de jeter cette femme par les fenêtres.

ANTIPHO.

Quid hic coeptat? Aut quo evadet hodie?

GETA.

An legibus
Daturum poenas dices, si illam ejecerit?
Jam id exploratum est. Eia, sudabis satis,
Si cum illo inceptas homine : ea eloquentia est.
Verum, pone esse victum eum : at tandem tamen
Non capitis ejus res agitur, sed pecuniae.
Postquam hominem his verbis sentio mollirier :
Soli sumus nunc hic, inquam; eho, dic, quid velis dari
Tibi in manum, ut herus his desistat litibus :
Haec hinc facessat, tu molestus ne sies.

ANTIPHO.

Satin' illi di sunt propitii?

GETA.

Nam sat scio,
Si tu aliquam partem aequi bonique dixeris,
Ut est ille bonus vir, tria non commutabitis
Verba hodie inter vos[2].

DEMIPHO.

Quis te istaec jussit loqui?

CHREMES.

Immo non potuit melius pervenirier
Eo, quo nos volumus.

ANTIPHO.

Occidi.

CHREMES.

Perge eloqui.

ANTIPHON.

Quel est son projet? Où va-t-il nous mener?

GETA.

Me direz-vous qu'il sera puni suivant les lois, s'il la chasse? On a déjà prevu cela. Allez; vous aurez fort à faire, si vous entreprenez de plaider contre lui; c'est l'éloquence en personne. Mais supppoez qu'il perde son procès, au bout du compte, il n'y va point de sa vie, il ne s'agit que d'argent. Voyant que mon homme mollissait à ce discours: nous sommes seuls ici, lui dis-je, oh ça, dites moi, combien voulez-vous qu'on vous donne de la main à la main, pour que mon maître soit quitte de tous procès, que cette femme se retire, et que vous ne veniez plus nous importuner.

ANTIPHON.

Est-ce qu'il a le diable au corps?

GETA.

Car, j'en suis sûr, si vous lui faites des propositions qui approchent un peu de la justice et de la raison, comme il est homme traitable, ce sera une affaire terminée en trois mots.

DEMIPHON.

Qui t'a ordonné de lui parler ainsi?

CHRÉMÈS.

Mais il n'y a pas de meilleur chemin pour arriver à notre but.

ANTIPHON.

Je suis mort.

CHRÉMÈS.

Continue.

GETA.

At primo homo insanibat.

CHREMES.

Cedo, quid postulat?

GETA.

Quid? Nimium. Quantum libuit.

CHREMES.

Dic.

GETA.

Si quis daret
Talentum magnum.

CHREMES.

Immo malum hercle. Ut nihil pudet?

GETA.

Quod dixi adeo ei: quaeso, quid si filiam
Suam unicam locaret? Parvi retulit
Non suscepisse, inventa est quae dotem petat.
Ad pauca ut redeam, ac mittam illius ineptias,
Haec denique ejus fuit postrema oratio:
Ego, inquit, jam a principio amici filiam,
Ita ut aequom fuerat, volui uxorem ducere.
Nam mihi veniebat in mentem ejus incommodum,
In servitutem pauperem ad ditem dari:
Sed mihi opus erat, ut aperte tibi nunc fabuler,
Aliquantulum quae adferret, qui dissolverem
Quae debeo. Et etiam nunc, si volt Demipho
Dare, quantum ab hac accipio, quae sponsa 'st mihi:
Nullam mihi malim, quam isthanc uxorem dari.

GETA.

D'abord mon homme extravaguait.

CHRÉMÈS.

Dis-moi, combien demandait-il ?

GETA.

Combien ? Beaucoup trop. Tout ce qui lui passait par la tête.

CHRÉMÈS.

Mais encore ?

GETA.

« Si on me donnait un grand talent. »

CHRÉMÈS.

Un grand diable qui l'emporte. N'a-t-il point de honte ?

GETA.

C'est aussi ce que je lui ai dit. Combien donnerait-il, je vous prie, s'il mariait sa fille unique ? Il n'a pas beaucoup gagné de n'en point élever, puisqu'en voici une qu'il faut doter. Pour abréger et ne pas vous répéter toutes ces impertinences, voici comment il a terminé son discours. « Dès « le commencement, m'a-t-il dit, je voulais, comme il était « juste, épouser la fille de mon ami. Car je prévoyais bien « tous les désagréments qu'elle aurait ; je savais que marier « une fille pauvre à un homme riche, c'est la mettre en es- « clavage. Mais j'avais besoin, pour vous parler sans détour, « d'une femme qui m'apportât quelqu'argent pour payer « mes dettes. Et encore aujourd'hui, si Demiphon veut me « donner autant que je reçois de celle qui m'est promise, il « n'est point de femme que j'aime mieux épouser que cel- « le-ci.

ANTIPHO.

Utrum stultitia facere ego hunc, an malitia
Dicam : scientem, an imprudentem : incertus sum.

DEMIPHO.

Quid, si animam debet[3]?

GETA.

Ager oppositus est pignori,
Ob decem minas, inquit.

DEMIPHO.

Age, age, jam ducat; dabo,

GETA.

AEdiculae item sunt ob decem alias.

DEMIPHO.

Oi, hui,
Nimium est!

CHREMES.

Ne clama : petito hasce a me decem.

GETA.

Uxori emunda ancillula 'st : tum pluscula
Supellectile opus est : opus est sumptu ad nuptias :
His rebus sane pone, inquit, decem minas.

DEMIPHO.

Sexcentas proinde scribito jam mihi dicas.
Nihil do. Impuratus me ille ut etiam irrideat?

CHREMES.

Quaeso, ego dabo, quiesce. Tu modo, filius
Fac ut illam ducat, nos quam volumus.

ANTIPHON.

S'il agit ainsi par sottise ou par malice, avec connaissance de cause ou par imprudence, c'est ce que je ne saurais décider.

DEMIPHON.

Mais s'il doit plus qu'il ne pèse ?

GETA.

« J'ai une petite terre, m'a-t-il dit, qui est engagée pour « dix mines.

DEMIPHON.

Allons, allons, qu'il l'épouse, je les donne.

GETA.

« Une petite maison engagée pareillement pour dix autres.

DEMIPHON *(avec exclamation)*.

Ho, ho, c'est trop !

CHRÉMÈS.

Ne criez point, je les donnerai.

GETA.

« Il faudra acheter une petite esclave pour ma femme, il « faudra plusieurs petits meubles, il faudra la dépense des « noces. Pour tout cela mettez, dit-il, à bon marché faire, » encore dix mines.

DEMIPHON *(avec véhémence)*.

Qu'il me fasse plutôt cent procès. Je ne donne rien. Être encore le jouet de ce coquin là ?

CHRÉMÈS.

De grace, tranquillisez-vous, je les donnerai, moi. Faites seulement que votre fils épouse celle que nous voulons.

ANTIPHO.

Hei mihi!

Geta, occidisti me tuis fallaciis.

CHREMES.

Mea causa ejicitur: me hoc est aequom amittere.

GETA.

Quantum potes, me certiorem, inquît, face[4]:
Si illam dant, hanc ut mittam, ne incertus siem:
Nam illi mihi dotem jam constituerunt dare.

CHREMES.

Jam accipiet: illis repudium renuntiet,
Hanc ducat.

DEMIPHO.

Quae quidem illi res vortat male!

CHREMES.

Opportune adeo nunc argentum mecum adtuli,
Fructum, quem Lemni uxoris reddunt praedia:
Id sumam: uxori, tibi opus esse, dixero.

SCENA IV.

ANTIPHO, GETA.

ANTIPHO.

GETA.

GETA.

Hem.

ANTIPHON.

Que je suis malheureux ! Geta, tu m'as tué par tes fourberies.

CHRÉMÈS.

C'est à cause de moi qu'on la renvoie : il est juste que je sacrifie cette somme.

GETA.

« Le plus vite que vous pourrez, dit-il, rendez-moi réponse « positive s'ils me la donnent, afin que je sache sur quoi « compter, et que je remercie l'autre; car ses parents sont « tout prêts à me compter la dot. »

CHRÉMÈS.

Il aura son argent tout-à-l'heure. Qu'il rompe avec les autres, et qu'il épouse celle-ci.

DEMIPHON.

Puisse ce mariage lui devenir funeste !

CHRÉMÈS.

J'ai fort à-propos rapporté cette somme avec moi. C'est ce que nous rendent les biens de ma femme dans l'île de Lemnos. Je vais la prendre. Je lui dirai que vous en avez eu besoin.

SCÈNE IV.

ANTIPHON, GETA,

ANTIPHON.

GETA.

GETA.

Plaît-il ?

ANTIPHO.

Quid egisti?

GETA.

Emunxi argento senes.

ANTIPHO.

Satin' id est[1]?

GETA.

Nescio hercle : tantum jussus sum.

ANTIPHO.

Eho! verbero! aliud mihi respondes, ac rogo?

GETA.

Quid ergo narras?

ANTIPHO.

Quid ego narrem! Opera tua
Ad restim mihi quidem res rediit planissume.
Ut te quidem omnes di, deaeque, superi, inferi,
Malis exemplis perdant! Hem, si quid velis,
Huic mandes, quod quidem recte curatum velis,
Qui te ad scopulum e tranquillo inferat[2].
Quid minus utile fuit, quam hoc ulcus tangere,
Aut nominare uxorem? Injecta est spes patri,
Posse illam extrudi. Cedo nunc porro, Phormio
Dotem si accipiet, uxor ducenda est domum :
Quid fiet?

GETA.

Non enim ducet.

ANTIPHO.

Novi : caeterum,

ANTIPHON.

Qu'as-tu fait?

GETA.

J'ai escroqué de l'argent aux vieillards.

ANTIPHON.

Est-ce assez?

GETA.

Je n'en sais ma foi rien. Mais on ne m'en a pas demandé davantage.

ANTIPHON.

Comment, coquin! répondras-tu à ce que je te demande?

GETA.

Que me voulez-vous donc dire?

ANTIPHON.

Ce que je veux te dire! Par tes bons soins, tu ne m'as laissé d'autre ressource que de m'aller pendre. Que tous les dieux et toutes les déesses du ciel et des enfers te confondent, et fassent de toi un exemple terrible. Ah! si vous voulez qu'une chose soit bien faite, chargez-en ce drôle là : du port il saura vous jeter au milieu des écueils. Qu'y avait-il de moins nécessaire que de toucher à cette plaie, et de parler de ma femme? Tu as fait naître à mon père l'espérance de la chasser : dis-moi donc enfin; si Phormion reçoit la dot il faudra qu'il épouse; et que deviendrai-je?

GETA.

Mais il n'épousera pas.

ANTIPHON.

Je suis sûr de lui *(ironiquement)* : mais lorsqu'on lui rede-

Quum argentum repetent, nostra causa scilicet
In nervum potius ibit.

GETA.

Nihil est, Antipho,
Quin male narrando possit depravarier.
Tu id quod boni est excerpis; dicis quod mali est.
Audi nunc contra jam : si argentum acceperit,
Ducenda est uxor, ut ais : concedo tibi.
Spatium quidem tandem apparandis nuptiis,
Vocandi, sacrificandi, dabitur paululum :
Interea amici, quod polliciti sunt, dabunt.
Id ille istis reddet.

ANTIPHO.

Quamobrem? Aut quid dicet?

GETA.

Rogas?
Quot res? Postilla monstra evenerunt mihi :
Introiit in aedes ater alienus canis :
Anguis per impluvium decidit de tegulis :
Gallina cecinit : interdixit hariolus :
Haruspex vetuit ante brumam aliquid novi
Negoti incipere. Quae causa est justissima.
Haeç fient.

ANTIPHO.

Ut modo fiant.

GETA.

Fient : me vide.

Pater exit. Abi, dic esse argentum Phedriae.

mandera l'argent, plutôt que d'épouser il se laissera mettre aux fers pour l'amour de nous.

GETA.

Avec une mauvaise interprétation, Antiphon, on peut donner un mauvais sens à tout. Vous laissez de côté ce qu'il y a de bon, pour ne vous occuper que du mal. Écoutez présentement ce que j'ai à vous répondre. Si Phormion reçoit l'argent, il faudra qu'il épouse Phanie, dites-vous. D'accord; mais enfin on lui donnera bien un peu de temps pour faire les préparatifs des noces, pour inviter les parents et faire les sacrifices : pendant ce temps-là les amis de Phedria donneront l'argent qu'ils ont promis, et Phormion le rendra à nos vieillards.

ANTIPHON.

Et pourquoi le rendre? Quelle raison donnera-t-il?

GETA.

Vous me le demandez? Combien y en a-t-il à donner? Depuis que je vous ai promis de l'épouser, j'ai eu des présages effrayants (1). Un chien noir, que je ne connais pas, est entré dans ma maison. Un serpent est tombé par le toit dans ma cour. Une poule a chanté. Le devin m'a interdit le mariage. L'aruspice m'a défendu de rien entreprendre avant l'hiver, ce qui est la meilleure de toutes les excuses. Voilà ce qu'il dira.

ANTIPHON.

Pourvu qu'il le dise.

GETA.

Il le dira; c'est moi qui vous en assure. Votre père sort. Allez, dites à Phedria que nous avons de l'argent.

SCENA V.

DEMIPHO, GETA, CHREMES.

DEMIPHO.

QUIETUS esto, inquam: ego curabo, ne quid verborum duit:
Hoc temere numquam amittam ego a me, quin mihi testes adhibeam,
Cui dem, et quamobrem dem, commemorabo.

GETA.

Ut cautus est, ubi nihil opu'st?

CHREMES.

Atque ita opus facto est. At matura, dum libido eadem haec manet:
Nam si altera illa magis instabit, forsitan nos rejiciat.

GETA.

Rem ipsam putasti.

DEMIPHO.

Duc me ad eum ergo.

GETA.

Non moror.

CHREMES.

Ubi hoc egeris,

SCÈNE V.

DEMIPHON, GETA, CHRÉMÈS.

DEMIPHON *(à Chrémès)*.

Soyez tranquille, vous dis-je, j'aurai soin qu'il ne nous trompe pas. Je ne lâcherai point cet argent imprudemment, sans prendre des témoins, devant qui j'expliquerai à qui je le donne, et sous quelles conditions je le donne.

GETA *(à part)*.

Qu'il a de prudence où il n'en faut point !

CHRÉMÈS.

Ces précautions là sont nécessaires. Mais hâtez-vous, tandis que cette fantaisie le tient ; car si l'autre femme redoublait ses instances, peut-être nous enverrait-il promener.

GETA *(à Chrémès)*.

C'est très-bien pensé.

DEMIPHON.

Mène-moi donc chez lui.

GETA.

Je suis tout prêt.

CHRÉMÈS.

Lorsque vous aurez terminé, passez chez ma femme,

Transito ad uxorem meam, ut conveniat hanc prius, quam hinc abeat:
Dicat, eam dare nos Phormioni nuptum, ne succenseat:
Et magis esse illum idoneum, qui ipsi sit familiarior:
Nos nostro officio nihil digressos: quantum is voluerit,
Datum esse dotis.

DEMIPHO.

Quid tua, malum, id refert?

CHREMES.

Magni, Demipho.

DEMIPHO.

Non sat, tuum te officium fecisse, si non id fama approbat?

CHREMES.

Volo ipsius quoque voluntate hoc fieri, ne se ejectam praedicet.

DEMIPHO.

Idem ego istuc facere possum.

CHREMES.

Mulier mulieri magis congruit.

DEMIPHO.

Rogabo.

CHREMES.

Ubi illas nunc ego reperire possim, cogito.

priez-la d'aller trouver cette jeune personne, avant qu'elle sorte du logis. Qu'elle lui dise que nous la marions à Phormion; qu'elle ne se fâche pas; que Phormion lui convient mieux, parce qu'il est son ami intime, que nous ne nous sommes en rien écartés de notre devoir; qu'on lui a donné pour sa dot tout ce qu'il a demandé.

DEMIPHON.

Que diable cela vous importe-t-il?

CHRÉMÈS.

Beaucoup, mon frère.

DEMIPHON.

Ne vous suffit-il pas d'avoir satisfait à tout? Faut-il que le public vous approuve?

CHRÉMÈS.

Je veux même qu'elle consente à cette séparation, et qu'elle n'aille pas dire qu'on l'a chassée.

DEMIPHON.

Je puis la persuader, aussi bien que votre femme.

CHRÉMÈS.

Les femmes s'arrangent mieux entre elles.

DEMIPHON.

Je l'en prierai. *(Demiphon et Geta sortent.)*

CHRÉMÈS.

Et ces autres, où pourrais-je les rencontrer à présent? C'est là ce qui m'occupe.

SCNEA VI.

SOPHRONA, CHREMES.

SOPHRONA.

QUID agam? quem mihi amicum inveniam misera? aut cui consilia haec referam?
Aut unde mihi auxilium petam?
Nam vereor, hera ne ob meum suasum indigne injuria adficiatur:
Ita patrem adolescentis facta haec tolerare audio violenter.

CHREMES.

Nam quae haec est anus exanimata, a fratre quae egressa 'st meo?

SOPHRONA.

Quod ut facerem, egestas me impulit: quom scirem infirmas nuptias
Hasce esse; ut id consulerem, interea vita ut in tuto foret.

CHREMES.

Certe aedepol, nisi me animus fallit, aut parum prospiciunt oculi,
Meae nutricem gnatae video.

SOPHRONA.

Neque ille investigatur.

SCÈNE VI.

SOPHRONE, CHRÉMÈS.

SOPHRONE *(sans apercevoir Chrémès).*

Que faire? Où trouver un ami dans mon malheur? A qui déclarer un tel secret? De qui implorer le secours? Je tremble que, pour avoir suivi mes conseils, ma maîtresse ne soit indignement traitée; j'apprends que le père du jeune homme en est si violemment courroucé...

CHRÉMÈS *(avec étonnement, à part).*

Mais quelle est cette vieille toute troublée, qui sort de chez mon frère.

SOPHRONE *(toujours à part).*

C'est la pauvreté qui m'a poussée à le faire, ce mariage. Je savais cependant bien qu'on pourrait le casser; mais en attendant, je procurais de quoi vivre à ma maîtresse.

CHRÉMÈS.

Par ma foi, si mon imagination ou mes yeux ne me trompent, c'est la nourrice de ma fille, que j'aperçois.

SOPHRONE.

On ne sait où déterrer.

CHREMES.

Quid agam?

SOPHRONA.

Qui est ejus pater.

CHREMES.

Adeo, an maneo, dum ea quae loquitur, magis cognosco?

SOPHRONA.

Quod si eum nunc reperire possim, nihil est quod verear.

CHREMES.

Ea 'st ipsa:
Colloquar.

SOPHRONA.

Quis hic loquitur?

CHREMES.

Sophrona.

SOPHRONA.

Et meum nomen nominat?

CHREMES.

Respice ad me.

SOPHRONA.

Di, obsecro vos! estne hic Stilpho?

CHREMES.

Non.

SOPHRONA.

Negas?

CHREMES.

Concede hinc a foribus paululum istorsum, sodes, Sophrona,
Ne me isthoc posthac nomine adpellassis.

CHRÉMÈS.

Quel parti prendre ?

SOPHRONE.

Son père.

CHRÉMÈS.

Aborderai-je cette femme, ou attendrai-je que j'aie mieux compris ce qu'elle dit ?

SOPHRONE.

Si je pouvais le trouver, je n'aurais rien à craindre.

CHRÉMÈS.

C'est elle-même je vais lui parler.

SOPHRONE *(entendant Chrémès)*.

Qui est-ce qui parle ici ?

CHRÉMÈS.

Sophrone.

SOPHRONE

Et qui m'appelle par mon nom ?

CHRÉMÈS.

Regarde par ici.

SOPHRONE

Ah, grands dieux ! n'est-ce pas là Stilphon ?

CHRÉMÈS.

Non.

SOPHRONE.

Comment non ?

CHRÉMÈS.

Éloigne-toi un peu de cette porte, je te prie, Sophrone, et garde-toi de m'appeler jamais de ce nom.

SOPHRONA.

Quid? non, obsecro, es,
Quem semper te esse dictitasti[1]?

CHREMES.

St.

SOPHRONA.

Quid has metuis fores?

CHREMES.

Conclusam hic habeo uxorem saevam[2]. Verum isthoc de nomine
Eo perperam olim dixi, ne vos forte imprudentes foris
Effutiretis: atque id porro aliqua uxor mea rescisceret.

SOPHRONA.

Hem! Isthoc pol nos te hic invenire miserae numquam potuimus.

CHREMES.

Eho dic mihi, quid rei tibi est cum familia hac, unde exis?
Ubi illae sunt?

SOPHRONA.

Miseram me!

CHREMES.

Hem, quid est? vivuntne?

SOPHRONA.

Vivit gnata:
Matrem ipsam ex aegritudine miseram mors consecuta est.

CHREMES.

Male factum[3]!

SOPHRONE.

Pourquoi, je vous prie? Auriez-vous changé le nom que vous avez toujours porté?

CHRÉMÈS.

Paix.

SOPHRONE.

Pourquoi craignez-vous tant cette porte?

CHRÉMÈS.

J'ai là dedans un dragon de femme. Autrefois je pris ce nom supposé, dans la crainte que vous n'allassiez imprudemment babiller, et que ma femme n'eût vent de mon histoire.

SOPHRONE.

Ah! Voilà donc pourquoi nous n'avons jamais pu vous trouver ici.

CHRÉMÈS.

Oh çà, dis-moi, quelle affaire as-tu dans la maison d'où tu sors? Et où sont-elles?

SOPHRONE.

Que je suis malheureuse!

CHRÉMÈS.

Hé bien, qu'y a-t-il? Sont-elles vivantes?

SOPHRONE.

Votre fille est vivante; sa malheureuse mère a tant pris de chagrin, qu'elle en est morte.

CHRÉMÈS.

Voilà un grand malheur!

SOPHRONA.

Ego autem, quae essem anus deserta, egens, ignota,
Ut potui, nuptum virginem locavi huic adolescenti,
Harum qui est dominus aedium.

CHREMES.

Antiphonine?

SOPHRONA.

Hem, illi ipsi.

CHREMES.

Quid? Duasne is uxores habet?

SOPHRONA.

Au! obsecro unam ille quidem hanc solam.

CHREMES.

Quid illa altera, quae dicitur cognata?

SOPHRONA.

Haec ergo est.

CHREMES.

Quid ais?

SOPHRONA.

Composito factum 'st, quomodo hanc amans habere posset
Sine dote.

CHREMES.

Di vostram fidem! quam saepe forte temere
Eveniunt, quae non audeas optare! offendi adveniens,
Quicum volebam, atque ut volebam[4], collocatam filiam.
Quod nos ambo opere maximo dabamus operam ut fieret,
Sine nostra cura, maxuma sua cura, haec sola fecit.

SOPHRONE.

Pour moi, qui me voyais sans appui, pauvre, inconnue, j'ai marié, comme j'ai pu, votre fille au jeune homme qui est le maître de cette maison.

CHRÉMÈS.

A Antiphon.

SOPHRONE.

Oui, à lui-même.

CHRÉMÈS.

Comment ! est-ce qu'il a deux femmes ?

SOPHRONE.

Deux femmes, grands dieux ! Il n'a qu'elle seule.

CHRÉMÈS.

Et cette autre qu'on dit sa parente ?

SOPHRONE.

C'est votre fille.

CHRÉMÈS.

Que dis-tu ?

SOPHRONE.

C'est une parenté concertée pour donner à ce jeune homme qui aimait votre fille, le moyen de l'épouser sans dot.

CHRÉMÈS.

Grands dieux ! comme souvent un aveugle hasard amène des événements qu'on n'oserait désirer ! En arrivant je trouve ma fille mariée à celui que je lui destinais, et comme je le voulais. Un mariage que nous arrangions avec grand'peine mon frère et moi, cette vieille femme toute seule l'a fait réussir par ses soins, sans que nous nous en soyons mêlés.

SOPHRONA.

Nunc quid opus facto sit, vide. Pater adolescentis venit:
Eumque animo iniquo hoc oppido ferre aiunt.

CHREMES.

Nihil pericli 'st.
Sed per deos atque homines, meam esse hanc, cave
resciscat quisquam.

SOPHRONA.

Nemo ex me scibit.

CHREMES.

Sequere me: intus caetera audies[5].

SOPHRONE.

Voyez ce qu'il faut faire à présent. Le père du jeune homme est arrivé. On dit qu'il est fort en colère de cette alliance.

CHRÉMÈS.

Il n'y a rien à craindre. Mais, au nom des dieux et des hommes, prends bien garde que personne ne sache qu'elle est ma fille.

SOPHRONE.

Je ne le dirai à personne.

CHRÉMÈS.

Suis-moi, tu apprendras le reste là dedans. *(Ils entrent chez Demiphon.)*

ACTUS V.

SCENA I.

DEMIPHO, GETA.

DEMIPHO.

Nostrapte culpa facimus, ut malos expediat esse,
Dum nimium dici nos bonos studemus et benignos.
Ita fugias, ne praeter casam, quod aiunt[1]. Nonne id sat erat,
Accipere ab illo injuriam? Etiam argentum 'st ultro objectum,
Ut sit qui vivat, dum aliquid aliud flagitii conficiat.

GETA.

Planissume.

DEMIPHO.

His nunc praemium est, qui recta prava faciunt.

GETA.

Verissume.

DEMIPHO.

Ut stultissime quidem illi rem gesserimus[2].

GETA.

Modo ut hoc consilio possiet discedi, ut istam ducat.

DEMIPHO.

Etiamne id dubium 'st?

ACTE V.

SCÈNE I.

DEMIPHON, GETA.

DEMIPHON.

C'est bien notre faute, si la méchanceté tourne à profit aux méchants ; aussi nous courons trop après la réputation de gens faciles et généreux. Fuyez, dit le proverbe, mais ne passez pas votre maison. Ce n'était donc pas assez de l'injure que ce coquin m'a faite ? On lui jette encore de l'argent à la tête, afin qu'il ait de quoi vivre jusqu'à ce qu'il commette un nouveau crime.

GETA.

Rien de plus clair.

DEMIPHON.

On récompense aujourd'hui ceux qui changent le bien en mal.

GETA.

C'est la pure vérité.

DEMIPHON.

Comme notre sottise arrange bien ses affaires !

GETA.

Pourvu qu'on puisse à ces conditions le déterminer enfin à l'épouser.

DEMIPHON.

Y aurait-il quelque doute ?

GETA.

Haud scio hercle, ut homo 'st, an mutet animum

DEMIPHO.

Hem! mutet autem?

GETA.

Nescio: verum, si forte, dico.

DEMIPHO.

Ita faciam, ut frater censuit: uxorem ejus huc adducam,
Cum ista ut loquatur. Tu Geta, abi; praenuntia hanc venturam.

SCENA II.

GETA.

ARGENTUM inventum 'st Phedriae: de jurgio siletur:
Provisum est, ne in praesentia haec hinc abeat: quid nunc porro?
Quid fiet? in eodem luto haesitas: vorsuram solves[1],
Geta. Praesens quod fuerat malum, in diem adiit: plagae crescunt
Nisi prospicis. Nunc hinc domum ibo, ac Phanium edocebo,
Ne quid vereatur Phormionem[2], aut ejus orationem.

GETA.

Je ne sais, ma foi, bâti comme il est, s'il ne serait pas homme à changer d'avis.

DEMIPHON.

Comment ! il en changerait ?

GETA.

Je n'en suis pas sûr ; mais je dis si par hasard.....

DEMIPHON.

Je ferai ce que mon frère m'a conseillé ; je vais amener ici sa femme, pour qu'elle parle à cette fille. Toi, Geta, va la prévenir de son arrivée.

SCÈNE II.

GETA *(seul pendant que Demiphon est allé chercher Nausistrate).*

Nous avons trouvé de l'argent à Phedria, tout est calme pour le présent. Cette femme ne sortira pas de chez nous, on y a pourvu. Et bien, après ? Qu'arrivera-t-il ? Te voilà toujours dans le même bourbier, Geta. Tu paieras l'intérêt de tout ceci. Le malheur qui te menaçait n'est que différé ; les coups de fouet s'amassent, si tu n'y prends garde. Je m'en vais de ce pas à la maison prévenir Phanie, afin qu'elle ne redoute point Phormion, et qu'elle ne s'effraie pas des propos qu'on va lui tenir.

SCENA III.

DEMIPHO, NAUSISTRATA.

DEMIPHO.

AGEDUM, ut soles, Nausistrata, fac illa ut placetur nobis:
Ut sua voluntate, id quod est faciundum, faciat.

NAUSISTRATA.

Faciam.

DEMIPHO.

Pariter nunc opera me adjuves, ac dudum re opitulata es[1].

NAUSISTRATA.

Factum volo[2]: at pol minus queo viri culpa, quam me dignum 'st.

DEMIPHO.

Quid autem?

NAUSISTRATA.

Quia pol mei patris bene parta indiligenter
Tutatur: nam ex his praediis talenta argenti bina[3],
Statim capiebat. Hem, vir viro quid praestat!

DEMIPHO.

Bina, quaeso?

NAUSISTRATA.

Ac rebus vilioribus multo: tamen talenta bina.

SCÈNE III.

DEMIPHON, NAUSISTRATE.

DEMIPHON.

Allons, Nausistrate, tâchez, avec votre bonté ordinaire, d'apaiser cette jeune femme, et qu'elle fasse de bon gré ce que nous désirons.

NAUSISTRATE.

Volontiers.

DEMIPHON.

Aidez-moi dans ce moment par vos soins, comme vous m'avez aidé tantôt de votre argent.

NAUSISTRATE.

Je l'ai fait avec plaisir; mais grâces à mon mari, je ne puis pas vous obliger autant que je le désire.

DEMIPHON.

Comment cela?

NAUSISTRATE.

Parce qu'il administre négligemment les biens que mon père avait acquis par tant de soins. Mon père retirait de cette terre deux talents par an, argent comptant. Hélas! quelle différence d'un homme à un homme.

DEMIPHON.

Deux talents, dites-vous?

NAUSISTRATE.

Et cependant les denrées étaient à bien meilleur marché; malgré cela deux talents.

DEMIPHO.

Hui!

NAUSISTRATA.

Quid haec videntur?

DEMIPHO.

Scilicet[4].

NAUSISTRATA.

Virum me natam vellem : Ego ostenderem....

DEMIPHO.

Certo scio.

NAUSISTRATA.

Quo pacto.....

DEMIPHO.

Parce, sodes, Ut possis cum illa : ne te adolescens mulier defatiget.

NAUSISTRATA.

Faciam ut jubes. Sed meum virum abs te exire video.

SCENA IV[a].

CHREMES, DEMIPHO, NAUSISTRATA.

CHREMES.

Hem, Demipho, Jam illi datum est argentum?

DEMIPHO.

Curavi ilico.

DEMIPHON.

Oh, oh!

NAUSISTRATE.

Que vous en semble?

DEMIPHON.

Effectivement.

NAUSISTRATE.

Que ne suis-je homme! je lui ferais voir....

DEMIPHON *(l'interrompant)*.

Assurément.

NAUSISTRATE.

Comment.....

DEMIPHON *(l'interrompant encore)*.

Ménagez-vous, je vous prie, afin d'être en état..... et que cette jeune femme ne vous fatigue pas la poitrine

NAUSISTRATE.

Je suivrai votre conseil. Mais je vois mon mari sortir de chez vous.

SCÈNE IV.

CHRÉMÈS, DEMIPHON, NAUSISTRATE.

CHRÉMÈS *(sortant de chez Demiphon, sans apercevoir Nausistrate)*.

DITES-MOI, Demiphon, lui a-t-on déjà donné son argent?

DEMIPHON.

Je n'y ai point perdu de temps.

CHREMES.

Nollem datum.
Hei! video uxorem : pene plus quam sat erat.

DEMIPHO.

Cur nolles, Chreme?

CHREMES.

Jam recte.

DEMIPHO.

Quid tu? ecquid locutus cum ista es, quamobrem hanc ducimus?

CHREMES.

Transegi.

DEMIPHO.

Quid ait tandem?

CHREMES.

Abduci non potest.

DEMIPHO.

Qui, non potest?

CHREMES.

Quia uterque utrique est cordi.

DEMIPHO.

Quid istuc nostra?

CHREMES.

Magni. Praeter haec,
Cognatam comperi esse nobis.

DEMIPHO.

Quid! deliras?

CHRÉMÈS.

Je suis fâché qu'il soit donné. *(Apercevant Nausistrate, il dit à part.)* Aie, je vois ma femme ; j'ai pensé parler plus qu'il....

DEMIPHON.

Pourquoi, Chrémès, êtes-vous fâché qu'il soit donné ?

CHRÉMÈS.

C'est bien.

DEMIPHON.

Et vous, avez-vous parlé à cette jeune femme ? Lui avez-vous dit pour quelle raison nous lui conduisons Nausistrate ?

CHRÉMÈS.

J'ai arrangé l'affaire.

DEMIPHON.

Et bien, que dit-elle enfin ?

CHRÉMÈS.

On ne peut pas la déterminer.

DEMIPHON.

Pourquoi ne peut-on pas ?

CHRÉMÈS.

Parce qu'ils s'aiment réciproquement.

DEMIPHON.

Que nous importe !

CHRÉMÈS.

Beaucoup. De plus, j'ai découvert qu'elle est notre parente.

DEMIPHON.

Comment ! Est-ce que vous extravaguez ?

CHREMES.

Sic erit:
Non temere dico: redi mecum in memoriam'.

DEMIPHO.

Satin' sanus es?

NAUSISTRATA.

Au! obsecro, cave, ne in cognatam pecces.

DEMIPHO.

Non est.

CHREMES.

Ne nega.
Patris nomen aliud dictum 'st: hoc tu errasti.

DEMIPHO.

Non norat patrem?

CHREMES.

Norat.

DEMIPHO.

Cur aliud dixit?

CHREMES.

Numquamne hodie concedes mihi,
Neque intelliges?

DEMIPHO.

Si tu nihil narras.

CHREMES.

Pergis?

NAUSISTRATA.

Miror quid hoc siet.

DEMIPHO.

Equidem hercle nescio.

CHRÉMÈS.

Cela se trouvera comme je vous le dis; je ne parle pas sans raison : rappelez-vous avec moi....

DEMIPHON.

Mais êtes-vous dans votre bon sens?

NAUSISTRATE.

Ah! prenez garde, je vous prie, de faire insulte à votre parente.

DEMIPHON.

Elle ne l'est pas.

CHRÉMÈS.

Ne dites pas cela. On a changé le nom du père, c'est ce qui vous a trompé.

DEMIPHON.

Est-ce qu'elle ne connaissait pas son père?

CHRÉMÈS.

Elle le connaissait.

DEMIPHON.

Pourquoi donc a-t-elle dit un autre nom?

CHRÉMÈS.

Comment, d'aujourd'hui vous ne vous rendrez pas, vous ne concevrez pas?

DEMIPHON.

Si vous ne me dites rien.....

CHRÉMÈS.

Encore?

NAUSISTRATE.

Je n'y entends rien.

DEMIPHON.

Ma foi, ni moi non plus.

CHREMES.

Vin' scire? At ita me servet Juppiter,
Ut propior illi, quam ego sum, ac tu, nemo est.

DEMIPHO.

Di vostram fidem[3]!
Eamus ad ipsam una omnes nos; aut scire, aut nescire hoc volo.

CHREMES.

Ha!

DEMIPHO.

Quid est?

CHREMES.

Itane parvam mihi fidem esse apud te?

DEMIPHO.

Vin' me credere?
Vin' satis quaesitum mihi istuc esse? Age, fiat: quid? illa filia
Amici nostri[4], quid futurum est?

CHREMES.

Recte.

DEMIPHO.

Hanc igitur mittimus?

CHREMES.

Quidni?

DEMIPHO.

Illa maneat.

CHREMES.

Sic.

CHRÉMÈS.

Voulez-vous savoir! Et bien, puissent les dieux m'être favorables, comme il est vrai qu'elle n'a point de plus proches parens que vous et moi.

DEMIPHON.

Grands dieux! allons tous ensemble la trouver. *(Il fait un mouvement pour aller vers sa maison.)* Je veux savoir le pour et le contre de tout ceci.

CHRÉMÈS *(retenant Demiphon)*.

Ah!

DEMIPHON.

Qu'avez-vous?

CHRÉMÈS.

Pouvez-vous avoir si peu de confiance en moi?

DEMIPHON.

Voulez-vous que je vous croie? Voulez-vous que je ne fasse pas d'autres informations? Allons, soit. Mais quoi, cette fille de notre ami, que deviendra-t-elle?

CHRÉMÈS.

Rien.

DEMIPHON.

Faut-il y renoncer?

CHRÉMÈS.

Pourquoi non?

DEMIPHON.

Et garder celle-ci?

CHRÉMÈS.

Oui.

DEMIPHO.

Ire igitur tibi licet, Nausistrata.

NAUSISTRATA.

Sic pol commodius esse in omnes arbitror, quam ut coeperas
Manere hanc: nam perliberalis visa est, quom vidi, mihi.

SCENA V^a.

DEMIPHO, CHREMES.

DEMIPHO.

Quid istuc negoti est.

CHREMES.

Jamne operuit ostium?

DEMIPHO.

Jam.

CHREMES.

O Juppiter!
Di nos respiciunt: gnatam inveni nuptam cum tuo filio.

DEMIPHO.

Hem!
Quo pacto id potuit?

CHREMES.

Non satis tutus est ad narrandum hic locus.

DEMIPHON.

Cela étant, Nausistrate, vous pouvez vous en retourner.

NAUSISTRATE.

Je crois, en vérité, qu'il vaut mieux pour les uns et pour les autres, renoncer à votre projet, et garder cette jeune femme; car elle m'a semblé fort bien née, lorsque je l'ai vue. *(Nausistrate sort.)*

SCÈNE V.

DEMIPHON, CHRÉMÈS.

DEMIPHON.

Quelle est donc cette aventure?

CHRÉMÈS.

A-t-elle fermé la porte?

DEMIPHON.

Oui.

CHRÉMÈS.

O Jupiter? Les dieux nous favorisent : c'est ma fille que je trouve mariée à votre fils.

DEMIPHON.

Ah! comment cela s'est-il pu?

CHRÉMÈS.

Ce lieu n'est pas assez sur pour vous raconter l'événement.

DEMIPHO.

At tu abi intro.

CHREMES.

Heus, ne filii quidem nostri hoc resciscant volo.

SCENA VI.

ANTIPHO.

Laetus sum, ut ut meae res sese habent, fratri obtigisse quod volt.
Quam scitum 'st? ejusmodi parare in animo cupiditates:
Quas, quom res advorsae sient, paulo mederi possis!
Hic simul argentum reperit, cura sese expedivit.
Ego nullo possum remedio me evolvere ex his turbis,
Quin si hoc coeletur, in metu: sin patefit, in probro sim.
Neque me domum nunc reciperem, ni mihi esset spes ostensa
Hujusce habendae. Sed ubinam Getam invenire possum.
Ut rogem, quod tempus conveniundi patris me capere jubeat?

DEMIPHON.

Et bien, entrez au logis.

CHRÉMÈS.

Écoutez, je ne veux pas que nos enfants sachent rien de ceci.

SCÈNE VI.

ANTIPHON *(seul)*.

Quoi qu'il en soit de mon affaire, je suis charmé que mon cousin ait obtenu ce qu'il désirait. Quelle prudence de n'ouvrir son cœur qu'à des passions dont les revers soient faciles à réparer! Phedria trouve de l'argent, et le voilà hors d'inquiétude; et moi, nul moyen de sortir de la peine où je suis. Tant que notre complot reste caché, je suis dans la frayeur; s'il se découvre, je suis déshonoré. Je ne reviendrais pas présentement au logis, si on ne m'avait flatté de l'esperance de la conserver. Mais où pourrai-je trouver Geta? Je lui demanderais quel moment il me conseille de prendre pour aborder mon père.

SCENA VII.

PHORMIO, ANTIPHO.

PHORMIO.

ARGENTUM accepi : tradidi lenoni : abduxi mulierem :
Curavi, propria ea Phedria ut potiretur, nam emissa est manu.
Nunc una mihi res etiam restat, quae est conficiunda, otium
Ab senibus ad potandum ut habeam : nam aliquot hos sumam dies.

ANTIPHO.

Sed Phormio est. Quid ais?

PHORMIO.

Quid?

ANTIPHO.

[Quidnam nunc facturus, Phedria?
Quo pacto satietatem amoris ait se velle absumere?

PHORMIO.

Vicissim partes tuas acturus est.

ANTIPHO.

Quas?

SCÈNE VII.

PHORMION, ANTIPHON.

PHORMION *(sans apercevoir Antiphon)*.

J'ai reçu l'argent, je l'ai donné au marchand, j'ai emmené l'esclave. J'en ai assuré la possession à Phedria, car on l'a mise en liberté. Il ne me reste plus qu'une chose, et il faut que j'en vienne à bout, c'est d'obtenir des vieillards le loisir de faire bonne chère : je veux prendre quelques jours pour cela.

ANTIPHON *(apercevant Phormion)*.

Mais voilà Phormion. Que dites-vous ?

PHORMION.

Quoi ?

ANTIPHON.

Que va faire maintenant Phedria ? Comment va-t-il s'y prendre pour satisfaire son amour ?

PHORMION.

Il va jouer votre rôle.

ANTIPHON.

Quel rôle ?

PHORMIO.

Ut fugitet patrem.
Te suas rogavit rursum ut ageres : causam ut pro se diceres :
Nam potaturus est apud me. Ego me ire senibus Sunium
Dicam ad mercatum, ancillulam emptum[1], quam dudum dixit Geta :
Ne, quom hic non videant me, conficere credant argentum suum.
Sed ostium concrepuit abs te.

ANTIPHO.

Vide quis egrediatur.

PHORMIO.

Geta est.

SCENA VIII.

GETA, ANTIPHO, PHORMIO.

GETA.

O FORTUNA! o fors Fortuna! quantis commoditatibus,
Quam subito hero meo Antiphoni ope vestra hunc onerastis diem!

ANTIPHO.

Quidnam hic sibi volt?

PHORMION.

Éviter son père. Il vous prie de prendre le sien à votre tour, et de plaider sa cause, pendant qu'il fera bombance chez moi. Je dirai aux vieillards que je m'en vais au marché de Sunium, acheter la petite esclave dont Geta leur a parlé tantôt, de peur que, ne me voyant pas, ils n'aillent s'imaginer que je fricasse leur argent. Mais on ouvre votre porte.

ANTIPHON.

Voyez qui est-ce qui sort.

PHORMION.

C'est Geta.

SCÈNE VIII.

GETA, ANTIPHON, PHORMION.

GETA *(sans apercevoir Antiphon et Phormion).*

O FORTUNE ! ô fortune propice ! de quelles faveurs inespérées vous comblez mon maître Antiphon en ce jour !

ANTIPHON.

Que veut-il dire ?

GETA.

Nosque amicos ejus exonerastis metu!
Sed ego nunc mihi cesso, qui non humerum hunc onero pallio;
Atque hominem propero invenire, ut haec, quae contigerint, sciat?

ANTIPHO.

Num tu intelligis, hic quid narret?

PHORMIO.

Num tu?

ANTIPHO.

Nihil.

PHORMIO.

Tantumdem ego.

GETA.

Ad lenonem hinc ire pergam: ibi nunc sunt.

ANTIPHO.

Heus, Geta.

GETA.

Hem tibi.
Num mirum, aut novum est, revocari, cursum quom institueris?

ANTIPHO.

Geta.

GETA.

Pergit hercle: nunquam tu odio tuo me vinces.

ANTIPHO.

Non manes?

GETA.

Et de quelles frayeurs vous délivrez ses amis! Mais à quoi m'amusai-je? Pourquoi ne pas jeter mon manteau sur mes épaules, et courir chercher mon homme, pour l'informer de cet événement?

ANTIPHON *(à Phormion)*.

Comprenez-vous quelque chose à ce qu'il dit?

PHORMION.

Et vous?

ANTIPHON.

Rien du tout.

PHORMION.

Et moi tout autant.

GETA.

Je m'en vais chez le marchand d'esclaves, ils y sont présentement.

ANTIPHON.

Hola, Geta.

GETA.

Hola toi-même: merveille bien étonnante, s'entendre appeler quand on commence à courir.

ANTIPHON.

Geta.

GETA *(à part)*.

Il continue, ma foi. *(Haut.)* Tu as beau crier, tu n'y gagneras rien.

ANTIPHON.

Tu ne t'arrêteras pas?

GETA.

Vapulabis. Curialis vernula est, qui me vocat.

ANTIPHO.

Id tibi quidem jam fiet, nisi resistis, verbero.

GETA.

Familiariorem oportet esse hunc, qui minitatur malum.
Sed isne est quem quaero, an non? Ipsus est.

PHORMIO.

Congredere actutum[x].

ANTIPHO.

Quid est?

GETA.

O omnium, quantum est qui vivant, homo hominum ornatissime!
Nam sine controversia ab diis solus diligere, Antipho.

ANTIPHO.

Ita velim: sed, qui istuc credam ita esse, mihi dici velim.

GETA.

Satin' est, si te delibutum gaudio reddo?

ANTIPHO.

Enicas.

PHORMIO.

Quin tu hinc pollicitationes aufer: et quod fers, cedo.

GETA.

Ho!
Tu quoque hic aderas, Phormio?

PHORMIO.

Aderam: sed tu cessas?

GETA.

Tu te feras rosser. *(Plus bas.)* C'est quelque galopin qui m'appelle (1).

ANTIPHON.

Tu te feras rosser toi-même, si tu ne t'arrêtes, coquin.

GETA.

Il faut que ce soit quelqu'un de nos amis, pour menacer ainsi. *(Il se retourne.)* Mais est-ce celui que je cherche, ou non ? C'est lui-même.

PHORMION.

Viens çà promptement.

ANTIPHON.

Qu'y a-t-il ?

GETA.

O le plus heureux de tous les hommes qui soient sur la terre ! car, sans contredit, vous êtes le seul favori des dieux.

ANTIPHON.

Je le voudrais bien. Mais comment puis-je le croire, c'est là ce qu'il faudrait me dire.

GETA.

Serez-vous content, si je vous fais nager dans la joie ?

ANTIPHON.

Tu m'impatientes.

PHORMION.

Laisse là tes promesses, et dis quelles nouvelles tu nous apportes.

GETA *(voyant Phormion qu'il n'avait pas encore aperçu).*

Ha ! vous voilà aussi, Phormion ?

PHORMION.

Oui. Mais pourquoi perdre le temps ?

GETA.

Accipe, hem.
Ut modo argentum tibi dedimus apud forum, recta domum
Sumus profecti: interea mittit herus me ad uxorem tuam.

ANTIPHO.

Quamobrem?

GETA.

Omitto proloqui: nam nihil ad hanc rem est, Antipho.
Ubi in gynaeceum ire occipio, puer ad me adcurrit Myda:
Pone apprehendit pallio: resupinat: respicio: rogo
Quamobrem retineat me: ait esse vetitum intro ad heram adcedere.
Sophrona modo fratrem huc, inquit, senis introduxit Chremem,
Eumque nunc esse intus cum illis. Hoc ubi ego audivi, ad fores
Suspenso gradu placide ire perrexi: adcessi: adstiti[2]:
Animam compressi: aurem admovi: ita animum coepi adtendere,
Hoc modo sermonem captans.

ANTIPHO.

Eu, Geta.

GETA.

Hic pulcherrimum
Facinus audivi: itaque pene hercle exclamavi gaudio[3].

ANTIPHO.

Quod?

GETA.

Et bien, écoutez. Tout à l'heure, après vous avoir donné cet argent à la place publique, nous sommes revenus droit à la maison. Ensuite votre père m'envoie chez votre femme.

ANTIPHON.

Quoi faire?

GETA.

Je ne vous le dirai pas. Cela ne fait rien à la chose. Lorsque je suis prêt d'entrer dans son appartement, le petit Myda court à moi, il me tire par le derrière de mon manteau, me fait pencher en arrière; je me retourne, je lui demande pourquoi il m'arrête. Il me répond qu'il est défendu d'entrer chez sa maîtresse. Sophrone, dit-il, vient d'y amener Chrémès, le frère de notre vieillard, et maintenant il est avec elles. Lorsque j'entends cela, tout doucement, sur la pointe du pied, je m'approche de la porte, j'y demeure collé, je retiens mon haleine, je prête l'oreille, j'écoute avec la plus grande attention, pour attraper leurs paroles à la volée.

ANTIPHON.

Courage, mon cher Geta.

GETA.

Et là j'ai entendu une aventure admirable: aussi ai-je manqué de pousser un cri de joie.

ANTIPHON.

Quelle aventure?

GETA.

Quodnam arbitrare?

ANTIPHO.

Nescio.

GETA.

Atqui mirificissimum.
Patruus tuus pater est inventus Phanio uxori tuae.

ANTIPHO.

Hem!
Quid ais?

GETA.

Cum ejus consuevit olim matre in Lemno clanculum.

PHORMIO.

Somnium: utin' haec ignoraret suum patrem?

GETA.

Aliquid credito,
Phormio, esse caussae: sed me censen' potuisse omnia
Intelligere extra ostium, intus quae inter sese ipsi egerint?

PHORMIO.

Atque hercle ego quoque illam inaudivi fabulam.

GETA.

Immo etiam dabo,
Quo magis credas. Patruus interea inde huc egreditur foras:
Haud multo post cum patre idem recipit se intro denuo:
Ait uterque tibi potestatem ejus habendae dare:
Denique ego missus sum, te ut requirerem, atque adducerem.

GETA.

Qu'imaginez-vous?

ANTIPHON.

Rien.

GETA.

Mais la chose du monde la plus merveilleuse. Votre oncle se trouve le père de Phanie, votre épouse.

ANTIPHON *(avec surprise)*.

Comment! que dis-tu?

GETA.

Il eut autrefois un commerce secret avec sa mère dans l'île de Lemnos.

PHORMION.

Tu rêves. Elle ne connaîtrait point son père, n'est-ce pas?

GETA.

Soyez persuadé, Phormion, qu'il y a quelque raison à cela. Mais croyez-vous que j'aie pu entendre au travers de la porte tout ce qu'ils disaient dans la chambre?

PHORMION.

Mais vraiment, on m'a fait aussi le même conte à moi.

GETA.

Ce que je vais vous dire vous persuadera mieux encore. Pendant que je suis là, votre oncle sort; un instant après, il rentre avec votre père. Tous deux disent qu'ils vous permettent de la garder. Enfin on me dépêche pour vous chercher et vous amener.

ANTIPHO.

Hem, quin ergo rape me: quid cessas?

GETA.

Fecero.

ANTIPHO.

O mi Phormio,
Vale.

PHORMIO.

Vale, Antipho.

SCENA IX[1].

PHORMIO.

Bene, ita me di ament, factum. Gaudeo,
Tantam fortunam de improviso esse his datam.
Summa eludendi occasio est mihi nunc senes,
Et Phedriae curam adimere argentariam,
Ne cuiquam suorum aequalium supplex siet.
Nam idem hoc argentum, ita ut datum 'st ingratiis,
His datum erit[2]. Hoc qui cogam, re ipsa repperi.
Nunc gestus mihi, voltusque est capiundus novus.
Sed hinc concedam in angiportum hoc proxumum:
Inde hisce ostendam me, ubi erunt egressi foras.
Quo me adsimularam ire ad mercatum, non eo.

ANTIPHON.

Et bien enlève-moi donc promptement. A quoi t'amuses-tu ?

GETA.

Ce sera bientôt fait.

ANTIPHON

Adieu, mon cher Phormion.

PHORMION.

Adieu, Antiphon.

SCÈNE IX.

PHORMION *(seul)*.

O DIEUX, la bonne aventure ! Voilà pour les fils un bonheur imprévu qui me charme. Merveilleuse occasion pour moi de duper les vieillards, d'épargner à Phedria la peine de chercher de l'argent, et d'aller supplier ses amis ; car celui qu'ils m'ont donné de si mauvaise grace, ils peuvent lui dire adieu : voici un événement qui me fournit le moyen de les y contraindre. Il me faut maintenant prendre une posture, une contenance nouvelle. Cachons-nous dans la ruelle voisine, nous les aborderons lorsqu'ils sortiront. Je voulais faire semblant d'aller au marché de Sunium, je n'y vais plus.

SCENA X.

DEMIPHO, PHORMIO, CHREMES.

DEMIPHO.

Dis magnas merito gratias habeo, atque ago:
Quando evenere haec nobis, frater, prospere.
Quantum potest, nunc conveniundus Phormio 'st,
Priusquam dilapidet nostras triginta minas',
Ut auferamus.

PHORMIO.

Demiphonem, si domi est,
Visam, ut, quod....

DEMIPHO.

At nos ad te ibamus, Phormio.

PHORMIO.

De eadem hac fortasse caussa?

DEMIPHO.

Ita hercle.

PHORMIO.

Credidi.
Quid ad me ibatis? Ridiculum. Verebamini,
Ne non id facerem, quod recepissem semel?
Heus! quanta quanta haec mea paupertas est, tamen
Adhuc curavi unum hoc quidem, ut mihi esset fides.

SCÈNE X.

DEMIPHON, PHORMION, CHRÉMÈS.

DEMIPHON.

Je rends grâces aux dieux, comme je le dois, mon frère, du bonheur qui nous arrive. Il faut au plus vite aller trouver Phormion, et retirer nos trente mines avant qu'il les ait éparpillées.

PHORMION *(feignant de ne voir ni Demiphon ni Chrémès).*

Je vais voir si Demiphon est chez lui, pour...

DEMIPHON.

Nous allions chez vous, Phormion.

PHORMION *(à Demiphon).*

Peut-être pour le même sujet qui m'amène ?

DEMIPHON.

Oui, vraiment.

PHORMION.

Je m'en suis douté. Mais pourquoi venir chez moi? C'est une chose ridicule. Aviez-vous peur que ma parole une fois donnée, j'y manquasse ? Ah ! Demiphon, quelque pauvre que je sois, jusqu'à présent je ne me suis occupé que d'une seule chose, c'est de mériter qu'on eût en moi toute confiance.

CHREMES.

Estne ea ita, ut dixi, liberalis?

DEMIPHO.

Oppido.

PHORMIO.

Itaque ad vos venio nuntiatum, Demipho,
Paratum me esse. Ubi voltis, uxorem date.
Nam omnes posthabui mihi res, ita uti par fuit,
Postquam, tantopere id vos velle, animadvorteram.

DEMIPHO.

At hic dehortatus est me, ne illam tibi darem.
Nam qui erit rumor populi, inquit, si id feceris?
Olim quom honeste potuit, tum non est data:
Nunc viduam extrudi, turpe 'st. Ferme eadem omnia,
Quae tute dudum coram me incusaveras.

PHORMIO.

Satin' superbe illuditis me?

DEMIPHO.

Qui?

PHORMIO.

Rogas?
Quia ne alteram quidem illam potero ducere:
Nam quo redibo ore ad eam, quam contempserim?

CHREMES.

Tum autem[3], Antiphonem video ab se amittere
Invitum eam, inque.

DEMIPHO.

Tum autem video filium

CHRÉMÈS *(à Demiphon).*

A-t-elle, comme je vous l'avais dit, l'air honnête?

DEMIPHON *(à Chrémès).*

Tout à fait.

PHORMION *(continuant son discours).*

C'est pourquoi je viens vous annoncer, Demiphon, que je suis prêt. Dès que vous voudrez, donnez-moi cette femme; car j'ai négligé, comme de raison, toute autre affaire pour ce mariage, lorsque je me suis aperçu que vous l'aviez si fort à cœur.

DEMIPHON.

Mais mon frère que voilà, m'a dissuadé de vous la donner. Que dira le public, m'a-t-il dit, si vous prenez ce parti? On aurait pu en tout honneur la marier d'abord à Phormion, on ne l'a pas fait. Présentement rompre un mariage et la chasser, c'est une indignité. Enfin il m'a répété presque toutes les raisons avec lesquelles vous m'avez attaqué tantôt.

PHORMION *(fièrement et d'un air irrité).*

Me jouez-vous avec assez d'insolence?

DEMIPHON.

Pourquoi?

PHORMION.

Pourquoi? Parce que je ne pourrai plus épouser l'autre. De quel front en effet aborderais-je une femme que j'ai dédaignée?

CHRÉMÈS *(tout bas à Demiphon).*

Dites-lui : d'ailleurs, je vois qu'Antiphon a bien du chagrin de la quitter.

DEMIPHON *(à Phormion).*

Et d'ailleurs, je vois que mon fils a bien du chagrin

Invitum sane mulierem ab se amittere.
Sed transi sodes ad forum, atque illud mihi
Argentum rursum jube rescribi, Phormio.

PHORMIO.

Quodne ego perscripsi porro illis, quibus debui?

DEMIPHO.

Quid igitur fiet?

PHORMIO.

Si vis mihi uxorem dare
Quam despondisti, ducam : sin est ut velis
Manere illam apud te, dos hic maneat, Demipho.
Nam non est aequom me propter vos decipi :
Quom ego vostri honoris causa repudium alteri
Remiserim, quae dotis tantumdem dabat.

DEMIPHO.

I hinc in malam rem cum istac magnificentia,
Fugitive! Etiam nunc credis te ignorarier,
Aut tua facta adeo?

PHORMIO.

Irritor.

DEMIPHO.

Tune hanc duceres,
Si tibi data esset?

PHORMIO.

Fac periculum.

DEMIPHO.

Ut filius
Cum illa habitet apud te; hoc vostrum consilium fuit.

de quitter cette femme. Mais passez, je vous prie, à la place, et faites-moi remettre cet argent, Phormion.

PHORMION.

Quoi, cet argent que j'ai payé à mes créanciers?

DEMIPHON.

Que faire donc?

PHORMION.

Si vous voulez me donner la femme que vous m'avez promise, je l'épouserai. Si au contraire vous la voulez garder, trouvez bon que je garde la dot, Demiphon; car il n'est pas juste que je sois dupé pour l'amour de vous, puisque c'est à votre considération que j'ai remercié une femme qui m'apportait tout autant en mariage.

DEMIPHON.

Va-t-en au diable, coquin, avec tes forfanteries. Crois-tu donc qu'on ne sache pas encore qui tu es, et quels sont tes faits et gestes?

PHORMION.

Ma colère s'allume.

DEMIPHON.

Tu l'épouserais, si on te la donnait, n'est-ce pas?

PHORMION.

Essayez.

DEMIPHON.

Afin que mon fils vécût avec elle chez toi. C'était là ton dessein.

PHORMIO.

Ex qua filiam
Suscepit, et eam clam educat.

CHREMES.

Sepultus sum.

PHORMIO.

Haec adeo ego illi jam denarrabo.

CHREMES.

Obsecro,
Ne facias.

PHORMIO.

Ho! tune is eras?

DEMIPHO.

Ut ludos facit!

CHREMES.

Missum te facimus.

PHORMIO.

Fabulae.

CHREMES.

Quid vis tibi?
Argentum quod habes, condonamus te.

PHORMIO.

Audio[5].
Quid vos, malum, ergo, me sic ludificamini,
Inepti vostra puerili sententia?
Nolo, volo : volo, nolo rursum : cedo, cape :
Quod dictum, indictum 'st : quod modo erat ratum,
irritum 'st.

PHORMION.

De laquelle il a eu une fille, qu'il élève secrètement...

CHRÉMÈS *(à part)*.

Je suis enterré.

PHORMION.

Et je m'en vais lui raconter toute cette histoire.

CHRÉMÈS *(vivement)*.

Je te conjure, n'en fais rien.

PHORMION.

Ah, ah! seriez-vous cet homme là?

DEMIPHON.

Comme il nous joue!

CHRÉMÈS.

Tu peux t'en aller.

PHORMION.

Chansons.

CHRÉMÈS.

Que nous demandes-tu? L'argent que tu as reçu, nous te l'abandonnons.

PHORMION.

A la bonne heure. Mais pourquoi diable me ballotter ainsi avec vos sottes irrésolutions d'enfant? Je ne veux pas, je le veux bien; ce que je voulais, je ne le veux plus; donne, prends; ce que j'avais dit, je m'en dédis; ce qui était conclu est annullé.

PHORMIO.

Itane agitis mecum? Satis astute adgredimini.
Non hercle ex re istius me instigasti, Demipho.
Ain' tu? Ubi peregre, tibi quod libitum fuit, feceris,
Neque hujus sis veritus foeminae primariae
Quin novo modo ei faceres contumelias:
Venias nunc precibus lautum peccatum tuum?
Hisce[6]; ego illam dictis ita tibi incensam dabo,
Ut ne restinguas, lacrumis si extillaveris.

DEMIPHO.

Malum, quod isti di, deaeque omnes duint,
Tantane adfectum quemquam esse hominem audacia?
Nonne hoc publicitus scelus hinc deportarier
In solas terras?

CHREMES.

In id redactus sum loci,
Ut quid agam cum illo, nesciam prorsum.

DEMIPHO.

Ego scio.
In jus eamus.

PHORMIO.

In jus? Huc, si quid lubet.

DEMIPHO.

Adsequere, ac retine, dum ego huc servos evoco.

CHREMES.

Etenim solus nequeo: accurre huc.

PHORMIO.

Una injuria 'st
Tecum.

PHORMION.

Est-ce là comme vous y allez avec moi ? Vous vous y prenez assez finement. Demiphon, vous m'avez irrité, tant pis pour votre frère. J'en jure. Oui dà ? Lorsque vous aurez satisfait toutes vos fantaisies dans un pays étranger, lorsque vous aurez méprisé une femme du premier rang, lorsque vous lui aurez fait des affronts qui n'ont point d'exemple, vous viendrez laver votre faute avec quelques larmes ? Dites seulement un mot ; je vous allumerai si bien sa colère, que vous ne pourriez l'éteindre, quand vous fondriez en pleurs.

DEMIPHON.

Que tous les dieux et les déesses confondent ce maraud ! Peut-on voir un homme aussi effronté ? Ne devrait-on pas, aux dépens du public, jeter un pareil scélérat dans quelque désert ?

CHRÉMÈS.

Je suis réduit au point de ne savoir quel parti prendre avec lui.

DEMIPHON *(à Chrémès)*.

Je le sais bien, moi : *(A Phormion.)* Devant les juges.

PHORMION.

Devant les juges ? *(en allant vers la maison de Chrémès)* Là dedans, si vous voulez plaider.

DEMIPHON *(à Chrémès)*.

Courez après, et l'arrêtez, jusqu'à ce que j'aie appelé mes esclaves.

CHRÉMÈS.

Mais je ne puis le retenir moi seul. Venez à mon secours.

PHORMION *(à Demiphon.)*

J'ai une plainte à rendre contre vous.

CHREMES.

Lege agito ergo.

PHORMIO.

Altera 'st tecum, Chreme.

DEMIPHO.

Rape hunc.

PHORMIO.

Itane agitis? Enimvero voce est opus:
Nausistrata! Exi.

CHREMES.

Os opprime.

DEMIPHO.

Impurum vide,
Quantum valet!

PHORMIO.

Nausistrata! inquam.

CHREMES.

Non taces?

PHORMIO.

Taceam?

DEMIPHO.

Nisi sequitur, pugnos in ventrem ingere.

PHORMIO.

Vel oculum exclude. Est, ubi vos ulciscar, locus.

CHRÉMÈS.

Viens la former en justice.

PHORMION.

Et une autre contre vous, Chrémès.

DEMIPHON.

Entraînez-le.

PHORMION.

Est-ce ainsi que vous vous y prenez? Je vois bien qu'il faut crier : *(A haute voix.)* Nausistrate ! Sortez.

CHRÉMÈS *(à Demiphon)*.

Fermez-lui la bouche.

DEMIPHON.

Le coquin, voyez comme il est fort !

PHORMION.

Nausistrate, sortez donc.

CHRÉMÈS.

Veux-tu te taire ?

PHORMION.

Me taire !

DEMIPHON.

S'il ne veut pas suivre, bourrez-le à coups de poing.

PHORMION.

Arrachez-moi un œil, si vous voulez ; je sais bien où me venger.

SCENA XI.

NAUSISTRATA, CHREMES, DEMIPHO, PHORMIO.

NAUSISTRATA.

Quis nominat me?

CHREMES.

Hem!

NAUSISTRATA.

Quid istuc turbae est, obsecro,
Mi vir?

PHORMIO.

Hem, quid nunc obticuisti?

NAUSISTRATA.

Quis hic homo est?
Non mihi respondes?

PHORMIO.

Hiccine ut tibi respondeat?
Qui hercle, ubi sit, nescit.

CHREMES.

Cave isti quidquam credas.

PHORMIO.

Abi : tange ; si non totus friget, me enica.

SCÈNE XI.

NAUSISTRATE, CHRÉMÈS, DEMIPHON, PHORMION.

NAUSISTRATE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

CHRÉMÈS *(effrayé)*.

Ah !

NAUSISTRATE.

Quel est donc tout ce désordre, je vous prie, cher époux ?

PHORMION *(à Chrémès)*.

Et bien, pourquoi demeurez-vous muet ?

NAUSISTRATE *(à Chrémès)*.

Quel est cet homme là ? Vous ne me répondez pas ?

PHORMION

Lui, vous répondre ? Il ne sait ma foi pas où il est.

CHRÉMÈS *(à Nausistrate)*.

N'allez pas ajouter foi à ce qu'il dit.

PHORMION *(à Nausistrate)*.

Approchez, touchez-le ; je veux mourir s'il n'est froid comme un glaçon.

CHREMES.

Nihil est.

NAUSISTRATA.

Quid ergo est? quid istic narrat?

PHORMIO.

Jam scies:

Ausculta.

CHREMES.

Pergin' credere?

NAUSISTRATA.

Quid ego, obsecro,

Huic credam, qui nihil dixit?

PHORMIO.

Delirat miser

Timore.

NAUSISTRATA.

Non pol temere est, quod tu tam times.

CHREMES.

Egon' timeo?

PHORMIO.

Recte sane: quando nihil times,

Et hoc nihil est quod ego dico: tu narra.

DEMIPHO.

Scelus?

Tibi narret?

PHORMIO.

Eho tu, factum est abs te sedulo

Pro fratre.

CHRÉMÈS.

Ce n'est rien.

NAUSISTRATE *(à Chrémès).*

Qu'y a-t-il donc? *(En montrant Phormion.)* Et que dit cet homme?

PHORMION.

Vous allez le savoir, écoutez.

CHRÉMÈS.

Allez-vous encore le croire?

NAUSISTRATE.

Comment, je vous prie, le croirais-je? il n'a rien dit.

PHORMION.

Le pauvre malheureux, la crainte le fait extravaguer.

NAUSISTRATE *(à Chrémès).*

Ce n'est ma foi pas sans sujet que vous êtes si fort effrayé.

CHRÉMÈS.

Moi! effrayé?

PHORMION.

Fort bien : puisque vous ne craignez rien, puisque ce que j'ai à dire n'est rien, dites-le vous-même.

DEMIPHON.

Coquin! qu'il te le dise!

PHORMION *(à Demiphon).*

En voilà assez, vous avez bien servi votre frère.

NAUSISTRATA.

Mi vir, non mihi narras?

CHREMES.

At...

NAUSISTRATA.

Quid, at?

CHREMES.

Non opus est dicto.

PHORMIO.

Tibi quidem: at scito huic opus est.
In Lemno...

CHREMES.

Hem? quid ais?

DEMIPHO.

Non taces?

PHORMIO.

Clam te...

CHREMES.

Hei mihi!

PHORMIO.

Uxorem duxit.

NAUSISTRATA.

Mi homo, di melius duint!

PHORMIO.

Sic factum 'st.

NAUSISTRATA.

Perii misera!

NAUSISTRATE.

Comment, cher époux, vous ne me direz pas ?...

CHRÉMÈS.

Mais...

NAUSISTRATE.

Mais, quoi ?

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire de dire...

PHORMION.

Non pour vous : mais pour Nausistrate, il est nécessaire de savoir. Dans l'île de Lemnos...

CHRÉMÈS.

Ah ! que dis-tu ?

DEMIPHON.

Veux-tu te taire ?

PHORMION.

A votre insu...

CHRÉMÈS.

Hélas !

PHORMION.

Il a épousé une femme...

NAUSISTRATE *(à Phormion).*

Mon cher ami, que les dieux nous en préservent !

PHORMION.

La chose est comme je vous le dis.

NAUSISTRATE.

Malheureuse, je suis perdue !

PHORMIO.

Et inde filiam
Suscepit jam unam, dum tu dormis.

CHREMES.

Quid agimus?

NAUSISTRATA.

Proh di immortales! facinus indignum et malum!

PHORMIO.

Hoc actum 'st.

NAUSISTRATA.

An quidquam hodie est factum indignius?
Qui mihi, ubi ad uxores ventum 'st, tum fiunt senes.
Demipho, te adpello: nam me cum hoc ipso distaedet loqui.
Haeccine erant itiones crebrae, et mansiones diutinae
Lemni? haeccine erat ea, quae nostros fructus minuebat, vilitas?

DEMIPHO.

Ego, Nausistrata, esse in hac re culpam meritum non nego:
Sed ea, quin sit ignoscenda...

PHORMIO.

Verba fiunt mortuo.

DEMIPHO.

Nam neque negligentia tua, neque odio id fecit tuo.
Vinolentus, fere abhinc annos quindecim, mulierculam
Eam compressit, unde haec nata 'st: neque postilla unquam adtigit.

PHORMION.

Il en a déja une fille, pendant que vous dormez bien tranquillement.

CHRÉMÈS.

Que devenir?

NAUSISTRATE.

Ah, grands dieux! quel crime abominable!

PHORMION.

C'est un fait.

NAUSISTRATE.

A-t-on jamais fait action plus indigne? Les voilà ces maris : lorsqu'ils viennent auprès de leurs femmes, ils n'en peuvent plus. C'est à vous que je m'adresse, Demiphon, car j'aurais honte de lui parler. Le voilà donc, le sujet de ces fréquens voyages, de ces longs séjours dans l'île de Lemnos? Le voilà ce vil prix des denrées, qui diminuait nos revenus?

DEMIPHON.

Il a commis une faute, je l'avoue, ma sœur; mais qu'elle soit pardonnable...

PHORMION.

Paroles perdues.

DEMIPHON.

Car ce n'est ni par mépris, ni par aversion pour vous, qu'il s'est ainsi conduit. Il y a environ quinze ans qu'étant ivre, il rencontra la mère de cette fille. Et depuis, il ne l'a

Ea mortem obiit: e medio abiit, qui fuit in re hac scrupulus.

Quamobrem te oro, ut alia tua facta sunt, aequo animo hoc feras.

NAUSISTRATA.

Quid ego, aequo animo? Cupio misera in hac re jam defungier.

Sed quid sperem? AEtate porro minus peccaturum putem?

Jam tum erat senex, senectus si verecundos facit.

An mea forma atque aetas nunc magis expetenda 'st, Demipho?

Quid mihi nunc adfers, quamobrem expectem, aut sperem porro non fore?

PHORMIO.

Exsequias Chremeti, quibus est commodum ire, jam tempus est.

Sic dabo: age, age, nunc Phormionem, qui volet, lacessito.

Faxo tali eum mactatum, atque hic est, infortunio.

Redeat sane in gratiam: jam supplicii satis est mihi:

Habet haec, ei quod, dum vivat usque, ad aurem obganniat.

NAUSISTRATA.

At meo merito, credo. Quid ego nunc commemorem, Demipho,

Singillatim, qualis ego in hunc fuerim?

jamais vue. Elle est morte. Elle n'est plus de ce monde, celle qui aurait pu vous inquiéter. Ainsi, je vous prie, supportez ceci avec votre douceur ordinaire.

NAUSISTRATE.

Quoi, ma douceur ordinaire? Ah, malheureuse! je voudrais bien que ce fût là sa dernière folie : mais puis-je l'espérer? Puis-je croire que l'âge le rendra sage? Il était déjà vieux alors, si c'est la vieillesse qui donne de la retenue. Suis-je plus jeune et plus belle? Ai-je plus d'attraits que dans ce temps-là, Démiphon? Que me direz-vous pour me faire espérer que pareille chose n'arrivera plus?

PHORMION *(à part)*.

Si quelqu'un veut assister aux funérailles de Chrémès, qu'il se dépêche. Voilà comme je m'y prendrai. Allons, allons, attaque maintenant Phormion qui voudra, je l'équiperai comme Chrémès. Il a beau faire sa paix, je l'ai assez puni. Sa femme a là une chanson à lui corner aux oreilles le reste de ses jours.

NAUSISTRATE.

J'ai mérité sans doute un pareil traitement. Faut-il, Démiphon, que je vous rappelle en détail comment j'en ai usé avec lui?

DEMIPHO.

Novi aeque omnia
Tecum.

NAUSISTRATA.

Meriton' hoc meo videtur factum?

DEMIPHO.

Minime gentium.
Verum, quando jam adcusando fieri infectum non potest,
Ignosce: orat, confitetur, purgat: quid vis amplius?

PHORMIO.

Enimvero prius quam haec dat veniam, mihi prospiciam et Phedriae.
Heus, Nausistrata, prius quam huic respondes temere, audi.

NAUSISTRATA.

Quid est?

PHORMIO.

Ego minas triginta per fallaciam ab illo abstuli:
Eas dedi tuo gnato: is pro sua amica lenoni dedit.

CHREMES.

Hem! quid ais?

NAUSISTRATA.

Adeon' hoc indignum tibi videtur, filius
Homo adulescens, si habet unam amicam, tu uxores duas?
Nihil pudere? Quo ore illum objurgabis? Responde mihi.

DEMIPHO.

Faciet ut voles.

DEMIPHON.

Je sais tout cela comme vous.

NAUSISTRATE.

Et bien, croyez-vous que je m'en sois rendue digne?

DEMIPHON.

Nullement. Mais puisque les reproches ne peuvent détruire ce qui est fait, pardonnez-lui, il vous en conjure, il avoue sa faute, il vous demande grace. Que voulez-vous de plus?

PHORMION *(à part)*.

Et mais, avant qu'elle pardonne, il faut que je songe à moi, ainsi qu'à Phedria. Nausistrate, avant de lui répondre trop légèrement, écoutez.

NAUSISTRATE *(à Phormion)*.

Qu'est-ce que c'est?

PHORMION.

J'ai excroqué trente mines à votre mari, je les ai données à votre fils, pour acheter une esclave dont il est amoureux.

CHRÉMÈS *(avec colère)*.

Comment! que dites-vous?

NAUSISTRATE *(à Chrémès)*.

Trouvez-vous que ce soit un si grand crime à votre fils, qui est à la fleur de son âge, d'avoir une maîtresse, tandis que vous avez deux femmes? N'avez-vous pas de honte? De quel front le gronderez-vous? Répondez.

DEMIPHON.

Il fera ce que vous voudrez.

NAUSISTRATA.

Immo, ut meam jam scias sententiam,
Neque ego ignosco, neque promitto quidquam : neque respondeo,
Prius quam gnatum video. Ejus judicio permitto omnia :
Quod is jubebit, faciam.

PHORMIO.

Mulier sapiens es, Nausistrata.

NAUSISTRATA.

Satin' id est tibi?

PHORMIO.

Immo vero pulchre discedo, et probe,
Et praeter spem.

NAUSISTRATA.

Tu, tuum nomen dic quod est.

PHORMIO.

Mihin'?
Phormio, vestrae familiae hercle amicus, et tuo summus Phedriae.

NAUSISTRATA.

Phormio, at ego aecastor posthac tibi, quod potero, et quae voles,
Faciamque, et dicam.

PHORMIO.

Benigne dicis.

NAUSISTRATA.

Pol meritum est tuum.

NAUSISTRATE *(à Demiphon)*.

Mais afin que vous sachiez ma résolution, je ne lui pardonne point, je ne promets rien, je ne réponds rien, que je n'aie vu mon fils. Je le fais juge de tout; ce qu'il ordonnera, je le ferai.

PHORMION *(à Nausistrate)*.

Vous êtes une femme bien sage, Nausistrate.

NAUSISTRATE *(à Phormion)*.

Êtes-vous satisfait ?

PHORMION.

Je sors de cette affaire plus content, plus satisfait, que je n'osais l'espérer.

NAUSISTRATE.

Comment vous appelez-vous ?

PHORMION.

Moi ? Phormion, l'ami de votre famille, et surtout de Phedria.

NAUSISTRATE.

Et bien, Phormion, je vous rendrai tous les services dont je serai capable. J'agirai, je parlerai comme vous voudrez.

PHORMION.

Vous avez bien de la bonté.

NAUSISTRATE.

Je vous rends justice.

PHORMIO.

Vin' primum hodie facere, quod ego gaudeam, Nausistrata,
Et quod tuo viro oculi doleant

NAUSISTRATA.

Cupio.

PHORMIO.

Me ad coenam voca.

NAUSISTRATA.

Pol vero voco.

DEMIPHO.

Eamus intro hinc.

CHREMES.

Fiat : sed ubi est Phedria[1],
Judex noster?

PHORMIO.

Jam hic faxo aderit. Vos valete, et plaudite.

FINIS PHORMIONIS.

PHORMION.

Voulez-vous dès aujourd'hui faire une chose qui m'oblige, et qui chagrine votre mari?

NAUSISTRATE.

Je ne demande pas mieux.

PHORMION.

Invitez-moi à souper.

NAUSISTRATE.

Oui vraiment je vous invite.

DEMIPHON.

Entrons.

CHRÉMÈS.

Soit; mais où est Phedria, notre juge?

PHORMION.

A l'instant je vous l'amène. Adieu, spectateurs, applaudissez.

FIN DU PHORMION.

SCENA ADDITA.

PHEDRIA, PHORMIO.

PHEDRIA.

Est profecto deus qui, quae nos gerimus, auditque et videt.
Neque id verum existimo, quod vulgo dicitur;
Fortuna humana fingit, artatque ut lubet.

PHORMIO.

Ohe, quid istuc est? Socratem, non Phedriam?
Offendi, ut video. Cesso adire et colloqui?
Heus Phedria, unde tibi haec nova sapientia,
Idque in tam magno, quod prae te fers, gaudio?

PHEDRIA.

O salve amice? o Phormio dulcissime,
Salve. Nemo 'st omnium quem ego magis nunc cuperem quam te.

PHORMIO.

Narra istuc quaeso, quid siet.

PHEDRIA.

Immo ego te obsecro hercle ut audias.
Mea Pamphila civis Attica est, et nobilis,
Et dives.

PHORMIO.

Quid ais? Anne, obsecro, somnias?

SCÈNE AJOUTÉE.

PHEDRIA, PHORMION.

PHEDRIA *(seul)*.

Il y a certainement une divinité qui voit et entend nos actions et nos paroles. Je ne crois point ce que l'on dit ordinairement, que la fortune dispose à son gré les événements heureux ou malheureux de ce monde.

PHORMION *(à part)*.

Oh, oh ! qu'est-ce que ceci ? C'est, à ce que je vois, Socrate que je rencontre, au lieu de Phedria. Pouquoi différai-je de l'aborder et de lui parler ? *(A Phedria.)* Dites-moi, Phedria, d'où vous vient cette nouvelle sagesse, surtout au milieu de la joie qui est peinte sur votre visage ?

PHEDRIA.

Ah ! bonjour, mon ami, mon cher Phormion, bonjour. Vous êtes l'homme du monde que je désirais le plus rencontrer dans ce moment.

PHORMION.

Dites-moi donc, je vous prie, qu'avez-vous ?

PHEDRIA.

C'est moi qui vous prie de m'écouter. Ma chère Pamphile est citoyenne d'Athènes, d'une famille illustre et riche.

PHORMION.

Que dites-vous, est-ce que vous rêvez ?

PHEDRIA.

Vera hercle narro.

PHORMIO.

Sed et hoc recte dicitur:
Verum putes haud aegre: quod valde expetas.

PHEDRIA.

Immo audi, quaeso, quae dicam mira omnia.
Idque adeo mecum tacitus cogitans, modo
Erupi in illam quam audisti sententiam:
Nutu deorum, non caeco casu regi
Et nos et nostra.

PHORMIO.

Jamdudum animi pendeo.

PHEDRIA.

Phanocratem nosti?

PHORMIO.

Tanquam te.

PHEDRIA.

Illum divitem?

PHORMIO.

Teneo.

PHEDRIA.

Pater est is Pamphilae. Ne te morer,
Sic se res habuit, Servus huic Calchas erat,
Nequam, scelestus. Is domo aufugere parans,
Hanc virginem quam rure educabat pater,
Quinque annos natam rapit, ac secum clanculum
In Euboeam deportat, et vendit Lyco

PHEDRIA.

C'est, je vous le jure, la pure vérité.

PHORMION.

On dit bien vrai : chacun se persuade sans peine ce qu'il désire ardemment.

PHEDRIA.

Mais, écoutez, de grâce, les merveilles que je vais vous raconter. J'y réfléchissais en moi-même, lorsque vous m'avez entendu prononcer avec transport cette belle sentence : *la providence des dieux, et non le sort aveugle, gouverne les hommes et les événements de la vie.*

PHORMION.

Vous me tenez long-temps en suspens.

PHEDRIA.

Connaissez-vous Phanocrate?

PHORMION.

Comme je vous connais.

PHEDRIA.

Cet homme riche?

PHORMION.

J'entends.

PHEDRIA.

Il est le père de ma Pamphila. Pour abréger l'histoire, voici comme la chose s'est passée. Phanocrate avait un esclave nommé Calchas, un vaurien, un scélérat. Ce Calchas, dans une fuite préméditée, enlève cette petite fille, âgée de cinq ans, que le père faisait élever à la campagne, et l'emporte furtivement dans l'île d'Eubée, où il la vend à un marchand

Mercatori cuidam. Is longo post tempore
Jam grandiorem Dorioni vendidit.
Et illa claris se quidem parentibus
Norat prognatam, cum se liberaliter
Comitatam ancillis educatam recoleret,
Nomen parentum haud norat.

PHORMIO.

Qui igitur agniti?

PHEDRIA.

Mane, illuc ibam: captus est fugitivus is
Heri, ac Phanocrati redditus: de virgine
Quae dixi mira narrat; et illam emptam Lyco,
Tum Dorioni. Mittit Phanocrates statim,
Sibique gnatam vindicat; sed venditam
Ubi rescit, ad me accurrit.

PHORMIO.

O factum bene!

PHEDRIA.

Quin illam ducam in Phanocrate nulla est mora;
Neque in patre, opinor.

PHORMIO.

Me vide: totum tibi hoc
Factum transactum reddo; nec te supplicem
Patri esse statuit Phormio, sed judicem.

PHEDRIA.

Gaudeo.

nommé Lycus. Celui-ci, long-temps après, la revend à Dorion, comme elle était déjà grande. Cette fille savait bien qu'elle était née d'une famille illustre ; car elle se souvenait d'avoir été bien élevée, et suivie de plusieurs esclaves ; mais elle ne savait pas le nom de ses parents.

PHORMION.

Comment donc a-t-elle pu les retrouver?

PHEDRIA.

Attendez, c'est où j'en voulais venir. Cet esclave fugitif a été repris hier, et rendu à Phanocrate. Il a raconté l'histoire étonnante de cette fille, qu'elle avait été achetée par Lycus, ensuite par Dorion. A l'instant Phanocrate envoie chez Dorion réclamer sa fille. Lorsqu'il apprend qu'on me la vendue, il vient promptement me trouver.

PHORMION.

O l'heureux événement !

PHEDRIA.

Point d'obstacle à notre mariage du côté de Phanocrate, ni de la part de mon père, à ce que je pense.

PHORMION.

Reposez-vous sur moi. Je vous livre cette affaire faite et parfaite. Phormion ne veut point que vous alliez supplier votre père, au contraire il vous établit son juge.

PHEDRIA.

Vous badinez.

PHORMIO.

Sic, inquam, est. Tu modo quas Dorio
Triginta minas...

PHEDRIA.

Bene mones, intelligo,
Habeas : nam reddat oportet, quippe lex vetat
Vendi liberam : et hercle gaudeo tempus dari,
Cum et te remunerer, et illum ulciscar probe :
Monstrum ! hominis ferro duriorem animum gerit.

PHORMIO.

Habeo nunc, Phedria, gratiam ; referam in loco
Si liceat unquam. Grave onus imponis mihi,
Ut tecum officiis certem, cum opibus non queam ;
Et amore ac studio solvam quod debeo tibi.
Bene merendo vinci, turpe est forti viro.

PHEDRIA.

Benefacta male collocata malefacta existimo.
Sed te haud quemquam novi gratum ac memorem magis.
Quid istuc quod de patre narrabas modo?

PHORMIO.

Sunt multa, quae nunc non est dicendi locus.
Eamus intro : nam ad coenam Nausistrata
Vocavit me ; et vereor ne simus in mora.

PHEDRIA.

Fiat, sequere me. Vos valete, et plaudite.

PHORMION.

Je vous dis la vérité. Pour vous, faites seulement que les trente mines données à Dorion...

PHEDRIA.

L'avis est bon, j'entends... prenez-les ; car il faut qu'il les rende, puisque la loi défend de vendre une personne libre. Je suis charmé, par ma foi, de trouver l'occasion et de vous récompenser, et de le bien punir. Le monstre ! il a le cœur plus dur que du fer.

PHORMION.

Je vous rends graces, Phedria. Je vous marquerai ma reconnaissance, si jamais l'occasion s'en présente. Vous m'engagez dans un combat difficile ; mes armes seront les bons offices, puisque l'opulence me manque ; à force d'affection et de zèle j'acquitterai ce que je vous dois. Car se laisser vaincre en bienfaisance est honteux pour un homme d'honneur.

PHEDRIA.

Placer mal ses bienfaits, c'est commettre un crime. Mais je ne connais personne qui ait plus de reconnaissance et de gratitude que vous. Que me disiez-vous tout à l'heure au sujet de mon père ?

PHORMION.

L'histoire est longue, et ce n'est pas ici le lieu de vous la raconter. Entrons, car votre mère m'a invité à souper, et je crains que nous ne nous fassions attendre.

PHEDRIA.

Soit. Suivez-moi. *(Aux spectateurs.)* Adieu, Messieurs, paplaudissez.

NOTES

PHILOLOGIQUES

SUR

LE PHORMION.

PROLOGUE.

1. — *Postquam poeta vetus.* Le poète dont Térence se plaint ici, est le même Luscius Lavinius dont il a réfuté les accusations dans les prologues précédents.

2. — *Tenui esse oratione et scriptura levi.* Ce vers peut servir de commentaire au passage du prologue de l'*Andrienne*,

Non ita dissimili sunt argumento, sed tamen
Dissimili oratione sunt factae ac stylo.

et réciproquement. Dans ces deux prologues, Térence entend par *oratio*, la conduite de la pièce; par *stylus* et *scriptura*, il entend le style. Cette observation est de Donat, qui dit: *oratio in sensu est, stylus in verbis. Oratio ad res refertur, stylus ad verba*, etc. Ainsi *argumentum, oratio, stylus*, sont dans une comédie ce que sont dans un tableau *la composition, le dessin, le coloris.* Térence jette ici du ridicule sur son adversaire, lorsqu'il répète le reproche qu'il lui fait de conduire ses pièces simplement, et de les écrire d'un style simple; ce qui est une perfection.

3. — *Quia nusquam insanum scripsit.* — *Et cela parce que notre auteur n'a pas mis sur la scène un jeune extravagant, qui s'imagine voir une biche qui fuit*, etc. Térence cite apparemment ici une pièce connue du vieux

poète, où il avait fait entrer cette ineptie. Térence ne pouvait mieux répondre à son adversaire, qui lui reproche que ses pièces sont simples. Il lui fait voir qu'il pourrait sans peine donner dans le merveilleux, s'il voulait, comme lui, s'éloigner de la nature et choquer la vraisemblance.

4. — *Et magis placerent, quas fecisset fabulas.* Faernus, après lui madame Dacier et son père, prétendent que ce vers doit être retranché de ce prologue, 1° parce qu'il est imité du troisième vers du prologue de l'*Andrienne*; 2° parce qu'il fait ici un sens ridicule. Ils ont raison. Mais on n'a pas osé supprimer un vers qui se trouve dans toutes les éditions. On s'est abstenu de le traduire. On n'aurait pu le rendre sans faire parler Térence peu conséquemment.

5. — *Is sibi responsum hoc habeat. — On lui répondrait, le prix de la poésie.* Cette réponse n'est pas directe, il s'en faut bien. Pour trouver quelque liaison entre elle et l'objection, il faut supposer que ces mots, *si le vieux poète n'avait pas attaqué le nouveau, Térence n'aurait pu trouver le sujet d'un prologue, puisqu'il n'aurait eu personne à qui dire des injures*, veulent dire, *Térence est bien aise que le vieux poète lui fournisse matière à faire des prologues qu'il ne pourrait tirer de son fonds.* A quoi Térence répond : *ce n'est point par goût que je repousse les injures de mon ennemi, mais je dois défendre les ouvrages qui me font vivre*, etc. Malgré toutes ces tournures, la réponse sera toujours louche. Peut-être y a-t-il ici quelque altération dans le texte.

6. — *Quom per tumultum. — Lorsque le bruit nous força de quitter la scène.* Peut-être Térence parle-t-il ici des contre-temps qui firent tomber l'*Hécyre* aux deux premières représentations.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Amicus summus meus et popularis. — Mon camarade Geta.* Le texte dit *popularis*, qui signifie naturellement *compatriote.* Mais comme les noms de ces deux esclaves indiquent qu'ils ne sont pas du même pays, on a traduit ce mot par *camarade.* Il serait facile de prouver que *popularis* signifie quelquefois *ejusdem conditionis et fortunae.* On trouve dans Saluste, *popularis sui sceleris.*

2. — *Quam inique comparatum est !* Cette expression répond à celle des *Adelphes*, acte II, scène 3, p. 270 : *nunquam vidi iniquius certationem comparatam.* Dans ces deux passages, *comparatus* ne signifie pas *acquis*, il signifie *arrangé, ordonné, appareillé. Comparatus* est un terme méthaphorique emprunté des gladiateurs qu'on faisait combattre ensemble, et qu'on disait *aeque comparati*, quand ils étaient choisis bien égaux en force.

3. — *Quod ille unciatim.* Donat remarque la beauté de ce passage, qui fait une belle image de la misère de Geta. Chaque mot est un coup de pinceau merveilleux. Ensuite vient l'image contraire de la dame, qui emporte tout d'un coup ce que l'esclave a ramassé avec bien de la peine. On ne s'appesentira pas sur ces détails, que tout lecteur saisira sans peine.

SCÈNE II.

1. — L'expression *obviam conabar* est remarquable, pour *cogitabam ire obviam.* C'est dans le même sens que Plaute a dit, *conata proloqui*, pour *cogitata proloqui.*

2. — *Oh ! regem me esse.* Le mot *rex*, dans ce passage et dans l'acte II, scène 1 de cette même pièce, signifie *homme riche* ou *grand seigneur.*

3. — *Scisti uti foro. — Tu as suivi le cours du marché.* Cette traduction rend bien le texte. Peut-être n'est-elle pas assez claire et aussi proverbiale en français qu'en latin. On doit cependant sentir que c'est une métaphore prise des marchands qui vendent au prix courant. Si on voulait une explication plus intelligible, on pourrait dire, *tu as su t'accommoder au temps.* Si on voulait un proverbe plus usité, on dirait, *tu as fait de nécessité vertu.*

4. — *Omnia haec confingam : quod erit mihi bonum, atque commodum.* Donat prétend que ces mots *quod erit mihi bonum, atque commodum*, sont une formule de prière qui se faisait lorsqu'on entreprenait une action, et qu'ils représentent celle-ci, *quod faustum felixque sit.* Madame Dacier a bien vu que Donat s'était trompé, mais il paraît qu'elle s'est jetée dans une autre erreur. Elle ponctue ainsi ce passage : *Omnia haec confingam. Quod erit mihi bonum atque commodum*, pour faire tomber *quod erit*, etc. sur *quom tuum horum*, etc., puis elle traduit : *et ce qu'il y a bon et de commode dans cette affaire, c'est que, comme vous ne vous oppo-*

serez pas beaucoup à ce que je dirai, etc. On n'a suivi ni Donat, ni madame Dacier. On n'a rien changé à la ponctuation généralement reçue; le sens en paraît plus naturel. Au reste, le lecteur choisira.

5. — *Persuasit homini... — Il persuade notre homme. Assignation, plaidoierie, procès perdu, mariage.* On a cru devoir traduire ainsi pour suivre la marche rapide du texte; la moindre longueur aurait été traînante. Geta vient de détailler plus haut les moyens qu'avait conseillés Phormion pour faire réussir le mariage d'Antiphon; il reprend ici toutes les circonstances et les entasse; il fallait les entasser aussi. Madame Dacier est plus grammaticale, et dit: *il persuade notre homme, on suit ce bel expédient; nous allons devant les juges, nous sommes condamnés, il épouse.* Cette traduction est bien froide. D'ailleurs *on suit ce bel expédient* ne rend pas assez le sens de *factum est*, qui répond à *tibi scribam dicam*, comme *ventum est* répond à *ad judices veniemus; vincimur* à *vincam scilicet*, et enfin *duxit* à *illa quidem nostra erit*, du discours antérieur de Geta.

On observera ici que Térence a coutume de passer légèrement sur les circonstances de l'action qu'il raconte, quand elles ne sont pas importantes Un mot lui suffit pour chacune. On vient de voir dans le récit de Geta, *imus, venimus, videmus.* Dans l'*Andrienne*, Simon dit: *funus interim procedit: sequimur, ad sepulchrum venimus: in ignem posita est: stetur.* Dans l'*Eunuque*, Chérée dit: *It, lavit, redit.* Notre fabuliste a bien imité Térence en ce point.

6. — *Quid ille paedagogus.* Est-il nécessaire d'observer que c'est Phedria que Dave veut désigner par le mot *pédagogue?* On n'a pas oublié sans doute que Geta vient de dire qu'il n'avait d'autre ressource que de conduire la chanteuse chez ses maîtres et de la ramener, ce qui est l'office d'un pédagogue, comme l'indique le mot dérivé des mots grecs *pais*, enfant; et *ago*, je conduis.

SCÈNE III.

1. — *Adeon' rem redisse. — En être au point, Phedria, de ne pouvoir sans frayeur penser au retour d'un père qui m'aime si tendrement.* Dès les premiers mots que Térence met dans la bouche d'Antiphon, il fixe son caractère. Il le présente comme un jeune homme honnête et bien

né. Il a fait une faute, parce qu'il s'est laissé entraîner par une passion violente, et les conseils d'un parasite. Il s'en repent, et n'ose se présenter devant son père. Dans toute la pièce, il ne sortira pas un instant de ce caractère. Phedria, quoique aussi bien né qu'Antiphon, est un libertin sans remords; il est presque aussi fourbe que Phormion le parasite et l'esclave Geta. Pourquoi Térence donne-t-il aux deux cousins germains des caractères si différens avec la même passion?

La raison en est facile à saisir. Chrémès est débauché jusques dans la vieillesse; il a menti toute la vie pour cacher son libertinage à son épouse. Le fils a les vices de son père. Rien de plus naturel. Cette conséquence a paru si claire à Térence, qu'il n'a pas cru devoir mettre le spectateur sur la voie. Il ne manque pas cependant de le prévenir, quand il s'écarte des sentiers battus. Lorsqu'il a donné dans l'*Hécyre*, à Bacchis et à Lachès, des caractères autres que les caractères communs, il a bien su justifier cette hardiesse, comme on l'a observé dans les notes, page 158 de ce volume. Cette remarque aurait été mieux placée sur la fin de la pièce. On la met ici, afin que les caractères des personnages et le but moral de la comédie étant annoncés, le lecteur la suive avec plus d'intérêt, de plaisir et d'utilité.

2. — *Quod utinam ne Phormioni*, etc. On pourrait croire que la tendresse d'Antiphon est rallentie, à l'entendre parler ainsi. Il ajoute bientôt, *dans l'attente d'un père, qui va venir au premier moment m'arracher au bonheur auquel je suis accoutumé.* Ainsi il est visible qu'il a en même temps un respect bien tendre pour son père, et une affection bien vive pour sa femme. Ces deux sentiments doivent être également puissants dans son cœur, puisqu'ils doivent s'y balancer et faire l'intérêt de la pièce. Térence avait trop d'art pour y manquer.

3. — *Jam depacisci morte cupio.* Plusieurs éditeurs ont lu *depecisci* au lieu de *depacisci.* L'un et l'autre donnent le même sens : on a préféré *depacisci*, parce qu'il est adopté par Virgile dans des cas semblables.

Vitamque volunt pro laude pacisci. (AEn. 5, v. 230.)
Letumque sinas pro laude pacisci. (AEn. 12, v. 49.)

4. — *Ut ne addam.* — *Je n'ajouterai pas que, sans aucune dépense,*

vous avez trouvé une personne libre et bien née..... une femme sur qui la médisance n'a point de prise. Les louanges que Phedria donne ici à l'épouse d'Antiphon, sont nécessaires à la pièce, et ne peuvent guère être placées ailleurs. Il fallait que le spectateur fût convaincu de toute l'honnêteté de Phanie, qui doit être une mère de famille; il fallait qu'il ne pût la regarder un instant comme une aventurière, sans quoi les bonnes mœurs auraient été blessées. Phedria, qui n'est point amoureux d'elle, lui rend justice dans l'instant où il n'a aucun intérêt de mentir. S'il avait fait cet éloge devant Demiphon, ou en toute autre circonstance, on aurait pu croire qu'il voulait tromper, pour disculper Antiphon. Ceci fait voir avec quel art et quelle bienséance Térence sait conduire ses pièces.

SCÈNE IV.

1. — *Quae si non astu providentur, me aut herum pessumdabunt.* Ce vers se trouve dans l'*Andrienne*, acte I, scène 3. Madame Dacier le retranche du *Phormion*. Je n'ai pas été aussi hardi qu'elle; je n'ai pas osé contredire presque tous les éditeurs et les commentateurs. S'il fallait supprimer ce vers dans l'une des deux pièces, comme il est moins bien placé dans celle-ci que dans l'*Andrienne*, je suivrais madame Dacier.

2. — La traduction littérale de ces deux mots, *Laterem lavem*, aurait eu mauvaise grace en français. On ne peut pas dire *ce serait laver une brique*; il aurait fallu expliquer que la brique dont parle le proverbe latin, est une brique crue, qui se détrempe lorsqu'elle est lavée. On a cherché l'équivalent en français. S'il n'avait pas fallu un proverbe, on aurait pu dire : *ce serait peine perdue*. Cet autre proverbe, *laver la tête à un Maure*, aurait mieux rendu les mots du texte, mais moins bien le sens.

3. — *Hujus patrem vidisse me*, etc. Geta aurait pu se contenter de dire, *je viens de voir votre oncle*. Mais Geta prend de l'humeur de ce que Phedria n'a pas compris à demi-mot, comme Antiphon. Si on demandait pourquoi l'un est moins intelligent que l'autre, on répondrait que celui dont l'intérêt est le plus vif, a dû comprendre plus vite ce qu'il craint. C'est ainsi que Térence peint la nature jusques dans les plus petits détails.

4. — *Quod si eo meae fortunae redeunt*, etc. — *Ma chère Phanie, s'il faut que le sort nous sépare, la vie n'a plus d'attraits pour moi.* Ces expressions annoncent toute la passion d'Antiphon, et peuvent confirmer ce qu'on a dit sur ces mots, *plût aux dieux que Phormion*, etc. Une réflexion qu'on aurait pu faire sur les autres pièces, comme sur celle-ci, c'est que, dans Térence, l'amour est une passion forte, ses amoureux, ne le sont point à demi. Si on les compare à la plupart de ceux qu'on met sur la scène française, ceux-ci ne paraîtront que des galans bien doucereux, mais souvent bien fades. Il en est un qu'on doit excepter, mais Térence et la nature en ont fourni le modèle.

5. — *Nam si senserit te timidum pater esse.* Tout ce morceau offre une belle peinture des mœurs, et prouve ce qu'on a dit des caractères d'Antiphon et de Phedria. L'esclave donne une leçon d'effronterie : un jeune homme bien né a beau faire, il ne peut la suivre; Phedria y applaudit, mais Phedria est vicieux.

6. — Le texte *hoc nihil est* n'est pas clair. Les intérprètes sont partagés sur le sens qu'on doit lui donner. Donat et plusieurs autres croient que *hoc* doit s'entendre d'Antiphon, et être dit avec mépris pour *hic*, comme s'il y avait *hic Antipho nihil est*, c'est-à-dire, *cet Antiphon n'est propre à rien.* Le sens qu'on a donné élude la difficulté. *Ilicet* est pour *ire licet.* C'est une formule que le crieur public employait pour congédier l'assemblée. Lorsqu'une affaire était jugée, il disait *ilicet.*

7. — *Quid si assimulabo? satin' est?* — *Si je jouais l'intrépide? Serait-ce bien ainsi?* Les gestes d'Antiphon augmentent le comique de cet endroit de la scène. On verra l'usage que Molière en a fait. Peut-être la Fontaine s'en souvenait-il, lorsqu'il a fait la fable de la grenouille, qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf, et qui interroge sa compagne.

8. — *Vi coactum te esse invitum. Forcé malgré vous*, n'est point ici un pléonasme vicieux. Geta, en multipliant les mots, veut multiplier les raisons.

SCÈNE V.

1. — Heinsius et Madame Dacier ont bien vu que cette scène ne

pouvait pas être le commencement du second acte. Elle est liée avec la précédente de manière à ne laisser aucun doute. Comment se fait-il que les autres éditeurs, et même Westerovius qui a lu madame Dacier, s'y soient trompés?

2. — *Ego in insidiis hic ero.* Si on lisait avec quelques éditeurs, *ego in subsidiis hic ero*, au lieu de *in insidiis*, il faudrait traduire, *je serai ici comme un corps de réserve.* Le choix est assez indifférent entre ces deux leçons.

SCÈNE VI.

1. — *Illud durum.* Madame Dacier, d'après la traduction de Port-Royal, attribue *os durum*, qu'on a rendu par *voilà l'embarras*, à Geta; et la réponse *ego expediam*, à Phedria. Elle donne pour raison, que *ego expediam* doit être dit par celui qui détruit l'objection de Demiphon. Or, c'est Phedria qui lui répond, *functus adolescentuli est officium liberalis*, etc. Cette raison est très-plausible. On a cependant suivi la leçon généralement adoptée, parce que Geta peut bien avoir imaginé la même réponse que Phedria fait à Demiphon, parce que c'est Geta qui réduit le vieillard à ne pouvoir plus répondre.

2. — *Quamobrem omnes*, etc. — *Voilà pourquoi tous les hommes devraient, dans la plus grande prospérité, songer comment ils supporteront les revers et les chagrins, les dangers, les pertes, l'exil. Un père de famille qui revient de voyage, devrait s'attendre à trouver son fils dérangé, sa femme morte, sa fille malade.* Le sens de ce passage paraît marcher avec ordre. Demiphon a fait d'abord une proposition générale, et le dénombrement en gros des maux que tous les hommes, *omnes*, doivent prévoir et craindre; savoir, les dangers, les pertes et l'exil. Il fait ensuite l'application de la maxime générale à un seul individu, un père de famille, et se sert du singulier *cogitet*. Les malheurs qu'il doit redouter en revenant de voyage, sont la faute d'un fils, etc. Tout paraît clair; mais si on suivait la ponctuation de madame Dacier, et qu'on ne mît qu'une virgule après *exilia*, tout serait embrouillé et confondu. Madame Dacier a été induite en erreur par Cicéron, qui cite ce passage dans ses *Tusculanes*. Elle a suivi sa ponctuation, mais les éditeurs de Cicéron ont pu faire une faute.

3. — *Non, non sic futurum est*, etc. Toutes les objections du vieillard ont été détruites. Il n'a plus de raisons à donner, il se fâche.

4. — Les interprètes se sont beaucoup tourmentés pour trouver le sens de *nihil suave meritum est :* on ne rapportera point leurs diverses opinions. Madame Dacier, qui s'est jetée dans une dissertation, n'a rien éclairci. Elle aurait mieux fait de s'en tenir à la remarque de Donat, et de la rapporter toute entière. La voici : *Nihil suave meritum est. Ordo et sensus hic est : Nihil mihi mercedis suave est, ut ego illam cum illo nuptam feram. Suave meritum enim suavem mercedem significat.*

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — Il est visible que le théâtre est resté vide après la scène précedente : ainsi l'acte II doit nécessairement commencer ici. Westerovius a mieux aimé suivre la foule des éditeurs, que de se rendre à l'évidence. Il rapporte le sentiment de Muret et de madame Dacier, qui ont placé ici le second acte, et malgré cela, il reste dans l'erreur.

Donat rapporte sur cette scène, que Térence faisant un jour répéter le *Phormion*, Ambivius Turpio entra ivre sur le théâtre, prononça les premiers vers de son rôle en balbutiant, en se grattant l'oreille; que Térence se leva, en affirmant qu'il avait eu, en composant sa pièce, l'idée d'un parasite tel qu'était alors l'acteur, et que le contentement succéda à la colère que lui avait donnée d'abord l'ivresse d'Ambivius.

2. — *Tute hoc intristi. — Tu as fait la pillule, il faut que tu l'avales.* On avait à choisir entre plusieurs manières de parler proverbiales, qui peuvent rendre le proverbe latin, *tute hoc intristi*, etc. On a préferé celle qui entrait le mieux dans le caractère d'un parasite. *Tu as fait la sottise, il faut que tu la boives*, n'aurait pas convenu, parce que Phormion n'avoue pas qu'il ait fait une sottise. *Tu as pétri la pâte, il faut manger le gâteau*, n'est pas assez usité. *Intristi* est pour *intrivisti*. Les anciens appelaient *intrita* les mets faits avec des viandes hachées ou pilées.

3. — *Vereor, ne istaec fortitudo in nervum erumpat denique.* Donat et les autres commentateurs donnent diverses interprétations à ce passage, *in nervum erumpat denique.* Madame Dacier, qui les a consultés, traduit ainsi : *Je crains bien que ce grand courage n'aboutisse à te faire mettre les fers aux pieds.* Ce sens est assez naturel, parce que *nervi* signifie les liens dont on se servait pour attacher les prisonniers. On verra, acte IV, scèn. 4, *in nervum potius ibit;* alors on expliquera dans le sens que madame Dacier lui donne ici : mais dans le passage présent, on n'a pas cru devoir lui donner cette signification, parce que bientôt Phormion va dire : *dices, ducent damnatum domum,* et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il se fît faire cette objection, si l'équivalent lui avait déjà été objecté. Le lecteur jugera.

4. — *Coena dubia apponitur.... Un repas douteux* n'est pas une expression usitée en français, mais *cœna dubia* n'était pas une expression bien usitée en latin du temps de Térence, puisque Geta ne l'entend pas. Elle le devint davantage par la suite. Horace l'a employée, satyre 2, livre 2.

Vides, ut pallidus omnis
Coena desurgat dubia?

Madame Dacier, pour éviter cette expression, se sert du mot *ambigu,* qui, de son aveu, ne rend point *coena dubia.* Elle n'a pas senti qu'en se servant d'un mot usité, et connu de Geta comme de Phormion, l'explication que demande Geta est ridicule et déplacée.

5. — *Haec, cum rationem ineas, quam sint suavia.* La question de Geta, *que veut dire ce mot,* et la réponse de Phormion, peuvent être regardées comme une parenthèse. Phormion reprend son discours, lorsqu'il dit : *si tu fais attention,* etc. M. Guyet, pour éviter tout embarras, retranche trois vers, à commencer par *Dum tibi sit,* etc. Il les trouve, dit-il, indignes de Térence. Horace n'a pas jugé comme M. Guyet, puisqu'il n'a pas dédaigné d'imiter ce passage.

Tene, ut ego accipiar laute, torquerier omni
Sollicitudine districtum; ne panis adustus,
Ne male conditum jus apponatur; ut omnes
Praecincti recte pueri comtique ministrent? (Sat. 8, liv. 2.)

Donat trouve aussi ces vers, qui ont déplu à M. Guyet, dignes de Térence. Il remarque qu'ils sont pris de la sat. 6 d'Ennius, qu'il cite avec ses corrections.

Quippe sine cura, laetus, lautus cum advenis,
Infertis malis, expedito brachio,
Alacer, celsus, lupino expectans impetu,
Mox cum alterius obligurias bona, quid
Censes dominis esse animi? Pro divum fidem,
Ille tristis cibum dum servat, tu ridens voras.

Ces vers sont beaux, on peut les traduire ainsi : *vous arrivez sans souci, bien gai; on vous parfume d'abord, vous avez les dents bien aiguisées, les manches retroussées, la joie peinte sur le visage, la tête levée comme un loup qui attend sa proie. On se met à table; vous dévorez le bien de votre hôte; que croyez-vous qu'il pense alors? Grands dieux! il suit tristement des yeux les morceaux que vous avalez en riant.* Si M. Guyet avait pris la peine de lire Horace et Donat, peut-être n'aurait-il pas condamné si légèrement des vers qu'ils ont admirés. On s'est permis cette longue note, pour réfuter M. Guyet une bonne fois pour toutes.

SCÈNE II.

1 — *En nunquam cuiquam contumeliosius audistis*, etc. Demiphon adresse la parole aux trois avocats qu'il vient d'amener. On doit donc les marquer au nombre des personnages de cette scène, quoiqu'ils ne parlent que dans la suivante. C'est une faute que la plupart des éditeurs ont commise, et Westerovius comme les autres. Madame Dacier aurait dû lui ouvrir les yeux.

2. — *Nam jam adolescenti nihil est*, etc. Phormion, en évitant de prononcer le nom d'Antiphon, et le désignant par le mot *adolescens*, insinue d'une manière détournée qu'il le connait peu, puisque son nom ne lui est pas familier. Lorsqu'il ajoute, *de ce qu'il ne l'a pas connu*, il fait entendre au vieillard que son fils n'est pas convenu devant les juges qu'il fût parent de Phanie. Phormion dissipe ainsi tout soupçon de connivence; et c'est ce qu'il avait promis à Geta : *Antiphonem ex hoc crimine eripiam.*

3. — *Videas te, atque illum, ut narras.* — *On verrait que toi et lui, à t'entendre...* On pourra me reprocher que ces mots n'offrent aucun sens. J'en conviendrai, et j'en conclurai qu'ils ne font point un contre-sens; et c'est un mérite dans un passage aussi obscur, et qui a donné bien de la peine inutile aux commentateurs. Les uns ont changé le texte, et ont lu : *videas ted' illum, ut narras.* Madame Dacier a ponctué ainsi : *videas te, atque illum. Ut narras!* et traduit : *que lui et toi ayez été tout ce que tu voudras, que nous importe? Tu vas bien nous en conter.* Le traducteur de Port-Royal dit : *considérez bien, je vous prie, ce que vous dites, et qui vous êtes, et qui est celui dont vous parlez.* D'autres ont expliqué ainsi : *sois aussi honnête homme que tu dis qu'il était.* D'autres : *puisses-tu être aussi pauvre.* D'autres : *puisses-tu vivre de ton travail, comme tu dis qu'il vivait du sien*, etc. Aucun n'a voulu convenir qu'il ne trouvait point le sens de ce passage. Je suis de meilleure foi. Je crois que ni eux ni moi n'y avons rien entendu. Tout ce que je sais, c'est que par ces paroles, Geta annonce qu'il doute fort de la probité de Stilphon, et de la bonne foi de Phormion. La réponse de Phormion, *si je ne l'avais pas cru*, etc. en est une preuve.

4. — *Proinde expiscare, quasi non nosses.* Que *expiscare* soit à l'impératif, ou au présent de l'indicatif, le sens est le même. La méthaphore que ce mot renferme n'aurait eu aucune grace en français, il a fallu se servir d'une équivalente : elle n'est pas trop basse pour Phormion.

5. — *Ita ut dicis*, etc. Madame Dacier a fait sur ce passage une bévue bien étrange. Voici comme elle traduit : *Justement. Si je fusse arrivé à temps quand l'affaire fut jugée, j'aurais expliqué nos degrés de parenté.* Elle dit dans sa note que *justement* est une réponse ironique, qui signifie le contraire de ce qu'elle dit; puis elle ajoute qu'on n'a pas connu la grace de cette expression.

Comment est-il possible que madame Dacier ait donné dans une erreur aussi grossière? S'agit-il ici de l'affaire jugée? N'est-ce pas plutôt de la supposition faite par Phormion de réclamer une succession? Le parasite vient de dire : si votre cousin Stilphon avait laissé un gros héritage, vous sauriez bien expliquer comment il est votre cousin. Demiphon répond : vous avez raison. Si je prétendais hériter d'un homme, ce serait à moi de prouver qu'il est mon parent. Vous qui

prétendez me faire épouser une fille, prouvez qu'elle est ma parente. Rien de plus simple que ce dialogue, rien de plus naturel. Il faut que ce soit le mot *advenissem*, employé pour *advenirem*, qui ait égaré madame Dacier.

6. — *Tuus est damnatus gnatus, non tu.* Phormion fait ici d'une pierre deux coups. Il chagrine Demiphon, en lui rappelant sa vieillesse; en même temps il justifie Antiphon, et fait entendre au vieillard qu'il n'aurait pu se défendre mieux que son fils.

7. — *Tute idem melius feceris.* — *Vous agirez plus sagement.* Cette traduction ne dit rien de bien clair. Mais Phormion n'a pas parlé clairement quand il a dit: *tute idem melius feceris.* Il ne fallait pas qu'il prît trop ouvertement le parti d'Antiphon. Les interprètes avaient bien embrouillé ce passage. Sans madame Dacier, peut-être me serais-je égaré à leur suite.

8. — *Si quid opus fuerit, heus, domo me.* — *Toi, si l'on a besoin.... je serai...* Le sens doit être suspendu dans la traduction, comme dans le texte. Si Térence eût voulu achever la phrase, il l'aurait fait. Madame Dacier, qui est exacte, dit: *si l'on a besoin de moi, je serai au logis;* à quoi Geta, en garçon spirituel, répond, *j'entends.*

SCÈNE III.

1. — *Eo.* Puisque Geta sort, une scène nouvelle doit commencer après son départ.

SCÈNE IV.

1. — Le ton imposant que prennent les trois consultants, et leurs *moi* redoublés, font un contraste assez plaisant avec l'ineptie de leur consultation. Cette scène aurait dû guérir Cicéron de l'égoïsme qu'on lui reproche.

SCÈNE V.

1. — *Sed eccum ipsum video in tempore huc se recipere.* Madame Dacier supprime ce vers, parce qu'elle a jugé qu'il liait cette scène qui finit le second acte, avec la scène suivante qui commence l'acte III. La réflexion de madame Dacier semble d'abord judicieuse, et

l'expédient qu'elle a imaginé tranche toute difficulté. On n'a cependant pas osé suivre son exemple, et retrancher un vers qui paraît de Térence, et qui se trouve dans toutes les éditions. Mais en le conservant, comment prouver qu'il ne lie pas les deux actes? Avec un peu d'attention, je me flatte d'en venir à bout. Suivons la marche d'Antiphon. Il a quitté la scène au premier acte pour éviter la présence de son père; il n'est pas allé chez lui, puisqu'il prévoyait bien que son père ne manquerait pas d'y entrer. Lorsque Demiphon a demandé où était son fils, Phedria a répondu, *foris*. Présentement que Geta a besoin de lui, il dit qu'il va le chercher, *Antiphonem quaeram;* ce qu'il ne dirait pas, s'il savait où il est. Il sait qu'il n'est pas dans la maison, puisqu'il est allé, de la part de Demiphon, l'y chercher, et qu'il a répondu, *negant rediisse*. Il est donc démontré qu'Antiphon n'est pas rentré chez lui depuis qu'il a quitté la scène.

Geta dit, en finissant cette scène, *sed eccum ipsum video in tempore huc se recipere;* ce qui signifie nécessairement, *mais je le vois rentrer fort à propos*. Mais rentrer où? dans son logis. *Recipere se* ne peut pas s'entendre du théâtre, qui est une place publique. Il paraît donc encore prouvé que, quand Geta aperçoit Antiphon, celui-ci rentrait dans la maison. Geta, qui avait à lui parler, est entré après lui, et le théâtre est demeuré vide.

Le temps qu'ils ont passé tous deux dans la maison, est l'entr'acte. Ensuite ils sortent tous deux, et commencent un acte nouveau. Tout cela marche naturellement : mais poussons la preuve un peu plus loin. Qu'a fait Antiphon dans son logis? Il est entré chez sa femme, lui a annoncé l'arrivée de son père, et comment il a pris la fuite. Elle lui a reproché sa timidité. A-t-il parlé à Geta? Non, il ne l'a même pas vu. Voilà des assertions qui paraîtront hasardées. Il faut les prouver.

Antiphon, en paraissant sur la scène, dit :

Enimvero, Antipho, multimodis cum istoc animo es vituperandus.

Ce vers ne peut avoir d'autre sens que celui qu'on lui a donné. *En effet, Antiphon, tu es blâmable à tous égards, avec ta timidité.* Cet aveu, *enimvero*, ne démontre-t-il pas que quelqu'un a reproché au jeune homme sa fuite et sa timidité? Ce n'est pas Geta, puisqu'il ne lui a point

parlé, comme on va le voir. Ce n'est pas Phedria, qui est chez la chanteuse. Ce ne peut donc être que sa femme. Qu'Antiphon et Geta ne se soient point entretenus depuis la fuite du jeune homme, c'est ce que prouve assez leur conversation. Cette note est longue; mais j'avais à justifier, ou Térence, ou tous les éditeurs, contre madame Dacier, qui a dit nettement : *Il est impossible de trouver l'intermède qui doit séparer ces deux actes, si l'on admet ce vers..... Cette comédie n'aurait que quatre actes. Je m'étonne que personne ne s'en soit aperçu.* Il est étonnant qu'elle n'ait pas fait les réflexions qu'on vient de faire. Elles se présentent naturellement.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Nam, ut ut erant allia, illi certe*, etc. Ce reste, qu'Antiphon traite légèrement, est le mystère sur sa connivence avec Phormion. Il n'en parle pas clairement, parce qu'il se reproche cette ruse. Quelques vers plus bas, il dira : *numquid patri subolet;* mais il n'achevera pas. Ceci prouve combien Térence est attentif, jusques dans les plus petits détails, à peindre les caractères et les mœurs.

2. — *Eccum a sua palestra exit foras.* Térence a nommé *palaestra* la maison du marchand d'esclaves. Plaute, *Bacch.*, acte premier, scène première, appelle ainsi une maison pareille. Le jeune Pistoclerus, sollicité d'y entrer, répond :

Homo adolescentulus
Penetrare in hujusmodi palaestram, ubi damnis desudascitur,
Ubi pro disco damnum capiam, pro cursura dedecus?

Un jeune homme comme moi voudrait entrer dans une pareille académie, où l'on se fatigue à se ruiner, où la perte me tiendrait lieu de palet, et l'opprobre de course? Térence a pris cette expression de son devancier.

SCÈNE II.

1. — *Hei! metuo lenonem*, etc. — *Je crains que ce marchand ne s'attire quelque malheur.* Les interprètes ne s'accordent point sur ce passage, *ne quid suo capiti*, qui est fort obscur, et qu'ils ont encore obscurci par

leurs conjectures. On les épargne au lecteur. Quelques-uns ont prétendu qu'ils signifiaient : *Je crains que ce marchand ne nous joue quelque tour de sa tête.* On a rejeté ce sentiment, et on a suivi madame Dacier. Lorsqu'Antiphon entend Dorion répondre avec dureté à Phedria, il craint que Phedria ne se fâche et ne maltraite Dorion. Cette manière d'entendre ce passage est naturelle.

2. — On aurait pu donner un autre sens au mot *hariolare*, et traduire, *vous ne me contez que des balivernes.* C'est l'opinion d'Érasme. *Hariolari*, dit-il, est un proverbe pour désigner qu'on ne dit rien de plus certain que les devins qui se mêlent de prédire l'avenir. On a préféré l'autre sens, parce qu'il n'est pas vraisemblable que Térence eût osé décrier aussi ouvertement les devins, qui étaient respectés au moins du peuple. On le verra ci-après jeter du ridicule sur les devins et les aruspices, mais ce sera d'une manière détournée.

3. — *Meam ductes gratiis.* En lisant ainsi, il a fallu s'exprimer comme je l'ai fait dans ma traduction. Si on admettait la leçon *meam ductes gratis*, on traduirait, *avoir mon esclave sans argent;* comme ces deux leçons donnent à peu près le même sens, on peut choisir.

4. — Le texte, *quam uterque similis est sui*, veut dire, mot à mot, *que l'un et l'autre est semblable à soi-même!* et non pas, *qu'ils sont tous deux semblables l'un à l'autre!* (c'est ainsi qu'il est rendu dans la traduction de Port-Royal). Pour plus d'exactitude, on aurait pu dire : *que les voilà bien tous deux dans leur caractère!* La phrase aurait été plus verbeuse, et n'aurait pas été plus claire.

5. — *Neque, Antipho, alia*, etc. — *Faut-il encore que ce malheur m'arrive dans le temps qu'Antiphon ne s'occupe d'aucun autre soin que de...* Phedria se plaint de ce qu'il ne peut attendre de secours d'Antiphon, parce qu'Antiphon est lui-même occupé. Tous les interprètes sont d'accord sur ce point; mais ils ne s'accordent pas aussi bien sur la construction de ce passage, *neque*, etc. La plupart y ont fait des changements pour se tirer d'affaire. Les uns ont mis *aeque*, d'autres *atque*, à la place de *neque.* M. Guyet, pour trancher toute difficulté, supprime un vers. Madame Dacier, qui a voulu conserver le texte, y donne, dans sa remarque, une explication qui n'est ni claire, ni satisfaisante.

Tout embarras grammatical paraîtra levé, si on fait tomber la né-

gation *neque* sur *alia*, et que l'on construise ainsi : *Hoc malum objectum esse mihi tum, cum Antipho occupatus esset sollicitudine non alia (id est simili)*. Mais ensuite viendra une nouvelle difficulté : ce qui suit ne quadrera plus avec ce passage ainsi construit. Il sera trop clair pour qu'Antiphon en demande l'explication par ces mots : *Ah! quid istuc autem, Phedria?* et l'explication que donne Phedria, *o fortunatissime Antipho*, sera contradictoire avec ce qu'il a dit d'abord, *neque*, etc. Il faut donc chercher un autre sens qui concilie tout. Je crois l'avoir trouvé, en laissant le sens suspendu, et traduisant ainsi : *Faut-il encore que ce malheur m'arrive dans le temps qu'Antiphon ne s'occupe d'aucun autre soin que de.....* (sous-entendu *que de jouir de son bonheur!*) La question d'Antiphon : *Ah! que voulez-vous dire par là, Phedria?* sera tout-à-fait naturelle, ainsi que la réponse de Phedria, *que vous êtes trop heureux, Antiphon.....* Phedria explique par là ce qu'il y avait d'obscur dans sa plainte, et corrige ce qu'il y avait de trop dur dans son reproche.

6. — *Auribus teneo lupum.* Tenir un loup par les oreilles, est une situation très-critique, parce que les oreilles du loup sont courtes et donnent peu de prise, et qu'il est dangereux de lâcher cet animal. La suite du discours d'Antiphon, *car je ne sais ni comment la quitter, ni comment la garder*, donne l'explication de ce proverbe.

7. — *Pamphilam meam vendidit.* La construction française voulait qu'on dit : *il a vendu ma Pamphila;* mais le mot *vendidit* doit être mis le dernier, en français comme en latin, parce qu'il renferme le sentiment de la douleur que Phedria veut exprimer, et parce qu'il est répété par Antiphon et Geta.

8. — On voit bien qu'il y a quelques mots sous-entendus dans le texte, *neque ego, neque tu.* Madame Dacier y sous-entend *in causa sumus*, et traduit : *ce n'est ni votre faute, ni la mienne.* Ensuite elle ajoute, dans sa note, qu'on s'est trompé sur ce passage. J'ajouterai qu'elle s'y est trompée aussi. Où a-t-elle pris *in causa sumus*, pour le sous-entendre? Il était bien plus naturel de sous-entendre le mot *poterimus*, de *poterin'*, qui vient d'être prononcé par Antiphon, auquel Dorion répond.

7. — *Non; verum haec antecessit. — Non; mais il arrive demain.* Ma-

dame Dacier a traduit mot à mot : *non; mais celui-ci est venu devant.* C'est rendre le texte, *non : verum haec ei antecessit;* mais c'est ne fixer aucun sens. On ne sait si elle veut dire que le jour présent est la veille du jour convenu entre Dorion et Phedria, ou si *celui-ci* se rapporte au capitaine qui a acheté l'esclave, selon le sentiment de quelques interprètes. *Haec (id est) dies qua advenit is qui dat neque lacrumat.* On peut trouver des raisons pour soutenir ces deux explications : on a préféré la plus simple.

SCÈNE III.

1. — *Cui minus nihilo est? — Moi qui n'ai pas le sou?* Le latin dit : *moi qui ai moins que rien.* Cette expression n'est pas familière en notre langue. On en a préféré une plus usitée. Madame Dacier a traduit ainsi : *moi qui puis dire qu'il s'en faut beaucoup que je n'aie un sou.* A force de vouloir être exacte, madame Dacier ne l'est point. Il ne s'en faut jamais beaucoup qu'on n'ait un sou.

2. — *Sed opus est mihi Phormionem ad hanc rem adjutorem dari.* Après ce vers on trouve, dans quelques éditions, celui-ci prononcé par Phedria :

Abi, dic praesto ut sit domi.

à quoi Antiphon répond, *praesto est.* On n'a point adopté cette leçon, qui a peu de partisans.

ACTE IV.

SCÈNE II.

1. — Toute cette scène est une *a parte* de Geta. On trouvera peut-être étonnant qu'il prononce quinze vers sans être entendu de Chrémès et de Demiphon, qui étaient sur le théâtre avant lui. L'étonnement cessera, si on se rappelle que les théâtres des anciens représentaient une place publique, et qu'ils en avaient l'étendue, et que Geta entre par le côté opposé à celui où sont Chrémès et Demiphon. Cette observation pourra s'appliquer à plusieurs passages des comédies de Térence, entre autres à celui de la scène 6 de cet acte, où Chrémès voit la nourrice de sa fille, sans la reconnaître d'abord, etc.

SCÈNE III.

1. — Cette scène est compliquée et fort comique. Geta va persuader aux vieillards qu'on peut avec de l'argent déterminer Phormion à épouser Phanie. Le but de Geta est seulement d'attraper de l'argent pour Phedria, et non de rompre le mariage d'Antiphon. Ce jeune homme croit véritable tout ce que dit le valet, et se désespère. Antiphon était cependant présent, lorsque Geta a promis cet argent; lui-même avait donné le conseil de tromper son père : mais sa passion l'occupe trop, pour songer à rien autre chose qu'à ce qui paraît la contrarier. Térence se ménageait cette scène, lorsque Geta refusait de dire, en présence d'Antiphon, comment il s'y prendrait pour avoir de l'argent, et qu'il disait à Phedria, *dicam in itinere.*

2. — *Tria non commutabitis verba.* Voyez la première note philolog. sur la scène 5, acte II de l'*Andrienne.*

3. — *Quid, si animam debet? — Mais s'il doit plus qu'il ne pèse.* Le latin dit : *s'il doit jusqu'à son âme* (c'est-à-dire *sa vie*). On a cru que cette expression n'aurait pas de grace en français. D'ailleurs elle tomberait à faux. Nos lois n'adjugent point au créancier la personne du débiteur insolvable.

4. — *Quantum potes, me certiorem, inquit.* Chaque fois que Geta est interrompu, et qu'il reprend le discours supposé de Phormion, il y ajoute un *dit-il.* Le fourbe, par ce moyen, fait croire qu'il répète les mêmes termes du parasite.

SCÈNE IV.

1. — *Satin' idest? — Est-ce assez?* Ces mots rendent l'équivoque qui est dans le latin. Antiphon veut demander à Geta s'il suffisait d'excroquer de l'argent pour Phedria, et s'il ne fallait pas en même temps lui conserver Phanie. Geta répond comme si on lui avait demandé, *est-ce assez d'argent?*

2. — *Qui te ad scopulum e tranquillo inferat.* Madame Dacier supprime ce vers. *Je suis persuadée*, dit-elle, *que Térence n'a jamais écrit cela; car il y aurait deux mouvements contraires : et par conséquent point de raison.* On ne voit pas qu'il y ait deux mouvements contraires pour aller du port au

milieu des écueils. Ainsi on ne s'est pas rendu à l'autorité de madame Dacier, quoiqu'elle fût étayée de M. Guyet. Ce vers est beau, et fait sentir l'ironie de celui qui le précède.

SCÈNE V.

1. — *Ubi illas nunc ego reperire possim, cogito.* On entend bien que Chrémès veut parler de sa femme de Lemnos, et de sa fille. Il n'est pas nécessaire de le faire parler plus clairement en français qu'il ne parle en latin. Comme il cause seul, son discours est assez clair.

SCÈNE VI.

1. — *Quid? non, obsecro, es, quam semper,* etc. Si on avait voulu rendre le texte littéralement, il aurait fallu traduire : *N'êtes-vous pas le même que vous avez toujours dit que vous étiez?* ou, comme madame Dacier : *Quoi, n'êtes-vous pas celui que vous nous avez toujours dit?* On n'a pas cru que la situation de Sophrone lui permît de plaisanter et de demander à son maître s'il a changé de personne. Voilà ce qui a déterminé à faire tomber la question sur le changement de nom. On avait de plus l'autorité de Donat, qui dit, ESSE *pro nominari, antiquorum more dixit.*

2. — *Conclusam hic habeo uxorem saevam.* On s'est servi du mot *dragon*, qui dit plus que *saevam*, pour rendre la force de *conclusam*, qui se dit des animaux féroces qu'on tient renfermés.

3. — *Male factum!* Térence n'a point fait faire à Chrémès de longues lamentations sur la mort de sa femme de Lemnos. Elles n'auraient pu intéresser le spectateur, sans affaiblir l'intérêt principal. D'ailleurs cette mort tire Chrémès de l'embarras d'avoir deux femmes dans la même ville.

4. — *Quicum volebam, atque ut volebam.* — *Je trouve ma fille mariée.. comme je le voulais. Comme je le voulais*, se rapporte à l'intention de Chrémès de marier sa fille, sans être obligé de dire à d'autres qu'à Demiphon qu'il en était le père.

5. — *Sequere me, intus caetera audies.* Puisque Sophrone et Chrémès, qui étaient seuls sur le théâtre, entrent ensemble chez Demiphon, le théâtre est demeuré vide, et l'acte est fini. La scène suivante doit

commencer l'acte cinquième. Cette division est si simple, qu'on ne conçoit pas comment la plupart des éditeurs s'y sont trompés. Westerhovius aurait plutôt dû suivre madame Dacier et la raison, que la foule égarée des interprètes.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Ita fugias, ne praeter casam, quod aiunt.* — *Fuyez, dit le proverbe mais ne passez pas votre maison.* Le sens de ce proverbe est clair, il signifie qu'il ne faut pas fuir si loin qu'on ne se conserve une retraite. Le texte *ita fugias, ne praeter casam, quod aiunt*, n'a rien d'obscur. On ne saurait croire cependant combien ce passage a tourmenté les interprètes, et les changements qu'ils ont cherché à faire pour en trouver le sens. On ne pourrait, sans fatiguer le lecteur, rapporter leurs frivoles conjectures.

2. — Le texte, *ut stultissime quidem illi rem gesserimus*, paraît rendu dans ma traduction. *Illi* se rapporte à Phormion. Le vieillard vient de dire en général, qu'on récompense ceux qui changent le mal en bien : à présent, il particularise la proposition, et la prouve par l'exemple de son frère et le sien. Ils ont fait le profit de Phormion, pour le récompenser du mal qu'il leur a causé. Comment se fait-il que madame Dacier ait voulu changer *illi* en *illic*, afin d'obscurcir un passage clair? C'était pour avoir le droit de traduire ainsi : *Nous avons fait là une grande sottise.* Elle savait bien cependant que *rem gerere, facere alicui*, signifie, faire le profit de quelqu'un. *Numquam rem facies* (*Adelph.*), *tu ne feras jamais fortune*; ou, comme l'a traduit madame Dacier : *Tu ne feras jamais rien*, qui revient au même.

SCÈNE II.

1. — *Vorsuram solves.* Des éditions portent *vorsura solvis.* Ces deux leçons ne font pas une grande différence dans le sens. On peut préférer celle qu'on voudra. *Vorsura solvis*, signifie, tu empruntes d'un côté pour payer de l'autre; *vorsuram solves*, veut dire, tu paieras l'intérêt.

2. — *Ne quid vereatur Phormionem, aut ejus orationem. Ejus* ne doit pas se rapporter à Phormion, mais à Nausistrate, qui allait venir parler à Phanie. Geta n'a pas besoin de s'expliquer bien clairement, il se parle à lui-même. La traduction n'est pas plus claire que le latin : le spectateur est prévenu, et devine sans peine.

SCÈNE III.

1. — *Pariter nunc opera me adjuves, ac dudum re opitulata es.* Lorsque Chrémès a pris chez lui trente mines pour les donner à Phormion, il a dit à sa femme, que Demiphon en avait besoin. Demiphon confirme ici ce besoin supposé.

2. — On a cru devoir traduire par *je l'ai fait avec plaisir, factum volo*, qui répond au *haud muto factum* de la scène première de l'*Andrienne.*

3. — *Nam ex iis praediis talenta*, etc. *Mon père retirait de cette terre deux cents talents par an, argent comptant; et cependant les denrées étaient à bien meilleur marché.* Ces plaintes de Nausistrate paraîtront, aux lecteurs superficiels, des détails de ménage peu intéressants. Ils la regarderont comme une femme grondeuse, qui ne demande pas mieux que d'exhaler sa mauvaise humeur, pour peu qu'on veuille l'écouter. Les gens réfléchis admireront avec quel art Térence combine toutes les parties de sa comédie, quand ils verront, à la fin de la pièce, ces détails, frivoles en apparence, produire leur effet; lorsque Nausistrate, instruite du mariage de Chrémès dans l'île de Lemnos, reprendra toutes ces plaintes, pour faire à son mari des reproches amers; lorsqu'elle dira :

Haeccine errant itiones crebrae, et mansiones diutinae
Lemni? haeccine erat ea, quae nostros fructus minuebat vilitas?

Le lecteur doit concevoir à présent pourquoi on a traduit *statim* par *argent comptant.* Il est opposé à *itiones crebrae, mansiones diutinae.* On voit clairement que, quand Chrémès allait souvent et demeurait long-temps dans l'île de Lemnos, il faisait croire à sa femme que les revenus étaient d'une perception longue et difficile, etc.

4. — *Scilicet.... Certo scio....* Demiphon ne veut ni blâmer son

frère, ni continuer la conversation que Nausistrate vient d'entamer. Voilà pourquoi il l'interrompt, et lui fait des réponses brèves qui ne signifient rien. Ensuite il la prie très-poliment de se taire

SCÈNE IV.

1. — Tous les éditeurs, et madame Dacier elle-même, n'ont pas prévu que l'arrivée de Chrémès devait faire ici une nouvelle scène.

2. — La position de Chrémès est très-critique. Il voudrait faire entendre à son frère que l'épouse d'Antiphon est sa fille de Lemnos ; il n'ose parler clairement en présence de Nausistrate. Demiphon, qui n'entend pas à demi-mot, le presse par des questions qui le jettent dans um embarras fort comique.

3. — *Di vostram fidem!* L'exclamation de Demiphon est d'impatience, et nom de surprise.

4. — *Quid? illa fillia*, etc. *Mais quoi, cette fille de notre ami, que deviendra-t-elle?* Demiphon parle de la fille de Chrémès, mais de manière que Nausistrate ne le comprenne pas.

SCÈNE V.

Lorsque Nausistrate sort, une scène nouvelle doit commencer. Madame Dacier et les autres n'y ont pas fait attention.

SCÈNE VI.

1. — Ce monologue n'est point lié avec la scène précédente. Il est beau. Antiphon n'y dit rien qui ne soit de son caractère, et qui ne soit dicté par sa situation.

SCÈNE VII.

1. — *Ancillam emtum, quam dudum dixit Geta.* On se rappelle que Geta a dit aux vieillards qu'il faudrait une petite servante pour la femme de Phormion. C'est d'elle que Phormion parle ici.

SCÈNE VIII.

1. — Madame Dacier traduit *congredere actutum*, de cette manière : *parlez lui vite;* elle n'a pas fait attention que *congredere actutùm* ne

s'adresse point à Antiphon, mais bien à Geta. Antiphon est assez impatient de savoir quelles nouvelles lui apporte son esclave : il n'a pas besoin d'être excité par Phormion à lui parler.

2. — *Hoc ubi ego audivi*, etc. Tous les verbes, *audivi*, *perrexi*, etc., sont au passé dans le texte : on a cru que le présent aurait plus de grace et de vérité. D'ailleurs il y a grande apparence que Geta, pendant ce récit, jouait ce qu'il disait, et rendait l'action présente par ses gestes.

3. — *Itaque pene hercle exclamavi gaudeo.* Geta, par tous les détails qu'il vient de faire, a préparé Antiphon à l'événement le plus heureux. Lorsqu'il a bien excité sa curiosité, en lui disant : *Et là, j'ai entendu une aventure admirable ;* tout-à-coup il s'interrompt, pour lui dire une chose fort peu intéressante : *aussi ai-je manqué de pousser un cri de joie.* Ensuite, lorsque le jeune homme impatient lui demande quelle est cette aventure admirable, le valet lui propose de deviner. Ce dialogue est très-comique. Térence, en amusant ainsi le spectateur, fixe son attention sur le récit que va faire Geta, dont il ne doit pas perdre un seul mot, puisque la reconnaissance de Phanie fait le dénoûment de la pièce. On a déjà remarqué plusieurs fois la même adresse du poète dans les pièces précédentes. C'est là, comme dit la Fontaine,

Cet heureux art,
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard.

4. — *Hem, quin ergo rape me ; quid cessas.* S'il faut en croire madame Dacier, Antiphon se met sur les épaules de son valet, et se fait emporter. Elle prétend que ce jeu de théâtre plaisait au peuple. Je n'ose ni adopter, ni rejeter le sentiment de madame Dacier. Je ne sais pas sur quelle autorité elle s'est fondée. J'ai cependant trop bonne opinion du goût des Romains du siècle de Térence, pour supposer qu'une pareille bouffonnerie eût pu leur plaire. Du temps de Plaute, j'en serais moins étonné.

SCÈNE IX.

1. — Ce monologue est très-naturel. La reconnaissance de Phanie est un événement qui doit faire changer les batteries de Phormion. Il

les dresse dans sa tête, en attendant les vieillards, qui ne doivent pas tarder à lui redemander leur argent. M. Guyet retranche ce monologue et tout le reste de la pièce.

2. — *His datum erit.* — *Ils peuvent lui dire adieu.* Si on voulait traduire plus littéralement, on pourrait dire : *il sera bien donné pour eux;* le sens serait le même. La première explication paraît plus comique.

SCÈNE X.

1. — *Priusquam dilapidet nostras*, etc. On trouvera peut-être trop hardie l'expression *éparpillées.* On aurait pu dire, *dissipées, dépensées,* ou tel autre mot. Mais il semble qu'on aurait moins bien rendu *dilapidet. Dilapidare* signifie jeter des pierres à droite et à gauche.

2. — *Ut mihi esset fides.* Il n'est pas nouveau, comme on voit, d'entendre un fripon vanter sa bonne foi. Virgile a fait dire au fourbe Sinon :

Nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

3. — *Tuum autem*, etc. — *Dites-lui : d'ailleurs.* Pour suivre la marche du latin, il aurait fallu commencer par *d'ailleurs*, etc., et ajouter à la fin, *dites-lui cela.* C'est le parti qu'on avait pris d'abord. Mais il a paru que le discours de Chrémès restait trop long-temps suspendu, et qu'il devait inquiéter Demiphon, et l'auditeur aussi. Nous n'avons pas le droit, comme les Latins, de prononcer une période dont le dernier mot donne l'intelligence.

4. — *Hic quandam noram*, etc. — *Je connaissais ici une certaine femme dont le mari.* Ce que dit Phormion jusqu'à *haec adeo ego illi jam denarrabo*, ne fait qu'une seule phrase bien traînante. Elle est faite ainsi à dessein, parce qu'on a cru voir que Phormion devait parler lentement, avec un air d'indifférence, comme s'il ne savait pas que c'est l'histoire de Chrémès qu'il raconte. Les interlocutions vives de Chrémès et de Demiphon n'interrompent nullement Phormion, et font, avec son discours traînant et froid, un contraste comique.

5. — *Audio.* — *A la bonne heure.* Si on aimait mieux rendre le mot

audio, on pourrait dire : *Je vous entends à présent.* On pourrait dire, en s'éloignant un peu plus de la signification littérale : *Voilà ce qui s'appelle parler.* Lorsque Phormion répète les discours des vieillards, *je ne veux plus, je le veux bien*, etc., il imite ridiculement leur ton.

5. — *Hinc.* — *Dites seulement un seul mot.* Afin de donner ce sens, il a fallu faire de *hisce* l'impératif de *hisco*, et mettre une ponctuation après : et ne pas le supposer l'ablatif de *hic, haec, hoc*, et l'adjectif de *dictis*, comme presque tous les commentateurs ont fait. Le sens en paraît plus vif et plus comique. Phormion menace Chrémès de sa femme, s'il lui parle encore de juges. Madame Dacier a porté le même jugement ; on le voit par sa traduction : *Vous viendrez ici faire le marmiteux... que je vous entende seulement souffler*, etc. Mais ceux qui ont imprimé le texte qui l'accompagne, ne s'en sont pas aperçus. Ils n'ont mis aucune ponctuation entre *hisce* et ce qui le suit.

SCÈNE XI.

1. — *Sed ubi est Phaedria ?* Le spectateur n'a pas besoin d'entendre le jugement de Phedria. Il est bien certain qu'un père libertin sera absous par un fils qui lui ressemble.

EXTRAIT

DES

FOURBERIES DE SCAPIN,

DE

MOLIÈRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères; moi, sous la conduite de Silvestre, et Léandre, sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour, m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, me louait son esprit, et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux chose qu'il me venait de dire, et me blâmait sans cesse de l'indifférence ou j'étais pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah!

OCTAVE.

Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était; car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brassières de nuit, qui étaient de simple futaine; et sa coiffure était une

cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissait tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes dans toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurais trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh, je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables, qui défigurent un visage; elle avait, à pleurer, une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisait fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, quelle appelait sa chère mère; et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, et je vois bien que ce bon naturel là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah, Scapin, un barbare l'aurait aimée!

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; et demandant à Léandre ce qu'il lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en

parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.

SILVESTRE *(à Octave)*.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. *(A Scapin.)* Son cœur prend feu dès ce moment; il ne saurait plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'aaiffre. On lui dit que la fille, quoique sans biens et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père qu'on n'attendait que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente....

SCÈNE IV.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN *(à Octave)*.

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle, que je ne saurais vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'était à lui-même. Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu paraître devant mes yeux, après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-ce là le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves? Allons donc. Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh, que diable, vous demeurez interdit!

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SILVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O ciel, je suis perdu!

SCÈNE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Hola, Octave, demeurez; Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE *(se croyant seul)*.

A-t-on jamais ouï parler d'un action pareille à celle-là?

SCAPIN *(à Silvestre)*.

Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une témérite bien grande.

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE.

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE.

Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAPIN.

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE.

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN.

Peut-être.

ARGANTE.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront pas à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *(à Scapin)*.

J'étais bien étonné s'il m'oubliait.

ARGANTE *(apercevant Silvestre)*.

Ah, ah, vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens !

SCAPIN.

Monsieur, je sui ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. *(A Silvestre.)* Vous avez suivi mes ordres, vraiment, d'une belle manière; et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.

Assez bien. *(A Silvestre.)* Tu ne dis mot coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?....

ACTE II.

SCÈNE VIII.

SCAPIN, ARGANTE.

SCAPIN *(à part)*.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE *(se croyant seul)*.

Avoir si peu de conduite et de consideration! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah, ah, jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses, il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baston-

nades, aux étrivières : et, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelqu'autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice, et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh, d'abord des choses par-dessus les maisons!

ARGANTE.

Hé, quoi?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer. Se moquet-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence : nous voilà au temps m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper; et le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il se promène; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non. C'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon dieu! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh, qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grace, monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous?.... C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *(se promenant en colère)*.

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent.... Donnez cet argent là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cents pistoles!

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents

pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

ACTE III.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

Ah, seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace!

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la paiera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *(à part)*.

Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part!

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation; et je viens d'apprendre de mon homme, qu'elle est partie il y a long-temps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; et les intérêts de famille m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, NÉRINE, ARGANTE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

Ah, te voilà, nourrice!

NÉRINE *(se jetant aux genoux de Géronte)*.

Ah, seigneur Pandolphe, que!...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las, que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous chercher ici!

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mère?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici; mais avant que de vous

là faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée ?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE.

O ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SILVESTRE *(seul)*.

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES

SUR

LE PHORMION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Le pécule que ce malheureux a ramassé*, etc. On observera sur le mot *pécule*, que c'est ainsi qu'on appelait l'argent appartenant en propre aux esclaves, qui provenait de leurs épargnes. Le mot *demenso* vient du verbe *demetior*. On donnait aux esclaves une mesure de blé pour leur nourriture. Elle était de quatre boisseaux par mois. Cette pitance était mince. Lorsqu'ils économisaient dessus, il fallait qu'ils se refusassent une partie du nécessaire. C'est ce que signifie *suum defraudans genium*, qui est l'opposé de *genio indulgere*, *se donner du bon temps*.

LEMONNIER.

— *Peculium* se disait aussi des épargnes qu'un fils de famille faisait, avec l'autorisation de son père, sur le prix des marchandises que celui-ci le chargeait de vendre, lorsque le prix de vente excédait celui qui avait été fixé par le père, auquel avant tout, le fils était tenu de rendre compte. Voy. Servius, *in Virgil. Eclog* 1, v. 33; Plaut., *Mercator.*, prolog. 95. LEVÉE.

2. — *Puis toutes les fois qu'il sera initié.* Quoique la scène soit à Athènes, Térence peint ici les mœurs des Romains. Ils consacraient leurs enfants à des dieux sans nombre : aux déesses Edusa et Potina,

lorsqu'on les sevrait et qu'ils commençaient à manger et à boire; au dieu Statulinus, lorsqu'ils se soutenaient sur leurs jambes; au dieu Fabulinus, quand ils commençaient à parler, etc. Voilà pourquoi on a traduit *ubi initiabunt*, par *toutes les fois qu'il sera initié.*

LEMONNIER.

— La déesse Edusa, Edulia, Edulica ou Educa, présidait à la nourriture qu'on donnait aux enfants. On lui offrait des sacrifices, ainsi qu'à la déesse Potina ou Potica, qui présidait à la boisson des enfants aussitôt qu'ils pouvaient se passer du lait maternel. Varron, *De lib. educ.*, parle de ces divinités et de celles que cite l'abbé Lemonnier. Voy. St.-Augustin, *De civitate Dei:* lib. IV, c. 11, et le *Commentaire de Donat* sur Térence. LEVÉE.

SCÈNE II.

1. — *Tu as pris là un gouvernement bien dur.* Les Romains appelaient *provinciae* les pays qu'ils avaient conquis hors de l'Italie, par abréviation des deux mots *procul vincere.* L'administration de ces provinces était donnée aux magistrats qui sortaient de charge. Le mot *provincia* prit, avec le temps, une signification plus étendue. On s'en servit pour signifier emploi, commission, gouvernement. Térence l'emploie encore dans ce sens, *Heautontim.* acte III, scène 2, vers 5.

LEMONNIER.

2. — *Je fus bien abandonné à mon mauvais génie.* On a parlé du génie tutélaire qui veillait à la conservation de l'homme auquel il s'était attaché, et l'engageait à se divertir. La théologie païenne admettait de plus un génie malfaisant, ennemi du premier et de l'homme qu'il protégeait. C'est celui-ci que Térence désigne par ces mots *deus iratus.* C'est ce mauvais génie qui apparut à Brutus, comme on peut le voir dans Plutarque. LEMONNIER.

3. — *Vis à vis l'école où cette fille prenait leçon, il y avait une boutique de barbier.* Les Grecs, qui faisaient grand cas de la musique, en avaient des écoles pour les filles, et d'autres pour les garçons. Les boutiques des barbiers étaient à Athènes, le rendez-vous des gens désœuvrés, des bavards et des nouvellistes.

LEMONNIER.

4. — *On l'a porté à la douane.* Le texte dit *portitores*, *les maîtres de port.* C'étaient ceux qui recevaient les droits pour les marchandises qui entraient ou sortaient. *La douane* a paru l'équivalent, et ce mot est plus connu que celui de *maître de port.* LEMONNIER.

— Ce droit *(portorium)* que recevaient *les portitores*, ne fut établi que sous les rois, et lorsque les Romains commencèrent à faire le commerce avec les étrangers ou avec leurs voisins. Il fut tour à tour supprimé et rétabli. Il se percevait pour l'importation et l'exportation; et la taxe n'était pas la même pour tous les ports. Voy. Buleng. *De vectig.*, c. 6; Burmann. *Dissert. de vectig.*, c. 5. LEVÉE.

SCÈNE VI.

1. — *Quand elle aurait été cent fois notre parente, il n'était pas nécessaire de l'épouser; il fallait lui donner la dot prescrite par la loi, et qu'elle cherchât un autre mari.* Demiphon savait la loi. Elle laissait aux parents la liberté de choisir entre doter ou épouser leurs parentes. Elle était conçue en ces termes : *Orbae qui sint generae proximi, eis nubunto, aut iis orbis dotem danto.* Cette dot était fixée à cinq mines. Le lecteur sent bien que l'on a cherché à rendre le sens de Demiphon plutôt que les mots, lorsqu'on a dit : *quand elle aurait été cent fois notre parente.* Madame Dacier a dit : *mais quelque parente qu'elle fût.* Cette traduction peut être exacte, mais elle n'est pas comique.

LEMONNIER.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Tu me diras : vous leur serez adjugé, ils vous emmèneront chez eux.* Quand un débiteur n'était pas solvable, il était adjugé à son créancier et devenait son esclave. Alors il fallait le nourrir. Phormion prétend que sa voracité le met à l'abri de ce danger.

LEMONNIER.

— Les droits des créanciers envers leurs débiteurs étaient, pour ainsi dire, sans bornes. Ceux que la loi des XII tables donnait aux créanciers surpassent toute croyance. « Il y a, dit Quintilien, livre 3, des *Institutions oratoires*, c. 6, des choses qui ne sont nullement louables

de leur nature, et qui ne laissent pas d'être permises par le droit. Ainsi autrefois, quand un homme devenait insolvable, les XII tables permettaient de le livrer à ses créanciers, qui avaient droit de partager son corps entre eux; loi cruelle que le temps et la coutume ont abolie. » Cependant on ne trouve dans l'histoire aucun exemple qui prouve que cette loi ait jamais reçu son application. Mais ce qu'il y a de bien avéré, c'est la barbarie avec laquelle certains créanciers traitaient les débiteurs devenus leurs esclaves. Les usuriers de ce temps-là, comme ceux de nos jours, non moins redoutables que le créancier même, réduisaient au désespoir les familles dont ils causaient inévitablement la ruine. LEVÉE.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Votre père était fort en colère, mais il l'a bien rembarré.* Le mot *confutavit* est une métaphore prise des cuisiniers, qui ont un petit pot appelé *futum*, rempli d'eau froide qu'ils jettent dans la marmite lorsqu'elle bout trop fort. Pour conserver cette métaphore en français, on aurait pu dire: *Votre père était fort enflammé, mais il a bien jeté de l'eau dans son feu*, ou *il a bien mis de l'eau dans son vin.* Madame Dacier, qui a fait la même remarque, cite un vers de Titinnius, dans une pièce appelée *Setina*, qui prouve cet usage des cuisiniers.

Coquus ahenum quando fervit paula confutat trua.

LEMONNIER.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Je n'ai qu'à gagner au pied.* Le latin dit: *me excutiam.* A la lettre, *se excutere* signifie *se secouer.* Mais comme les Grecs avaient coutume de secouer leurs manteaux en sortant de leurs maisons, *excutere* a pris la signification de *sortir.* LEMONNIER.

SCÈNE IV.

1. — *J'ai vu des présages effrayans.* Les présages que Geta prétend

faire alléguer par Phormion, sont très-effrayans selon les interprètes. Un chien noir qui entrait dans la maison d'un mari, annonçait que la femme serait peu fidèle. La chute d'un serpent le menaçait du poison. Le chant de la poule présageait que la femme serait la maîtresse. Térence jette adroitement du ridicule sur la superstition, en faisant voir que la fourberie en faisait usage. Caton, pour rassurer un de ses amis, alarmé de ce que les souris avaient rongé ses souliers, lui dit que ce présage n'avait rien d'effrayant, mais qu'il serait bien terrible, si les souliers avaient mangé les souris.

LEMONNIER.

ACTE V.

SCÈNE VIII.

1. — *C'est quelque galopin qui m'appelle.* Par *curialis vernula* on doit entendre le valet d'une curie, celui qui avertissait les membres de cette curie de se trouver aux assemblées, et qui faisait les commissions. Le mot *galopin* a cette signification. Plusieurs éditeurs ont supprimé *curialis vernula est, qui me vocat;* je l'ai conservé, parce qu'il amène naturellement la réponse de Geta, *familiariorem*, etc. Geta a menacé de battre, *vapulabis;* puis il ajoute, à part soi, *c'est quelque galopin.* Mais quand il s'entend menacer, nommer coquin; alors il dit en lui-même, *ce n'est pas un galopin;* et tout haut, *il faut que ce soit quelqu'un de nos amis, — familiariorem*, etc.

LEMONNIER.

SCÈNE X.

1. — *Mais, mais, si je n'y prends garde, je suis dans la nasse. Ils viennent sur moi à bras raccourci.* Afin que ces expressions, *je suis dans la nasse, ils viennent sur moi à bras raccourci*, ne soient pas jugées disparates, le lecteur est prié d'observer que le latin dit, *gladiatorio animo*, et de se rappeler que les gladiateurs étaient armés d'un filet, dans lequel ils tâchaient d'envelopper la tête de leur adversaire.

LEMONNIER.

SCÈNE XI.

1. — *Si quelqu'un veut assister aux funérailles de Chrémès.* Phormion se sert de la formule usitée pour inviter aux funérailles. Donat en rapporte une.

« L. Titius vixit. L. Titio exsequias ire quoi commodum est, jam tempus est. Ollus effertur. »

LEMONNIER.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

OU

EXAMEN DES DEUX PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'HÉCYRE.

Les deux prologues de cette pièce sont très-curieux : ils nous apprennent que, dans deux occasions différentes, l'*Hécyre* (la *belle-mère*) fut on ne peut plus mal reçue par le public de Rome, qui ne voulut pas même l'écouter jusqu'à la fin. Térence attribue, comme de raison, cette double chute à des causes qui probablement ne sont pas les véritables. Un poète est-il jamais convenu que s'il n'a pas réussi, il ne doit s'en prendre qu'à la faiblesse, à la médiocrité de son ouvrage?

Il n'est que trop vrai pourtant que l'*Hécyre* méritait bien le sort qu'elle éprouva. C'est une pièce également défectueuse et par le sujet et par le plan, ou, si l'on veut même, *l'exécution*.

Un jeune homme a pris, depuis quelques mois, pour femme une Athénienne. Pendant deux mois il n'a point vécu avec elle, parce qu'il était amoureux d'une courtisane; mais, touché de la patience angélique de sa nouvelle épouse, il renonce à sa maîtresse, et prend même de l'amour pour celle qu'il avait d'abord si cruellement dédaignée. Jusques-là rien de mieux.

Mais il est obligé de faire un petit voyage. A son retour, que trouve-t-il? Sa femme a abandonné sa maison; elle s'est refugiée chez sa mère. Et pourquoi? c'est que lorsqu'il l'épousa, la belle était grosse, et qu'elle voudrait bien cacher à son mari son accouchement un peu trop précipité. Le retour du mari dérange tout ce beau projet : sa belle-mère est obligée d'avouer que sa fille, deux mois avant son mariage, avait été violée la nuit par un inconnu, dans une rue d'Athènes. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que le mari, à la même époque, avait aussi violé dans la rue une jeune fille, et lui avait arraché un an-

neau dont il avait fait présent à la courtisane qu'il aimait. On se doute bien que cet anneau fera le dénoûment de la pièce. En effet, il sert à prouver que le coupable du viol n'est autre que le mari qui se croyait trompé, et que c'est sa propre femme qui avait été victime de son libertinage.

Cette fable, il en faut convenir, est assez mal ourdie. D'abord, comment supposer qu'une fille de famille, une *citoyenne*, dans un pays où, comme en Grèce, les femmes ne sortaient guère, même le jour, ait pu être rencontrée la nuit, seule, dans une rue? comment supposer que le mari, lorsqu'il apprend de la bouche de sa belle-mère toute l'histoire, tous les détails du viol, ne se rappelle pas qu'il s'est rendu lui-même coupable, il y a juste neuf mois, d'un pareil forfait?... C'est véritablement là un tissu d'invraisemblances. Ceci nous donnerait lieu de croire qu'en général les anciens s'occupaient assez peu de la fable de leurs pièces; qu'il leur suffisait, pour qu'ils en fissent choix, qu'elle leur promît des scènes ou comiques ou pathétiques. Peu leur importait qu'elle fût raisonnable ou non. C'est le même système que suivent encore en Italie les auteurs d'*opera-buffa*.

Certainement il y a de l'art dans la manière dont Térence a fait usage de la fable défectueuse qu'il avait choisie pour sujet de l'*Hécyre*. Nous remarquerons, cependant, que pendant près de trois actes il ne fait point connaître ni même soupçonner la véritable cause de la fuite de la jeune épouse chez sa mère. C'était par trop abuser de la patience du public. Et l'on a justement observé que ce défaut avait pu suffire seul pour faire tomber la pièce.

Mais au reste, elle n'offre presque rien de comique. Seulement, on y trouve parfois quelques mots assez plaisants. Quant aux caractères, ils sont assez bien soutenus; mais ils ressemblent, à quelques nuances près, aux caractères des autres pièces de Térence.

Nous espérons pouvoir justifier toutes ces critiques dans les notes plus détaillées que l'on va lire.

Acte I, scène 2, page 21. — *S'il ne me demande pas, tu ne diras rien, afin qu'une autre fois je puisse avoir une excuse toute neuve.* On a fait souvent usage de la première partie de cette plaisanterie; mais il est douteux qu'on ait employé la seconde, qui pourtant est excel-

lente dans la bouche d'un esclave habitué à mentir et obligé d'avoir en réserve des excuses.

Scène 2, page 33. — *Tu sais toute l'histoire.* En effet, c'est une histoire bien longue et bien embrouillée; elle tient à elle seule tout le premier acte. Quoique le dialogue de la courtisane soit assez piquant, il y a quelque chose de lourd, d'embarrassé dans cette exposition qui ne promet pas une pièce amusante.

Acte II, scène 1, page 35. *Si elle existe, cette école* (de contradictions et d'entêtement), *ma femme, à coup sûr, en est la maîtresse.* Voilà bien le langage des époux Romains, qui, si l'on en juge par les maris de Térence, ne devaient être ni doux, ni aimables Il n'en est pas moins vrai que leurs caractères ont du piquant, par l'amertume de leur plaisanterie.

Scène 3, page 47. — *J'attends avec impatience le retour de mon fils.* Les Français ne se contenteraient pas d'un second acte qui offrirait une marche si lente. Qu'y a-t-il dans cet acte? rien, qu'une dispute entre un mari et une femme. Cette scène n'eût point été de trop dans le premier acte; et quand elle y serait jointe, l'action ne se trouverait pas plus engagée, car il n'y en a pas jusqu'à présent. Mais il fallait absolument cinq divisions dans la pièce, et on ne se gênait pas sur les moyens d'obéir aux règles.

Acte III, scène 3, p. 65.— *J'ai promis, et je suis résolu à tenir ma promesse.* Voilà certes un mari de bonne composition. Il est certain que sa femme n'est pas enceinte de lui, puisque son amour pour une courtisane l'en avait éloigné; et cependant il consent à se taire. Ces mœurs sont bien singulières; elles nous paraissent toujours outrager la raison. Sous le rapport de l'art dramatique, je ne vois rien au théâtre de plus faible que ce monologue. Dans un troisième acte, on vient nous raconter une longue histoire qu'il est impossible qu'un mari, dans la position de Pamphile, puisse retenir avec cette exactitude. La colère devrait se montrer à chaque instant. Mais pourquoi donc Térence en traitant ce sujet n'a-t-il pas fait sortir la mère? pourquoi n'a-t-il pas mis en dialogue ce récit éternel? Au moins l'étonnement, le courroux du mari, l'embarras de la mère auraient donné de l'intérêt à ce froid roman. Ce n'est pas à coup sûr la crainte de blesser la délicatesse du parterre qui a pu le retenir,

puisque les Romains n'y regardaient pas de près ; et d'ailleurs, Térence savait parfaitement que plus un sujet offre de dangers, moins il faut craindre de l'aborder franchement. Ce n'est que par l'action et la vie que les sujets hasardés peuvent réussir. Malheur à l'auteur qui, par des récits et des raisonnements, donne le temps de réfléchir au public !

Scène 5, p. 83. — *Je vais répandre sur elle* (sur ma femme) *tous mes chagrins.* Cette sortie est comique ; mais ce comique nous confirme de plus en plus dans l'idée que nous avons que les dames romaines ne devaient pas être très-heureuses avec leurs chers maris. Quant au caractère de Pamphile, il est trop généreux pour nous paraître vrai.

Scène 6, p. 91. — *Il lui arracha, au contraire, en s'en allant, l'anneau qu'elle avait au doigt.* On ne conçoit guère que l'homme qui se rend coupable d'un viol arrache un anneau. On pourrait plutôt imaginer le contraire, puisque la personne outragée a un très-grand intérêt à connaître l'auteur de l'outrage.

Acte IV, scène 2, p. 101. — *Un vieux et une vieille ne figurent bien qu'au commencement d'un conte.* C'est de l'excellente plaisanterie, parce qu'elle est tirée de la situation. Reste à savoir si c'est bien là ce qu'a voulu dire Térence par ces mots :

. . . . . *Postremo jam nos fabula*
Sumus, Pamphile, senex atque anus.

Tout ce que disent Sostrata et Lachès est plein de raison. Nous ne voyons que Pamphile dont le caractère indécis et généreux à l'excès, ne peut produire aucun effet.

Scène 3, p. 107. — *Un enfant que son père abandonne, je le nourrirais !* Voilà enfin Pamphile qui commence à se fâcher, et en effet la position où il se trouve l'y force tout-à-fait. C'est dans cette scène que nous reconnaissons Térence. Là les pères parlent comme ils doivent parler, et la conduite précédente de Pamphile les autorise à croire qu'il a le dessein de répudier sa femme ; mais ce Pamphile nous paraîtra toujours bien calme, et beaucoup trop généreux.

Scène 4, p. 119. — *Je ferai de mon mieux pour cela.* Cette scène et la suivante sont singulières, et en ayant l'attention de se reporter aux mœurs des Romains pour y voir de la vraisemblance, on doit les

trouver bien faites. Le père y montre une raison aimable, et la courtisane une certaine dignité qu'elle semble tirer du genre de service qu'on lui demande.

Acte V, scène 1, p. 129. — *Dis encore que Myrrhine a reconnu la bague qu'il me donna autrefois, qu'elle est à sa fille.* Voilà la visite de Bacchis expliquée, et voilà le dénoûment dès le commencement du cinquième acte. Quant à la manière dont il se fait, elle est si ordinaire aux anciens poètes comiques, qu'il ne reste plus de réflexions à présenter sur ce sujet.

Même scène, p. 129. — *Tant que la journée a duré, j'ai trotté, couru comme un malheureux.* C'est peut-être la seule pièce de Térence où l'esclave tienne si peu à l'intrigue. L'auteur ne pouvant le faire agir, lui donne au moins un côté plaisant, en le faisant courir pour tout le monde.

Scène 2, p. 131. — *Par là on a reconnu que Philumène est cette fille insultée, et que l'enfant qui vient de naître est de Pamphile.* C'est par un monologue que s'explique toute la pièce. Les réflexions de Bacchis sur son état sont plaisantes; mais, au reste, elle ne dément point une certaine noblesse de caractère que lui a donné l'auteur.

Scène 3, p. 137. — *Rien du tout.* Ce mot est tout-à-fait comique; aussi l'auteur en tire-t-il parti jusqu'à la fin de la pièce, et cette fin n'est pas trop satisfaisante. Aucun des personnages qui ont concouru à l'action, ne reparaissent. Il est vrai que ce qu'ils auraient pu dire eût été fort peu intéressant, puisque Bacchis n'eût pu que répéter ce qu'elle a dit à l'esclave, au public, dans un long monologue, et à Pamphile pour une troisième fois.

On ne reconnaît pas le génie de Térence dans cette comédie. Les deux premiers actes en font à peine l'exposition; le valet est étranger à l'intrigue; Pamphile est un caractère indécis, et qui ne saurait intéresser malgré son action généreuse. Il ne parle jamais le langage de la passion, et quoiqu'un mari, eût le droit par les lois de répudier sa femme, et de se débarrasser même de son enfant, il n'en est pas moins vrai qu'il devrait être un peu plus en colère d'avoir été trompé par une épouse qu'il aime. Au théâtre comme dans le monde les vertus, qui sont hors de la na-

ture ne touchent que fort peu; et certainement si Pamphile eût pris son malheur avec plus de chaleur, il y en aurait eu plus dans l'ouvrage.

Cervantes a composé une *Nouvelle* dont le fond paraît lui avoir été donné par l'*Hécyre*. Une jeune fille est de même violée par un jeune libertin; mais, dans la *Nouvelle*, c'est la personne outragée qui, pour parvenir à reconnaître le coupable, lui dérobe une croix de Calatrava. Un enfant et la croix font aussi le dénoûment.

LE PHORMION.

Voici une pièce d'un tout autre genre et d'un tout autre mérite que l'*Hécyre*. C'est un vrai chef-d'œuvre.

Acte I, scène 2, p. 195. — *Tiens, donne cela à Dorion.* Voilà une exposition claire et animée, parce qu'elle est en dialogue. Quelle différence il y a de cette scène aux longs monologues que Térence a employés trop souvent dans l'*Hécyre*.

Scène 3, p. 199. — *Que je redoute ce qu'il va m'annoncer!* Que les deux jeunes gens raisonnent bien, l'un, en époux rassasié de plaisirs, et l'autre, en amant qui connaît encore le désir!

Scène 5, page 211 — *Allez engager le combat.* Toutes ces scènes sont rapides, et l'action se prépare bien.

Scène 6, p. 215. — *Voilà l'embarras.* Que Térence se montre adroit dès le commencement de cette scène, en ôtant par son raisonnement tout excuse à son fils. Ces *a parte* ont l'avantage de préparer la scène et de la rendre plus claire.

Même scène, p. 225. — *Et moi, je rentre au logis*, etc. Cette scène de l'arrivée du père est charmante. Tout ce qu'il dit est plein de raison, et Phedria défend son cousin avec une adresse extrême; enfin, il est impossible de trouver un premier acte qui ait une exposition plus claire, et où l'action soit mieux préparée. Aussi l'on n'est point étonné que Molière y ait puisé beaucoup, pour l'une de ses pièces les plus comiques.

Acte II, scène 1, p. 231. — *Voici le bonhomme, prenez garde à vous?* Ce personnage du parasite est tracé avec bien de la vigueur; il plaît par son audace même. Ce rôle devait être d'un grand effet au théâtre?

Scène 2, p. 235. — *Continueras-tu, misérable?* Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus comique que cette fausse querelle entre le parasite et Geta. Térence a quelquefois usé de ce moyen pour tromper les pères, et il a eu raison; car il n'en est pas, je crois, de plus dramatique.

Même scène, p. 241. — *Depuis votre aïeul, votre bisaïeul.* Que l'intrigant montre d'esprit en conservant sa fausse colère, quand il ne sait que répondre, et qu'il est en même-temps comique!

Scène 4, p. 253. — *Me voilà beaucoup plus incertain qu'auparavant.* Il n'est pas besoin de dire que cette petite scène comique a été souvent imitée. Ce dialogue était trop piquant pour que Molière ne s'en fût pas emparé.

Scène 5, même page. — *Et nous allons chercher Antiphon*, etc. Nous voilà au troisième acte, et il n'a pas encore paru une femme. Cela serait à coup sûr un défaut sur le théâtre moderne; mais dans le *Phormion* on ne s'aperçoit pas de leur absence, tant l'action est vive, et les caractères bien tracés.

Acte III, scène 2, p. 263. — *Babillez présentement.* Cette concision dans le dialogue, est charmante; et Molière l'a su plus que personne, car il l'a toujours imitée, comme il imite, en embellissant.

Même scène, p. 271. — *Je suivrai la loi que je me suis imposée de préférer le premier qui paye. Adieu.* Cette scène est admirablement faite. C'est Antiphon qui, par reconnaisance, plaide la cause de son cousin. Le marchand d'esclaves a bien le caractère qu'il doit avoir. Ce trait-là seul le ferait connaître, *il paye et ne pleure point.* Toute la scène est pleine des saillies brusques de ce Dorion. Le seul reproche qu'on pourrait faire à cet acte, c'est qu'il paraît former l'exposition d'une autre pièce. Mais c'est qu'en effet les amours des jeunes gens forment deux intrigues. Au surplus, elles sont si bien liées et si comiquement attachantes, qu'on serait très-fâché qu'elles n'existassent pas. Tant il est vrai qu'il n'y a point de règles véritables pour les hommes de génie.

Scène 3, page 279. — *Elle! mais c'est la donner!* C'est là un trait

extrêmement délicat, que parmi les anciens, on ne trouve guère que dans Térence.

Même scène, p. 281. — *Sortez d'ici seulement.* Cet acte est consacré tout entier aux amours de Phedria. Le père de retour, le mariage d'Antiphon, tout est oublié: mais cette suspension dans la première intrigue ne devait pas trop blesser le spectateur, parce que c'est Antiphon qui en est le héros, qui se mêle de la seconde. Eh! d'ailleurs, comme l'exposition a bien expliqué ces deux genres d'intérêts différens, cela ne peut frapper que la raison, qui analyse tout. Mais où le plaisir commence, la raison se tait.

Acte IV, scène 3, p. 297. — *Qu'il me fasse plutôt cent procès.* Il est inutile de faire remarquer que toute cette scène a été imitée par Molière dans ses *Fourberies de Scapin.* Mais une autre remarque importante c'est que le Chrémès de cette pièce est peut-être le seul père que Térence ait représenté tremblant devant sa femme. La faute qu'il a faite et le désir qu'il a de la cacher sont bien des motifs suffisants pour que notre auteur lui ait donné cette timidité, et beaucoup d'indulgence pour la faute de son neveu!

Scène 6, p. 315. — *Grands dieux! comme souvent un aveugle hasard,* etc. Voilà l'intrigue du mariage d'Antiphon dénouée tout à coup, et d'une manière qui paraîtrait au public de Paris beaucoup trop prompte; surtout si dans la pièce on ne lui présentait une femme à la fin du quatrième acte que comme une machine qui vient tout expliquer. Les Romains avaient probablement sur les dénoûments d'autres idées que les modernes; car il est bien certain que de nos jours, celui-ci ne réussirait pas. Il ne reste plus d'aliment au cinquième acte que l'amour de Phedria, qui ne saurait être d'un grand intérêt.

Acte V, scène 4, p. 333. *Cela étant, Nausistrate, vous pouvez vous en retourner.* Dans cette scène on voit tout l'art d'un grand auteur. Térence a eu le talent, quoique le public fût déjà instruit que la femme d'Antiphon est la fille de Chrémès, de mettre ce père dans une position embarrassante, entre son frère, qui veut chasser la jeune femme, et Nausistrate, qu'il redoute, et qui en effet ne ressemble guère aux dames Romaines; car il est facile de voir qu'elle *porte le haut de chausses.*

Scène 11, p. 381. — *Invitez-moi à souper.* On est tout surpris, quand on est à la fin de la pièce, de voir que cette fin ne répond point au commencement. L'intrigue du mariage d'Antiphon est terminée au quatrième acte. Au cinquième acte on s'attend que les pères vont se fâcher du motif qui leur a fait escroquer de l'argent en faveur de Phedria. Point du tout, les deux amoureux sont oubliés et ne reparaissent plus; et il n'est plus question que du parasite, qui veut garder l'argent, et du pauvre Chrémès, qui tremble que sa femme ne connaisse ses fredaines. Néanmoins cette pièce est très-amusante par la variété des caractères. Geta est un habile fripon. Le parasite a une audace comique et spirituelle; Chrémès est plaisant par sa timidité, et Nausistrate, qui paraît trop peu, finit la pièce assez gaiment. Je ne conseillerais pourtant pas à nos jeunes auteurs de composer un ouvrage sur un pareil plan. Ce qui était bien pour les Romains déplairait à coup sûr au parterre Français. Ou bien, en imitant les anciens, il faut faire comme Molière; ne prendre que ce qui convient au sujet et aux mœurs, et comme lui l'embellir de ce naturel et de cette joyeuse philosophie qui ne peut être qu'un don du ciel.

AL. D. et AM. D.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les trois volumes des Comédies de Térence.

TOME PREMIER.

Pages.

PRÉFACE de l'abbé Lemonnier. 1

L'ANDRIENNE. 1

Notes Philologiques de l'abbé Lemonnier. 199

Notes Archéologiques. 217

REMARQUES de l'abbé Lemonnier. 225

L'EUNUQUE. 265

Notes Philologiques. 475

Notes Archéologiques. 495

IMITATIONS. 503

REMARQUES de l'abbé Lemonnier. 505

NOTES supplémentaires, et EXAMEN de l'Andrienne et de l'Eunuque. 547

TABLE DES MATIÈRES.

TOME SECOND.

Pages.

L'HEAUTONTIMORUMENOS. 7

Notes Philologiques. 211
Notes Archéologiques. 233

LES ADELPHES. 237

Notes Philologiques. 427
Notes Archéologiques. 437

Remarques de l'abbé Lemonnier 443

Notes supplémentaires, et Examen de l'Hheautontimorumenos et des Adelphes. 477

TOME TROISIÈME.

L'HÉCYRE. 7

Notes Philologiques. 143
Notes Archéologiques 163

LE PHORMION. 167

Notes Philologiques. 391

Remarques de l'abbé Lemonnier. 417
Notes Archéologiques. 433

Notes supplémentaires, et Examen de l'Hécyre et du Phormion. 439

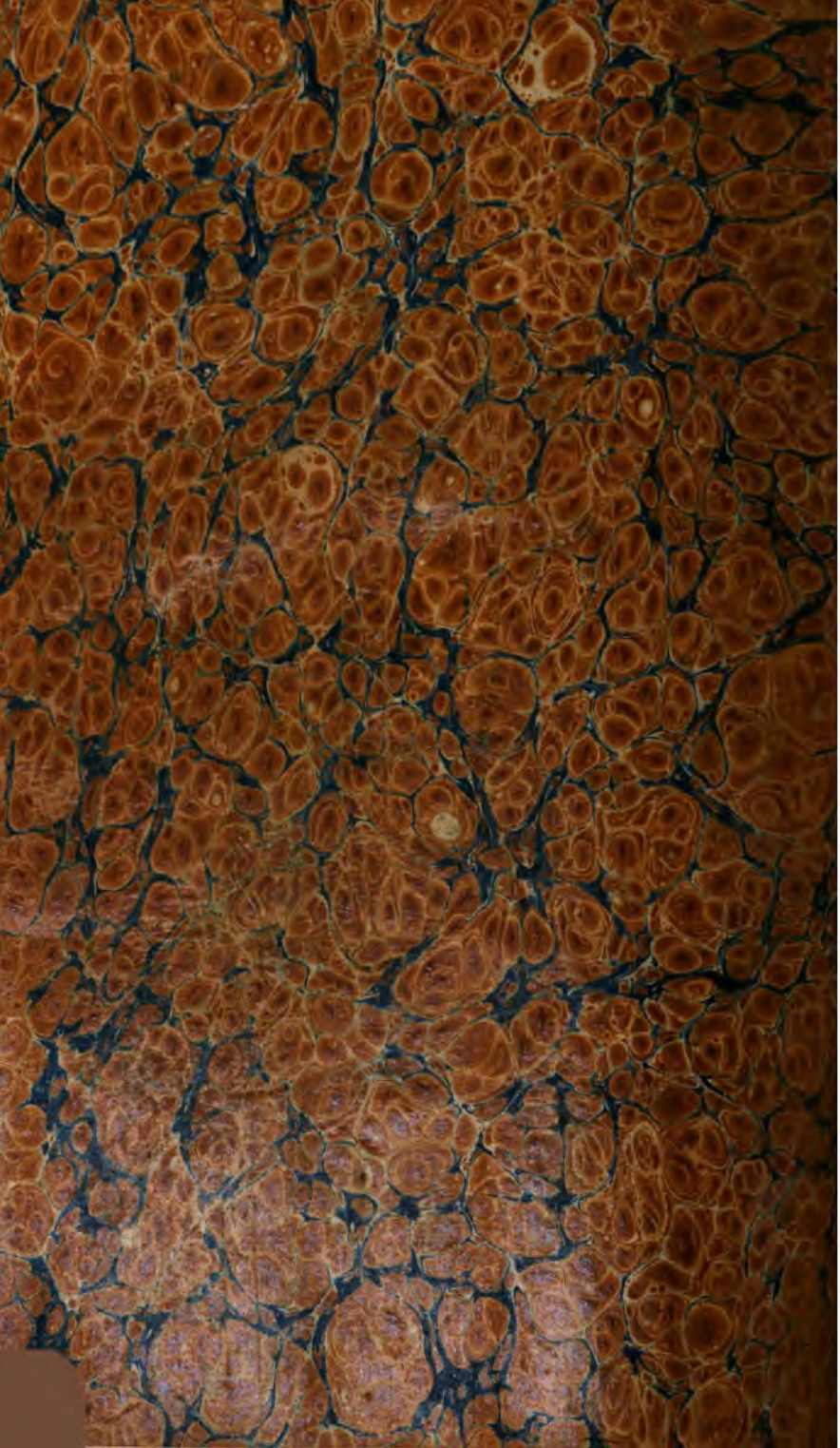
Fin de la table de trois volumes.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES DE TÉRENCE.

LES ADELPHES, Tome II. 237
L'ANDRIENNE, Tome Ire. 1
L'EUNUQUE, Tome Ire. 265
L'HEAUTONTIMORUMENOS, Tome II. 7
L'HÉCYRE, Tome III. 7
LE PHORMION, Tome III. 439

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES PIÈCES.



WIDENER LIBRARY
HX IIQL 4